

A decorative border with a repeating floral and scrollwork pattern in a light beige color, framing the central text.

Tome 6

Valentin en vacances

Daniel Déjardin

Valentin en vacances

Daniel Déjardin

CHAPITRE 1

FIN D'ANNEE

C'est la récréation matinale du dernier jour de classe de l'année au collège de Saint Thomas du Lac. Le soleil de fin juin a déjà grillé les maigres carrés de pelouse entre les peupliers séparant la cour des terrains de sport. Négligeant pour une fois leur banc favori, avachis sur l'herbe parcimonieuse cannellée de racines, Valentin et ses treize amis discutent des vacances toutes proches.

— Et toi, où vas-tu cette année ? demande Florian à Gilles son voisin.

— Quinze jours en mobil-home dans un camping de Vendée.

— Où exactement ?

— Saint-Gilles-Croix-de-Vie. Piscine, plage et baignade dans les vagues, et toi ?

— Nous partons dans le sud en camping-car pour faire du VTT sur le chemin de halage du canal du midi.

— Attends, je comprends mal, si vous faites tous du vélo, qui est-ce qui ramène votre camion à l'étape du soir ?

— C'est tout simple. Mes parents choisissent un endroit sympa où stationner. Le matin nous roulons sur le chemin de halage dans un sens et nous revenons au camion pour le repas de midi. L'après-midi, nous faisons la même chose dans l'autre sens. Puis nous changeons de lieu de stationnement pour le lendemain.

— Donc vous allez faire deux fois le trajet en vélo, déduisit Valentin.

— Oui, mais ce n'est pas pour me déplaire, j'adore faire du VTT. Sans compter que le paysage vu à l'aller n'a pas le même aspect que celui vu au retour.

— Personnellement, je préférerais naviguer sur le canal à bord d'une péniche, intervint Amandine, la jolie rouquine.

— Vautré dans une chaise longue sur le pont d'un bateau, très peu pour moi, il me pousserait des racines ! commenta Florian. Et toi, où vas-tu aller ? poursuivit-il.

— Nous retournons dans notre location en Bretagne.

— Tu prends goût à la pluie !

— Tu n'y connais rien, il ne pleut pas plus qu'ici.

— C'est vrai, intervint Gilles, en Bretagne, il fait beau plusieurs fois par jour. Tu vas faire un stage de voile comme l'an dernier ?

— Non, cette année je suis inscrite pour des cours de windsurf. Toi Valentin, tu retournes en Australie faire du ski ?

— Non, cette année, je reste en France. Ce sont mes parents qui viennent ici les quinze derniers jours de juillet

— Et avant ça, demanda Quentin, que fais-tu ?

— Mon grand-père m'a promis une surprise mais je n'ai rien pu deviner et ma grand-mère pour une fois sait tenir un secret. Et toi ?

— Moi je reste dans le coin, rien de prévu.

— Mon pauvre, intervint Bouboule moqueur, être obligé de rester dans une région qui attire des milliers de touristes, je te plains !

— Tu restes aussi dans la région ? poursuivit Quentin.

— Non, nous sommes inscrits en colonie de vacances dans la Vallée Verte.

— Nous ?

— Eva et moi.

— Un peu comme l'an dernier donc, commenta Valentin. Et toi Margot, tu retournes en Picardie ?

— Ben oui. L'entreprise de mon père marche bien maintenant, mais il ne peut pas encore prendre de vacances donc je retourne chez mon oncle près de Villers-Cotterêts. Ce qui veut dire vélo, lecture et promenade en forêt.

— C'est un peu comme moi, ajouta Lucie. En Haute Marne chez mon oncle, ma tante et mon cousin.

— Il s'est bien rétabli de son opération ton cousin ? s'enquit Florian.

— Oui, ça va, il se remet tout doucement et ça, c'est grâce à vous tous, répondit Lucie émue rétrospectivement

— De quoi s'agit-il ? demanda Emily, nouvelle venue dans le groupe.

Voyant l'émotion de son amie Lucie, Gilles expliqua :

— Son cousin avait une tumeur sur une glande importante du cerveau. Il fallait qu'il aille aux États Unis pour se faire opérer. Nous avons un peu aidé à financer le voyage.

— Comment avez-vous fait ? demanda à son tour Charly également nouvellement intégré.

— On s'est présenté au jeu des mille euros « spécial jeunes » et on a gagné le super banco, triompha Bouboule. Enfin c'est surtout Mathilde et Valentin qui sont allés au bout. Et toi Charly, tu pars en vacances ?

— Je n’osais pas trop le dire. Mes parents ont fait un échange de villa avec une famille américaine. Nous allons sur la côte ouest, à Los Angeles, près de la plage de Malibu.

— Ben dis-donc ! s’émerveilla Olivier, il y en a qui ont du bol ! Bon, moi je ne me plains pas, mes parents ont loué un mobil home dans un camping en Ardèche pour la dernière semaine de juillet. Je vais me perfectionner en technique du canoë en descente de rivière rapide. Et vous les filles ? Mathilde ?

— Je vais à Paris pour un stage de perfectionnement au violon avec un grand virtuose, je suis super heureuse !

— Emily ?

— Je retourne à Brighton avec mes parents.

— Définitivement ? lança Valentin en tentant de prendre un air indifférent.

— Oh non, j’espère bien que non, je suis trop bien ici avec vous. Nous partons un mois et ensuite j’irai avec ma mère dans notre chalet du Grand-Bornand.

— Il n’y a plus que toi, Pauline, compléta Olivier.

— Moi, c’est comme Quentin, je passe les vacances chez moi, mais finalement j’aime bien. Mes parents m’ont donné un coin de jardin et je fais pousser des fleurs et des légumes. Ah, ça sonne ! Dernière heure de math. Vous croyez que le prof va faire cours ?

— Tu aimes toujours autant les maths à ce que je vois ! souligna Gilles.

— J’ai toujours eu du mal en math ! J’écoute en classe, j’apprends mes leçons, mais j’ai toujours des difficultés à comprendre. Je préférerais être bonne mais je suis comme ça !

CHAPITRE 2

DERNIER COURS DE MATH

« Entrez. Dans le calme Romuald ! Bien, nous allons passer cette dernière heure à faire des jeux de logique et de mathématiques. Prenez une simple feuille de papier, un stylo à bille et votre téléphone pour ceux qui en ont un. »

— Chouette m'sieur, j'ai plein de jeux sur le mien, se réjouit Clément.

— Tant mieux pour toi, tu pourras y jouer à la récréation. Pour l'instant, faites apparaître le clavier téléphonique. Vous y êtes ? Alors premier problème :

Combien obtient-on en multipliant tous les chiffres du clavier ?

Valentin, Mathilde, Gilles et Charly levèrent instantanément la main. Monsieur Derrien sourit et mit un index devant ses lèvres pour leur demander un silence complice. La majorité des élèves de la classe pianotait intensément. Une à une les mains se levaient.

— Océane, tu as trouvé ? dit enfin monsieur Derrien.

— Je ne comprends pas monsieur, ma calculette doit être détraquée, j'ai fait le calcul deux fois et j'obtiens zéro !

— Ce n'est pas ta calculette qui est détraquée ! lança Charly, faisant rire tous ceux qui avaient compris.

— Où en es-tu Romuald ? demanda le professeur.

— J'ai pas fini, m'sieur. Y m reste plus qu'un chiffre. Put... heu zut, zéro ! Moi aussi ma calculette est foutue. Quoi, qu'est-ce t'as à t'marrer toi ? ajout-t-il en tendant l'index vers la face hilare de Pascal Boulot dit Bouboule.

— Pas d'agression s'il vous plait ! Qui veut expliquer ? Charles-Henri ? Nous t'écoutons.

— Les chiffres du clavier vont de zéro à neuf donc on aboutit tôt ou tard à une multiplication par zéro qui donne toujours zéro.

— Exactement et ça, vous l'aviez appris en cours !

— Zéro, c'est nul ! lança Morgane, comme une évidence.

— Sauf si c'est à la fin d'une somme d'argent, s'amusa Charly.

— Le zéro est, à mon avis, une des plus importantes découvertes mathématiques., expliqua le professeur. Zéro, c'est à la fois rien et beaucoup comme vient de le montrer Charles-Henri : un zéro de plus à la fin d'une somme d'argent et votre fortune est multipliée par dix. Autre

illustration : toute l'intelligence informatique de vos smartphones est faite de zéros et d'uns. La musique que vous écoutez, les photos que vous prenez, les émissions de télévision que vous regardez, les messages que vous envoyez sont uniquement composés d'uns et de zéros.

— Alors quand on bloque zéro ou un en cours, c'est bien ! rigola Tony.

— Il vaut mieux que tu les reçoives attachés et dans l'autre sens, épiloga le professeur. Allez, deuxième problème :

Au centre d'un étang pousse un massif de nénuphars. Ce massif double sa surface chaque jour. Sachant qu'il met trente jours à occuper toute la superficie de l'étang, au bout de combien de jours en occupera-t-il la moitié ?

Réfléchissez.

— Ça c'est facile, se réjouit Olivier, quinze jours, évidemment ! Heu, j'ai dit une bêtise ? ajouta-t-il en constatant l'air ironique du professeur.

— Un peu quand même. Que veut dire doubler ?

— Multiplié par deux.

— Oui. Et le contraire ?

— Divisé par deux.

— Donc Olivier, tu vas prendre le problème à l'envers. Le trentième jour, toute la surface de l'étang est occupée donc le vingt-neuvième ?

— Je divise par deux... Ah oui, bien sûr, c'est le vingt-neuvième jour puisque le lendemain la surface occupée aura doublé ! Je suis bête.

— Rassure-toi Olivier, pour reconnaître qu'on est bête, il faut être intelligent. Qui n'a pas compris la solution ? Personne ? On progresse ! Je vais maintenant vous proposer un scénario. Je vous demanderai ensuite de lui trouver une solution logique et morale.

Cela se passe un soir d'hiver, il est onze heures, il fait froid et il pleut. Vous roulez seul, en pleine campagne, sur une route déserte, dans votre voiture, un coupé à deux places. Soudain vos phares éclairent un abribus. Sous l'abri précaire, trois personnes. Vous savez qu'à onze heures du soir plus aucun car ne circule alors vous arrêtez votre véhicule et vous descendez.

La première personne est un vieil ami qui vous a un jour sauvé la vie ; cette personne doit absolument se rendre immédiatement en ville.

La seconde personne est une vieille dame qui vient de faire une syncope, qui est donc en danger de mort et qu'on doit conduire d'urgence à l'hôpital pour la sauver.

La troisième personne est celle que vous rêvez de rencontrer depuis toujours, la femme ou l'homme de votre vie.

Comment allez-vous réagir ? Amandine ?

— Je téléphone aux pompiers.

— Tu es en rase campagne, il n'y a aucun réseau. Marion ?

— J'emmène la vieille dame à l'hôpital.

— Et tu abandonnes celui qui t'a sauvé la vie et tu risques aussi de perdre définitivement la personne de tes rêves. Tony ?

— J'embarque la super nana, les autres n'ont qu'à se dem... brouiller.

— Tu laisses donc mourir la vieille dame et te montres complètement ingrat envers celui qui un jour t'a sauvé la vie !

— C'est sans solution monsieur, déclara Lucie. Dans tous les cas on est coincé moralement.

— Il y a une solution. Valentin ?

— La solution est à la fois logique et morale avez-vous dit... Voyons... Mon ami doit absolument aller en ville, la vieille dame doit aller à l'hôpital en ville et moi je veux rester avec la personne de ma vie. Mais il n'y a que deux places dans ma voiture. La jeune fille de mes rêves n'est pas obligée d'aller tout de suite en ville et... moi non plus... donc... donc... J'ai trouvé ! Je donne les clés de ma voiture à mon vieil ami qui va conduire la vieille dame en ville et moi je reste avec la personne de mes rêves.

— C'est qui la personne de tes rêves ? lança Océane.

— Je ne rêve pas, articula avec intention un Valentin de glace.

— En tout cas, bravo Valentin, félicitations. C'est effectivement la solution logique et morale de ce problème.

Un autre cas à résoudre :

Un SDF fumeur n'a pas d'argent pour s'acheter des cigarettes alors il les roule lui-même avec le tabac des mégots qu'il ramasse...

— Comme Clément, se moqua encore Bouboule, s'attirant une menace du poing.

— *...il en a ramassé quatorze. Sachant qu'il lui faut trois mégots pour rouler une cigarette, combien pourra-t-il en fumer ?*

Servez-vous de votre feuille et de votre stylo. Je vous laisse réfléchir deux minutes...

— Tu as trouvé Morgane ?

— Non, je ne fume pas.

— Oh la menteuse ! chantonna Bouboule sans lever la tête de sa feuille.

— Qui alors, Marine ?

— C'est dégoûtant ce problème, des mégots, berk ! De toute façon quatorze divisé par trois, ça ne tombe pas juste, il en reste deux. Je dirais quatre cigarettes.

— Mais ces quatre cigarettes vont donner quatre mégots de plus ! rigola Clément le spécialiste.

— Bon alors deux plus quatre ça fait six mégots donc il peut fabriquer deux nouvelles cigarettes, six en tout, voilà.

— Mais ces deux nouvelles cigarettes vont me donner deux nouveaux mégots, fit à nouveau remarquer Clément.

— C'est bien ce que je disais, ça ne tombe pas juste de toute façon et c'est toujours aussi dégoûtant.

— Personne n'a de solution ? taquina le professeur amusé. C'est pourtant simple : le SDF demande un mégot à un autre SDF, roule une dernière cigarette, la fume puis il rend le mégot à son copain. Ce qui fait qu'avec quatorze mégots, à raison de trois mégots par cigarette, il a pu fumer sept cigarettes.

Allez, pour que Marine ne reste pas sur son mal au cœur, un autre problème moins terre à terre.

Dans le désert d'Arabie, un riche et vieux bédouin a trois fils et possède dix-sept dromadaires. Il meurt et, dans son testament, il a spécifié que son fils aîné héritera de la moitié de ses dromadaires, celui du milieu du tiers et le plus jeune du un neuvième.

Et voilà tout le monde bien embêté. Comment démêleriez-vous la situation ? Quentin, tu as une idée ?

— La moitié de 17, c'est $8 \frac{1}{2}$; le tiers de 17 c'est heu... 5,66 et le neuvième ça donne... heu... heu... 1,88. Donc ils ont heu... huit plus cinq plus un donc quatorze dromadaires vivants et les trois autres, ils les découpent !

— Tu es horrible Quentin, dit Margot.

— Surtout que, pour les Bédouins, le dromadaire c'est la richesse et la vie, appuya monsieur Derrien. Les trois frères ne sachant comment faire vont demander conseil à l'imam de l'oasis qui va leur donner une solution, laquelle ? Tu souris Mathilde ?

— Ce problème me fait un peu penser au précédent, monsieur.

— Tu es tout près de la réponse. Laisse chercher les autres.

— J'ai trouvé s'exclama Florian.

— Qui d'autre pense avoir trouvé ?

Mathilde, Valentin, Gilles et Emily levèrent la main.

— Pour ceux qui cherchent encore, je donne un indice : l'imam est un homme bon et généreux... Personne d'autre ? Encore un indice : l'imam possède un dromadaire.

— Mais c'est bien sûr dit Bouboule en levant lui aussi la main, imité par Lucie et Margot.

— Allez, Florian, indique-nous ta solution.

— L'imam donne son dromadaire aux trois frères ce qui fait dix-huit bêtes, comme ça ils peuvent faire le partage. L'ainé en récupère la moitié donc neuf, le second un tiers donc six et le troisième un neuvième donc deux.

— Bien Florian mais ce n'est pas fini. Lucie ?

— Neuf plus six plus deux, cela fait dix-sept. Les trois frères peuvent donc rendre son dromadaire à l'imam.

— Bravo Lucie.

— Monsieur, je ne comprends pas bien, comment est-ce possible ?

— En effet Anaïs, quelque chose ne va pas dans le raisonnement. Quelqu'un a une idée ? Qu'est-ce que tu écris Valentin ?

— Je vérifie quelque chose, monsieur. C'est bizarre, à la fin, ils ont tous plus que ce qu'ils doivent hériter. L'ainé doit mathématiquement recevoir 8,5 or il reçoit 9, le deuxième qui est supposé avoir 5,66 obtient 6 et la part du troisième augmente de 1,88 à 2. Le plus étrange, c'est que si j'additionne $8,5 + 5,66 + 1,88$, j'obtiens un peu plus de 16 et non pas dix-sept. Je sens qu'il y a un truc dans l'énoncé de départ mais je n'arrive pas à trouver lequel.

— En effet Valentin, bravo pour ta logique. Voici l'explication. Je ne vais pas vous obliger à faire des calculs sur les fractions le dernier jour mais sachez que si on avait exprimé les héritages des trois frères avec le même dénominateur de fraction, cela ferait $9/18$ pour l'ainé, $6/18$ pour le deuxième et $2/18$ pour le dernier donc au total $17/18$. Or les 17 dromadaires représentent le tout de l'héritage donc $18/18$ à partager. Et non pas $17/18$. Valentin a trouvé qu'ils avaient tous un peu plus que la part annoncée, ces trois petits excédents représentent le dernier dix-huitième. On peut donc dire que le vieux bédouin dans son testament n'avait pas bien calculé ses fractions.

— Je n'ai rien compris, avoua naïvement Pauline.

— Tu réfléchiras pendant les vacances. Il est onze heures moins le quart, pour terminer, je vous propose un peu de magie mathématique. Prenez votre

stylo.

Notez la pointure de vos chaussures

Multipliez-là par 5

Rajoutez 50

Multipliez le total par 20

Rajoutez 1020

Soustrayez votre année de naissance

— Voilà, vous obtenez un nombre avec 4 chiffres. Romuald, quel nombre as-tu obtenu ?

— 5220.

— Tu t'es trompé dans tes opérations, Romuald.

— Mais non m'sieur.

— Mais si monsieur. Mathilde, tu as obtenu combien ?

— 3614, monsieur.

— Mathilde, tu chausse du 36 et tu as 14 ans dans l'année.

— C'est exact monsieur, mais comment est-ce possible...

— Tony, combien as-tu ?

— 4215

— Tony tu chausse du 42 et tu as 15 ans cette année.

— Ça c'est très fort, reconnu Tony.

— Regardez tous votre résultat. Le nombre formé par les deux chiffres de gauche donnent la pointure de vos chaussures, les deux chiffres de droite donnent votre âge ! Donc Romuald chausse du 52 et il a 20 ans !

Les rires moqueurs se mêlèrent aux exclamations d'étonnement et d'incrédulité.

— C'est de la sorcellerie ! s'exclama Bouboule.

— C'est dingue ça ! s'étonna Morgane.

— Je ne comprends rien ! se désola encore Pauline.

— Là aussi il y a un truc ! tenta de diagnostiquer Valentin.

— Il n'y a pas un mais deux trucs, Valentin. Un sur la pointure et un sur l'âge. Vous voulez les explications ?

Si je remplace la pointure qui est toujours un nombre à deux chiffres par X, et par Y votre année de naissance qui a forcément quatre chiffres, la formule de calcul découlant de l'énoncé est celle-ci, je vous l'écris au tableau :

$$((X*5+50) * 20) + 1020 - Y$$

Prenons par exemple Pauline.

Je suppose Pauline que tu as 14 ans et que tu chausse du 36.

— C'est exactement ça monsieur.

Bon, ta pointure sera multipliée par 5 puis par 20, donc par 100, ce qui donne 3600.

Le 50 rajouté sera multiplié aussi par 20 donc on obtient 1000 et on rajoute encore 1020 soit en tout 2020 (tiens tiens, c'est l'année en cours !)

Si j'ôte ton année de naissance (2006) de l'année en cours (2020), j'obtiens ton âge : 14 ans.

C'est donc finalement comme si on avait rajouté ton âge à ta pointure multipliée par 100 donc on arrive à 3614. Pointure 36, âge 14.

Rien de sorcier là-dedans.

Tu vois Valentin, le premier truc c'est de mettre les deux chiffres de la pointure à gauche du résultat final, ceci en la multipliant par cent et le second truc est d'y ajouter l'âge en faisant année en cours moins année de naissance. L'énoncé du problème complique volontairement les choses pour faire croire à de la magie.

Sur ce, c'est l'heure, je vous souhaite à tous de bonnes vacances!

De retour dans la cour de récréation, à nouveau répandus sur leur coin de pelouse, les amis commentaient le dernier cours de math.

— Alors Pauline, ça t'a plu cette fois.

— Je n'ai pas tout compris mais j'ai bien aimé cette fois. Pourquoi n'y a-t-il pas de cours de onze à douze ?

— La prof de français est réquisitionnée pour faire passer des examens je crois, expliqua Mathilde.

— Ce qui fait qu'il ne nous reste que deux heures de gym cet après-midi et ensuite : vacances ! savoura Olivier.

— Je ne sais pas si vous êtes comme moi, dit Florian, j'attends toujours les grandes vacances avec impatience, mais quand elles sont là, j'ai l'impression d'un vide, je ne sais plus quoi faire, je me sens un peu désemparé, et vous ?

— Je pense que c'est pour tout le monde pareil, c'est probablement les copains, les copines, le groupe qui nous manque, tenta d'expliquer Quentin.

— On a tous un téléphone maintenant, on pourra se donner des nouvelles, s'envoyer des photos, faire un groupe virtuel, quoi, conclut Amandine.

— Il y a déjà Facebook pour ça, s'amusa Bouboule.

— Pour ma part, je préfère les copains réels aux amitiés virtuelles, décida Gilles. Sur le net, tu ne montres de toi que ce qui te semble bien, ce n'est pas toujours conforme à ce qu'on penserait de toi dans la vie réelle.

— Sans compter que tu peux te faire hameçonner par des gens malveillants, appuya Amadine, s'attirant un sourire complice de Valentin.

— Je propose qu'on fasse un groupe WhatsApp qu'on baptisera « Amitié » annonça Gilles, approuvé de la tête par presque tous les amis.

— Moi, je ne pourrai pas, déplora Eva. Avec mon vieux machin, vous comprenez...

— Quand tu voudras partager quelque chose, tu demanderas le smartphone de Bouboule, il ne demandera que ça, conseilla Gilles avec un clin d'œil à ce dernier.

— Tu nous enverras des photos des maitresses-nageuses de Malibu en maillot de bain rouge, dit Florian à Charly.

— Gros cochon ! interjeta Pauline, la plus femme des filles du groupe.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de cochon dans la photo d'une jolie fille en maillot une pièce, se défendit Florian.

— Je te taquinais, grand sportif.

— Comment fait-on pour créer un groupe ? s'inquiéta Lucie, je ne sais pas faire.

— Tu devras simplement télécharger l'application WhatsApp renseigna Quentin.

— Oui, et quand l'application sera sur ton téléphone, je t'expédierai un message, il suffira que tu l'acceptes pour intégrer le groupe, compléta Gilles.

— Je crois que c'est l'heure de la dernière cantine, observa Olivier. Comme cet après-midi en gym on est séparé, je dis tout de suite au revoir aux filles que je ne reverrai pas. On organisera encore des baignades à la fin du mois d'août, hein Val ?

— Comptez tous sur moi.

CHAPITRE 3 PREPARATIFS

Valentin se réveilla à sept heures du matin tant étaient grandes les habitudes du temps scolaire. Le soleil venait de dépasser les crêtes des montagnes à l'est du village et ses rayons inondaient la chambre de l'adolescent.

Une impression de vide, de manque, presque d'ennui l'envahit quand il prit conscience qu'il n'avait pas l'obligation de se rendre au collège. Il se secoua. Plutôt que de tenter de se rendormir, soucieux de ne pas se laisser aller, il décida de prendre immédiatement une douche, à la suite de quoi il enfila t-shirt et bermuda de bain, enfila ses pieds nus dans ses baskets et descendit dans la cuisine où ses grands-parents l'accueillirent avec le sourire aux lèvres.

— Tu aurais pu faire une grasse matinée pour ton premier jour de vacances, mon garçon, lui dit son grand-père avec bonhomie.

— Bonjour Jean-Claude, en fait, je n'avais pas envie de me laisser aller, donc je me suis levé, bonjour Isabelle.

— Bonjour mon grand, tu veux du thé ou un chocolat chaud ?

— Un chocolat, des petits pains aux céréales et un peu de miel s'il te plait.

— Peux-tu aller au garage et me ramener une nouvelle boîte de chocolat en poudre ? Celle-ci est vide. Il y en a dans l'armoire à provisions.

— Tout de suite, Isabelle.

Dès qu'il eut disparu, Isabelle dit à son mari :

— C'est vraiment un jeune en or, notre petit fils. Gentil, serviable, intelligent...

Jean-Claude hocha la tête avec un grand sourire satisfait.

— Je crois que ma surprise va lui plaire mais chut, il revient.

— Voici la boîte de chocolat. Dis-moi Jean-Claude c'est quoi ce truc en métal avec des fils partout sur ton établi au garage ?

— Un vieux disque dur hors d'usage que je compte mettre à la déchetterie.

— Si tu n'en fais rien, je peux essayer de le démonter ?

— Tu veux tenter de le réparer ?

— J'en serais bien incapable. Non, c'est par curiosité, pour voir comment c'est fait à l'intérieur.

—D'accord. Il faudra faire attention à ne pas te blesser en le manipulant. Les tôles de la coque peuvent être coupantes.

— Je ferai attention, promis. Je m'y mets dès que j'ai fini de manger, à moins que vous ayez besoin de moi.

— Justement, répondit son grand-père, j'aimerais que tu m'accompagnes en ville ce matin...

— Pour la surprise que tu m'as promise ?

— Hé hé.

— Allez dis-moi !

— Le meilleur dans une surprise, c'est l'attente de la surprise, hé hé hé.

— Ah, tu te gares devant le magasin d'articles de sport, donc ta surprise est sportive, j'ai bon là ? déduisit Valentin.

Le grand-père regarda son petit-fils avec un sourire amusé. Sans répondre directement, il annonça :

— Tu vas pouvoir continuer tes déductions, suis-moi au rayon chaussures. Tu chaussais du 38 l'an dernier, mais ton pied a dû grandir. Je vais demander un vendeur pour qu'il prenne ta pointure au pédimètre. Assieds-toi et déchausse-toi...

... bon, donc maintenant tu chausses du quarante. Allons voir ce qui te plait le mieux dans les chaussures de rando.

— Donc ta surprise c'est une randonnée.

— Tu aimes la montagne je crois.

— Oui, j'aime beaucoup marcher dans la nature. Après les chaussures de montagne, quelle sera la surprise ?

— Nous passerons au rayon sacs à dos.

— Ah, OK. Grande randonnée alors...

— Tu as deviné. Je vais t'emmener faire l'ascension du Mont-blanc, si cela te fait plaisir bien sûr.

— Le Mont-Blanc ! Mais je n'en suis pas capable !

— Hi hi hi, En réalité, je veux parler du Petit Mont-Blanc.

— Le Petit Mont-Blanc ? Je n'ai jamais entendu parler de cette montagne.

— C'est une jolie montagne qui se trouve en Vanoise. On lui a donné ce nom car son sommet est blanc, non pas de neige, heu sauf en hiver bien sûr, mais parce que la roche qui le compose est à base de gypse.

— Donc le gypse est une roche blanche.

— Exactement. C'est la roche mère qui sert à fabriquer du plâtre.

— Ah, je viens encore d'apprendre quelque chose. Elle est haute cette montagne ?

— 2.677 mètres. En plus je compte te faire le baptême des 3.000.

— Donc une seconde montagne de plus de 3.000 mètres ?

— Tu as tout compris. Si cela te fait plaisir, bien sûr ! Cela suppose de passer au moins deux nuits en refuge.

— Il y aura qui ?

— Toi et moi.

— Et Isabelle ?

— Avec son petit problème de hanche, elle évite les longues marches, mais elle ne veut pas nous en priver.

— On partirait quand ?

— Dans trois jours... Mais je te donnerai les explications plus tard.

— Est-ce qu'on pourrait emmener un copain à moi ?

— Qui ? Gilles ? Florian ?

— Non, ils ont d'autres projets mais Quentin lui n'a rien de prévu.

— Si ses parents sont d'accord et lui aussi, je n'ai pas d'objection. Il est sportif ?

— En gym, c'est le deuxième meilleur de la classe après Florian, il a le même niveau qu'Olivier. Je le contacte dès cet après-midi. Ce sac à dos bleu me plaît bien.

— Alors vendu ou plutôt acheté. Bien, je fais le tour du magasin pour moi, pendant ce temps, trouve-toi un ou deux t-shirts.

— OK, merci Jean-Claude

Avisant une vendeuse, Valentin demanda :

— Bonjour madame, où puis-je trouver des t-shirts à ma taille ?

La vendeuse estima :

— Quatorze quinze ans, venez jeune homme, suivez-moi. Voilà, ils sont sur ce présentoir et les cabines d'essayage sont là, ajouta-t-elle en tendant un index vers une série de rideaux gris occultant les isolements.

— Merci madame, je vais me débrouiller.

Valentin passa en revue les habits suspendus à des cintres sur un présentoir circulaire. Il finit par en saisir trois, se dirigea vers une cabine, tira puis referma le rideau et après s'être mis torse nu, enfila un t-shirt bleu marine sans aucune publicité de marque. Il se regarda sans complaisance dans le

miroir mural, de face, de dos puis murmura « Pas mal, juste à ma taille, il me convient, je le prends. » Il était en train d'ôter ce premier vêtement quand le petit bruit métallique d'un objet rebondissant l'intrigua. Il examinait le sol quand un petit « clic » métallique lui aussi mais sans rebond cette fois, se fit entendre dans la cabine d'à-côté.

N'ayant rien vu et sans attacher d'importance à ce qui n'était que des détails pour lui, il enfila un deuxième t-shirt, noir avec trois rayures blanches, puis essaya son troisième choix, vert olive avec une large bande plus sombre pour enfin se décider pour le noir.

Au moment où il tirait le rideau d'isolation, il sentit qu'il marchait sur quelque chose en relief sur le sol. Il leva le pied mais ne remarqua rien de particulier.

— Vous avez choisi ? demanda la vendeuse avec un sourire commercial plutôt agréable quand il sortit de la cabine.

— Oui, je prends ceux-ci.

— Donnez-moi l'autre, je le rangerai. Les caisses sont vers l'entrée du magasin.

— Merci, j'attends mon grand-père pour la suite des achats. Ah, justement le voici.

— Tu as trouvé tout ce qu'il te fallait, Valentin ?

— Deux beaux t-shirts, regarde !

— Oui, pas mal du tout, tu as bon goût. Moi aussi je suis paré. Passons à la caisse alors.

— Cela va te coûter une fortune, Jean-Claude.

— Ne te fais pas de soucis pour ça, mon garçon, l'argent n'a qu'une utilité : nous permettre de vivre le mieux possible., répondit le grand-père en sortant sa carte bancaire.

— Je vous mets le carton à chaussures dans le sac à dos ? demanda la caissière.

— Oui, ça ira très bien.

La femme décrocha ensuite les antivols des vêtements, les plia avec soin, les plaça dans une poche en plastique à l'enseigne du magasin qu'elle mit ensuite dans le sac de montagne.

— Merci pour tout, Jean-Claude. C'est très chouette tout ça !

CHAPITRE 4

AIMANTS

De retour à la maison, après avoir fait admirer ses achats par sa grand-mère, Valentin passa dans le garage, prit sur l'établi le vieux disque dur et se mit à l'examiner. Six petites vis maintenaient en place un opercule de tôle. Il regarda la panoplie des outils accrochés au présentoir mural, saisit la plus petite clé Allen à embout en étoile et s'employa à ôter les six vis qui ne présentèrent que peu de résistance. Il tenta ensuite d'enlever la plaque rectangulaire sur laquelle était collée une étiquette annonçant les caractéristiques du disque dur mais elle résista. Il essaya de glisser un tournevis plat entre la tôle et les côtés pour faire levier mais l'outil ripa et vint meurtrir l'index de sa main gauche qui tenait le boîtier. De douleur, il sauta plusieurs fois sur place en tenant son doigt blessé dans la main droite. Ses sauts lui firent ressentir une petite douleur sous son pied gauche sans cependant qu'il y prête attention, concentré qu'il était sur le démontage du disque dur. La douleur de son doigt s'apaisant, il examina de plus près le boîtier métallique, glissa son index intact sur l'étiquette et perçut comme une petite bosse.

« J'y suis, il y a une vis cachée sous l'autocollant, j'aurais pu m'en rendre compte plus tôt » se dit-il avec un sourire un peu crispé. Il positionna la clé en étoile sur le petit relief, pesa et dévissa. Il put alors enlever facilement l'opercule métallique.

À l'intérieur du boîtier, il repéra d'abord le disque proprement dit, galette métallique de près de dix centimètres de diamètre, reconnu en son centre le minuscule moteur d'entraînement. Quelque peu admiratif devant cette micro mécanique sophistiquée, il repéra deux autres vis maintenant une pièce en forme de banane protégeant la base du bras de lecture. Valentin voulut bien entendu poursuivre son démontage. Quand il approcha la clé de dévissage, elle se colla contre la banane. « Un aimant » se dit-il avec raison et drôlement puissant continua-t-il en forçant pour l'extraire. Ayant ôté le fragile bras de lecture-écriture des données, il repéra un second aimant, jumeau du premier. Il les approcha l'un de l'autre, les deux pièces s'attirèrent violemment pour se coller l'une contre l'autre, pinçant au passage le bout de son index déjà meurtri.

« Bon, ça suffit, je me suis assez abîmé comme cela aujourd'hui » marmonna-t-il. Il saisit une boîte en carton, fit glisser à l'intérieur toutes les

pièces du disque dur à l'exception des aimants qu'il mit dans une poche de son bermuda.

Sorti du garage, il avisa ses grands-parents buvant le thé sur leur banc de jardin.

— Alors Valentin, tu t'y connais mieux en électronique maintenant ? lui demanda malicieusement son grand-père.

— Un peu, mais j'ai surtout pris une leçon de bricolage, répondit-il en montrant son index ou perlait encore une goutte de sang.

— Viens avec moi, je vais te désinfecter ça et mettre un petit pansement, dit immédiatement sa grand-mère. Oh mais tu boites en plus ! remarqua-t-elle en le voyant faire quelques pas asymétriques.

— Ce n'est rien, sûrement un petit caillou dans ma basket, je l'enlèverai après.

Quand il fut soigné et revenu s'asseoir dans le petit jardin, il délaça sa chaussure et la secoua mais rien n'en sortit. Il passa une main à l'intérieur sur la semelle de confort et sentit une pointe qui dépassait. Retournant la basket, il repéra la tête d'une punaise.

— Je retourne à l'atelier, ce n'est pas un caillou comme je pensais mais j'ai marché sur une punaise et il faut un outil pour l'extraire, expliqua-t-il.

— Ne te pince pas les doigts, taquina son grand-père.

Quelques secondes après, il était de retour.

— Voilà, ça va mieux.

— Au fait Valentin, à part un doigt blessé, qu'as-tu retiré de ce vieux disque dur ?

— Je me suis vraiment rendu compte de la complexité de l'engin. Chapeau à l'ingénieur qui a conçu cette mécanique. J'ai repéré une carte avec des circuits intégrés, un disque en métal, le micromoteur qui le fait tourner et aussi ça répondit Valentin en sortant de sa poche les aimants appliqués l'un à l'autre, mais je n'ai pas bien compris le rôle de ces pièces.

— Montre voir. Oula, ce n'est pas possible, ils sont collés. Sacrée puissance ! fit le grand-père qui venait de séparer difficilement les deux parties. Ce sont des aimants néodyme, ce qui se fait de plus fort en la matière. Que veux-tu en faire ?

— Bah rien de spécial. Ils pourront toujours servir à récupérer les vis perdues, je les mettrai sur ton établi.

— Et ton pied, comment va-t-il ? Dans quelques jours nous allons beaucoup marcher et il faudra être pleinement opérationnel.

— Il y avait une grosse punaise plantée dans la semelle de ma basket et ça me piquait, mais ça va.

— Que veux-tu faire maintenant ?

— Aller en VTT jusqu'à chez Quentin lui proposer de venir avec nous faire une randonnée dont j'ignore presque tout.

— Finement amené mon garçon. Tu as raison, ses parents s'ils acceptent, voudront sûrement des précisions, voici ce que j'ai prévu...

CHAPITRE 5 LA PUNAISE

Le lendemain matin, Valentin se réveilla en forme. Finie l'impression de manque du premier jour. Comme convenu la veille, il retourna voir son ami Quentin.

— C'est top que tes parents aient accepté, se réjouit-il, nous allons vivre quatre jours formidables dans des paysages exceptionnels.

— Oui, c'est super. Tu as apporté la liste des équipements à emmener ?

— Tiens, je t'ai fait une copie.

— Merci. Voyons : chaussures de randonnée plus baskets, j'ai ; deux paires de chaussettes, deux slips, deux t-shirts... Seulement deux de chaque ? On ne va pas sentir le frais le troisième jour !

— Mon grand-père a dit : lessive tous les soirs ; il se charge du savon, mais à nous de frotter.

— Et pour faire sécher le linge ?

— En marchant, suspendu au sac à dos.

— Ça va être d'une élégance !

— Bah, les filles ne seront pas là pour te voir.

— Ni Emily pour toi.

— Oublie. Emily est dans notre groupe mais pour moi au même titre que les autres filles.

— Elle s'en mord les doigts de t'avoir perdu, comme Océane d'ailleurs.

— Pas moi. Bon, continue la liste.

— Je disais deux t-shirts : j'en ai un en bon état, il faut que j'aille m'en acheter un autre.

— Nous irons ensemble tout à l'heure si tu veux.

— D'accord. Ensuite un pantalon de survêt et un bermuda, c'est bon. Une casquette, un pull ou un sweat bien chaud, un poncho et un anorak. Un anorak en juillet ?

— Il peut pleuvoir, faire orage, voire même neiger en altitude, dit mon grand-père. Il ne faut pas oublier que nous allons marcher sur des sentiers entre mille quatre cents et plus de trois mille mètres. C'est OK pour toi l'habillement ?

— C'est bon à part un t-shirt et le poncho.

— Tu trouveras ça au grand magasin Lac et Montagne à Ville Semnoz. Continue la liste.

— Une gourde, un couteau suisse, cuillère et fourchette, une assiette creuse en plastique, des graines à croquer, des barres énergétiques, une ou deux soupes en sachet, une ou deux boîtes de pâté, un peu de fromage plus tout ce que tu veux...

— Jean-Claude mon grand-père a ajouté « tu peux même prendre une enclume mais n'oublie pas que c'est toi qui portes ! »

— Très drôle ! Je prendrai aussi mon smartphone avec son chargeur, je ne veux pas rater les messages des copains et des copines, ajouta Quentin en rougissant.

— Prise-chargeur inutile, a dit Jean-Claude, seulement le cordon USB, il s'est procuré un kit solaire souple. Nous rechargerons nos engins en randonnant, mais nous ne pouvons pas être sûrs d'avoir du réseau.

— Comment dormirons-nous à l'étape ?

— Mon grand-père a retenu des places en gîtes ou en refuges, tout est organisé. Nous allons au magasin ? C'est la bonne heure, il n'y aura personne.

— C'est parti !

— Le présentoir à t-shirts est au fond du magasin, je m'en suis acheté deux hier.

— Regarde celui-ci, ce polo vert bouteille, et ce t-shirt, vert olive avec une bande plus sombre, il est fait pour moi !

— D'autant plus que le vert va bien aux rouquins, Quentin.

— Très fin ! Je vais les essayer même si je ne suis pas vraiment roux mais châtain clair. Où sont les cabines ?

— Contre le mur de gauche, vers la vendeuse là-bas.

— Tu me diras lequel me va le mieux.

Quentin disparut à peine trente secondes pour ressortir avec le t-shirt vert olive.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Un peu trop près du corps, trop serré si tu préfères.

— Bon, j'essaie l'autre

Quelques secondes plus tard Quentin avait revêtu le polo vert sombre.

— Ah oui, beaucoup mieux, estima Valentin.

— Je te fais plus confiance qu'à moi, je le prends.

— Donne-moi l'autre, je vais le ranger.

La vendeuse le regarda d'un œil soupçonneux quand il remit soigneusement le vêtement sur son cintre. Valentin ne se rendit compte de rien.

— Où pouvons-nous trouver les ponchos s'il vous plaît ? lui demanda-t-il poliment.

— À droite de la caisse, répondit-elle, beaucoup moins avenante que la veille.

— Merci.

Son achat négligemment jeté sur l'épaule, Quentin, un poncho emballé dans une poche en plastique dans chaque main hésitait.

— Je prends le bleu ou le transparent ? demanda-t-il

— Le transparent, comme ça tu pourras éventuellement charger ton téléphone en marchant, même s'il pleut.

— Pas bête. Tiens regarde ce que j'ai trouvé dans la cabine, dit encore Quentin en présentant à son ami un macaron en plastique beige.

— Montre-voir, dit Valentin en saisissant l'objet.

— Ah c'est vous qui volez des vêtements ! intervint la vendeuse en saisissant le poignet de Valentin qui, de surprise, laissa tomber l'objet.

— Non mais, qu'est-ce qui vous prend ? se rebiffa l'adolescent en dégageant son bras d'une secousse.

— Patron, c'est lui le voleur ! cria la vendeuse Il avait encore un macaron d'antivol à la main.

— Pardon madame, qu'est-ce que vous nous reprochez ? insista Valentin.

— Vol à l'étalage ! Et ce n'est pas la première fois. Vous, je vous ai déjà vu hier, ajouta-t-elle en désignant Valentin. Ce t-shirt que vous portez vient de notre magasin.

— C'est exact, je l'ai acheté hier, j'étais avec mon grand-père. J'ai encore le ticket de caisse à la maison.

— Il manquait un polo et deux t-shirts à mon inventaire d'hier soir, compléta la vendeuse.

— Mais je n'ai rien volé, nous n'avons rien volé ! s'énerma Quentin. Je suis juste venu avec mon copain pour acheter un polo, celui-ci, et un poncho, celui-là. Si vous ne voulez pas vendre, on va acheter ailleurs.

— Et ça, c'est quoi ? dit le patron qui s'était joint à la vendeuse, en désignant le macaron qui avait roulé au sol. Bloquez la porte de sortie mademoiselle.

— Ça, c'est un truc qui était derrière le banc dans la cabine d'essayage. Je le montrais à mon copain. J'allais le remettre à la caisse en payant mes

achats.

— Oui oui oui, je connais la technique. On prend plusieurs habits, on fait sauter l'anti-vol du plus cher, on le met sous ses propres habits et on paye l'autre. Deux pour le prix d'un.

— Mais on ne peut pas enlever ce type d'antivol, même en tirant très fort, argumenta Valentin.

— Donc tu as essayé ! Allez, déshabillez-vous !

— Il n'en est pas question ! s'opposa Valentin. Vous ne pouvez pas nous obliger.

— Videz vos poches ! ordonna le directeur du magasin.

Quentin sortit son portefeuille en toile, son téléphone puis retourna les poches de son bermuda. Valentin, un sourire ironique sur les lèvres, commença lui aussi son inventaire mais son sourire se crispa quand il sortit les aimants du disque dur sur lesquels était collée la grosse punaise extraite de sa semelle. Il avait compris.

— Ah ah, vous êtes pris sur le fait mes lascars. Vous ne pouvez plus nier maintenant. Appelez la gendarmerie mademoiselle. En attendant allez vous asseoir derrière les caisses.

— Vous ne voulez pas que je vous explique... tenta Valentin en sortant son téléphone.

— Tu t'expliqueras devant les gendarmes.

— J'appelle mon grand-père. Le monsieur qui hier vous a payé cent quatre-vingt-seize euros et soixante-dix centimes pour m'équiper en matériel de randonnée.

— Tu n'appelles personne et tu vas t'asseoir ! intima le commerçant.

Valentin fit un petit mouvement circulaire de son index droit en direction de Quentin tout en agitant son smartphone tenu dans la main gauche. Son ami hocha la tête, toucha deux fois la vitre de son propre appareil et l'orienta vers son ami.

— Je ne vous permets pas de me tutoyer ! continua Valentin.

— Tu imagines peut-être qu'un sale petit voleur a des droits dans ce magasin ! Va t'asseoir et ne bouge plus !

— Vous n'avez pas le droit de m'insulter ni de me donner d'ordres !

— Le commerçant, rouge de colère, saisit le bras de Valentin, tenta de le pousser jusqu'à la banquette située derrière le comptoir. Valentin résista, tenta un moulinet de son bras captif pour se libérer, mais l'homme était costaud et le tira vers lui. L'adolescent ne put se dégager mais il réussit à

mettre son pied gauche sur les orteils de l'homme et à y peser de ses quarante-huit kilos. Le patron du magasin poussa un grognement et lança une violente gifle au visage de Valentin qui se laissa tomber au sol en hurlant aussi fort qu'il put. Puis il resta étendu par terre, une main sur son oreille meurtrie.

— Relève-toi, tu n'as que ce que tu mérites, petit voyou.

Valentin se releva en grimaçant, la main toujours sur l'oreille.

— Je n'entends plus rien, vous m'avez éclaté le tympan. Il faut que je voie un médecin.

— C'est les gendarmes que tu vas voir.

Valentin fit discrètement un signe d'arrêter à l'intention de son ami qui remit son smartphone en poche.

— La voiture de la gendarmerie arrive, dit la vendeuse gênée par la violence de la scène. Valentin mit un genou au sol, se laissa à nouveau tomber puis se recroquevilla en appuyant toujours la main sur son oreille droite.

CHAPITRE 6 LES GENDARMES

La Mégane de la gendarmerie de Saint Thomas du Lac s'arrêta devant l'entrée du magasin en faisant crisser les pneus. Les brigadiers Guimard et Dufournet en sortirent.

— Que se passe-t-il ici ? demanda le premier à la vendeuse qui était venue à leur rencontre.

— Nous avons surpris des voleurs à l'étalage, monsieur le...

— Conduisez-nous, fit Guimard en passant quand même devant la jeune femme.

— Où est-il votre voleur ? poursuivit le brigadier Guimard qui semblait avoir pris l'ascendant sur son collègue. C'est lui ? continua-t-il en désignant Quentin.

— Lui et celui-là qui continue son cinéma au sol dans l'espoir de nous apitoyer, précisa le patron qui attendait, mains sur les hanches.

— Où est le fruit du larcin, que vous ont-ils volé ?

— Ils n'ont pas voulu se déshabiller pour qu'on vérifie mais on les a pris sur le fait avec un badge antivol démonté et un puissant aimant dans la poche.

— Qui avait quoi ?

— Celui-ci avait le macaron en main et celui-là le clou et un aimant. Tu peux arrêter tes simagrées, toi, ça ne prend pas non plus avec les gendarmes Valentin se releva lentement, trébucha sur deux pas et vint se placer devant le brigadier Guimard en se protégeant toujours l'oreille.

— Valentin ! Tu as volé quelque chose ? Toi ?

Le brigadier Guimard se retourna vers son collègue.

— Je crois qu'il faut appeler l'adjudant-chef, tu es d'accord ?

— Je m'en charge, répondit le brigadier Dufournet en retournant vers la voiture.

— Vous avez un local où nous serions au calme pour interroger ces jeunes gens ?

— Il y a mon bureau, derrière les caisses.

— Parfait. Installez un deux trois quatre cinq, six sièges et fermez le magasin dès que l'adjudant-chef Lemoine sera arrivé.

— Mais... Et mes clients ?

— Il y a d'autres clients ici ?

— Pas encore mais...

— Alors il n'y a aucun problème.

L'adjudant-chef Lemoine entra dans le magasin avec le sérieux commandé par son grade et sa fonction. Il fut introduit directement dans le bureau du directeur par la vendeuse, le brigadier Dufournet restant à la garde des voitures et Guimard dans le magasin.

— Monsieur l'adjudant-chef, commença le patron.

— Je vous demande un instant. Pourquoi ce jeune homme se tient-il l'oreille ? Vous avez mal ? demanda-t-il, vouvoyant volontairement Valentin.

Celui-ci se contenta de hocher affirmativement la tête en grimaçant.

— Voulez-vous voir un médecin ?

Valentin eut un nouveau geste d'acquiescement.

— Guimard, réquisitionnez tout de suite le SAMU, cria-t-il. Bien, maintenant, qui veut m'expliquer ? Monsieur ?

— Et bien ce matin ma vendeuse a repéré ces deux... ces deux jeunes qui naviguaient dans le rayon des...

— Des t-shirts, s'empressa la jeune femme.

— Et vous les avez vu voler quelque chose ?

— Euh, oui et non. Hier soir, en faisant mon petit inventaire, je me suis aperçue qu'il manquait trois habits, reprit la vendeuse. Ce sont des vêtements de qualité, vous comprenez, alors je vérifie toujours. Ce jeune homme était déjà venu hier, et aujourd'hui, il est revenu avec cet autre jeune homme. J'ai eu des soupçons et je les ai bien surveillés. Lui-là a essayé des t-shirts, il a finalement pris un polo puis un poncho et quand ils sont arrivés près des caisses, j'ai vu qu'il montrait à l'autre un macaron antiviol. J'ai aussitôt appelé mon patron.

— Et vous avez bien fait, enchaina le directeur. Vous pouvez retourner dans le magasin, mademoiselle. Nous pouvons le rouvrir maintenant n'est-ce pas ? Je vais vous raconter la suite.

— C'est moi qui décide, restez là mademoiselle. Alors monsieur, ce vol ?

— Je leur ai demandé de se déshabiller pour constater le larcin, mais ils ont refusé.

— À juste titre, vous n'avez pas autorité pour exiger cela. Ensuite ?

— Euh, je leur ai aussi demandé de vider leurs poches, ce qu'ils ont fait et cet individu avait le clou correspondant au macaron antiviol et possédait un puissant aimant. C'est une technique...

— Je connais les techniques des voleurs, ensuite ?

— Et bien je leur ai intimé de rester là en attendant votre arrivée.

— Pourquoi cet enfant a-t-il mal à l'oreille ?

— Je voulais le faire assoir sur la banquette derrière les caisses et en me résistant il est tombé.

— C'est faux ! s'écria Quentin. Il a d'abord donné une violente gifle à mon copain.

— Comment t'appelles-tu et quelle est ta version des faits ?

— Je me nomme Quentin Ouvrard et je venais acheter quelques affaires pour partir en randonnée avec mon ami. J'ai essayé deux polos en cabine et j'en ai retenu un.

— Celui que tu as sur toi ?

— Non, celui-là c'est un vieux et je n'ai rien en dessous, compléta Quentin en soulevant son vêtement. Le nouveau se trouve sur la banque des caisses avec le poncho que je voulais également acheter. Dans la cabine d'essayage, j'ai trouvé une rondelle d'antivol en plastique blanc et je voulais tout simplement la remettre à la caisse au moment de payer.

— Le SAMU arrive mon adjudant-chef, dit le brigadier Guimard après avoir toqué puis entrebâillé la porte.

— Allez ouvrir mademoiselle et refermez juste après. Trouvez un lieu où ce jeune homme puisse être examiné au calme. Allez-y, dit-il en s'adressant à Valentin. Revenons à notre affaire, monsieur, vous maintenez n'avoir aucunement molesté ce jeune homme ?

— Absolument et pourtant ces petits voleurs mériteraient bien chacun une bonne correction.

— C'est faux, cria encore Quentin. Il a tiré violemment Valentin par le bras puis il lui a mis une énorme baffe sur l'oreille.

— Petit menteur !

— Mademoiselle, que pouvez-vous nous dire à ce sujet ?

— Heu, je ne sais pas, je devais bloquer la porte pour éviter leur fuite...

— Valentin n'est pas un voleur et moi non plus ! insista Quentin.

— La parole d'un honnête commerçant vaut plus que celles de ces...

— Toutes les paroles se valent si elles disent la vérité, coupa l'adjudant-chef. Décrivez-moi les objets volés.

— Il faudrait fouiller l'autre.

— Je vais vérifier tout ça. Ah, docteur, vos conclusions à propos du garçon que vous venez d'examiner ?

— Il a reçu un choc violent sur le pavillon de l'oreille droite, le lobe est tuméfié et je soupçonne une petite lésion de l'oreille moyenne au niveau du tympan.

— Cela a-t-il pu être provoqué par une chute sur le sol du magasin ?

— Pour le traumatisme externe, peut-être, mais pour la lésion interne, sûrement pas. Il y a eu une surpression violente qui a ouvert un peu la membrane acoustique et provoqué un petit saignement.

— Cela a-t-il pu être provoqué par une gifle ?

— Oui, sans conteste.

— Pouvez-vous dater l'action ?

— Il y a moins d'une heure, c'est tout ce que je peux dire.

— Va-t-il y avoir des séquelles ?

— À son âge, tout se guérit mais il risque d'avoir des acouphènes pendant un certain temps.

— Je vous remercie docteur. Envoyez dès que possible votre rapport à la gendarmerie de Saint Thomas. Valentin, venez ici. Pouvez-vous lever votre t-shirt ?

Sans répondre, Valentin s'avança, ôta complètement son vêtement et parut torse nu.

— Donc apparemment ces jeunes n'ont rien volé et vous monsieur lui avez donné une violente gifle sans raison.

— Mais non, il a très bien pu prendre un coup sur l'oreille avant d'entrer dans le magasin !

— Mademoiselle, votre témoignage ?

— Pour la gifle, je ne sais pas, je n'ai rien vu puisque j'étais en train de fermer le magasin pour les empêcher de sortir.

— Rien entendu non plus ?

— J'ai entendu crier mais je ne sais pas pourquoi.

— Valentin, niez-vous avoir été en possession d'un aimant pouvant servir à désolidariser les deux pièces d'un antivol ?

— Absolument pas monsieur, heu, mon adjudant-chef, l'aimant ou plutôt ce double aimant est bien à moi. Je l'ai récupéré en étudiant la composition d'un vieux disque dur que j'ai démonté hier après-midi. Il vous sera possible de vérifier l'heure en questionnant mes grands-parents.

— Et le clou-punaise en ta possession, hein ? accusa encore le patron du magasin.

— Oui, et bien je crois qu'il vient effectivement de chez vous. Hier, dans la cabine au moment où j'essayais mes t-shirts, j'ai senti que je marchais sur quelque chose mais je n'ai pas su sur quoi car je n'ai rien vu à ce moment-là. Ce n'est qu'une fois arrivé à la maison que j'ai senti que quelque chose me piquait le pied et c'était cette espèce de clou.

Valentin se déchaussa prestement et montra sa plante de pied meurtrie d'un petit trou auréolé de rouge.

— Vous monsieur, vous nous avez agressé sans preuve et vous m'avez frappé sur l'oreille alors que je n'avais rien fait !

— Je ne t'ai pas frappé, juste un peu secoué en te tenant le bras. On ne va pas en faire une histoire.

— Cet homme ment, mon adjudant-chef, intervint Quentin, il a donné une très méchante claque sur l'oreille de Valentin, je l'ai vu.

— C'est toi le menteur !

— Mon adjudant-chef, voici mon téléphone, pouvez-vous regarder la dernière vidéo en date ?

Le gendarme hocha lentement la tête, regarda Valentin qui caressait doucement son oreille avec un petit sourire pincé, puis pianota le smartphone de Quentin. Au bout d'une demi-minute de visionnage, l'adjudant-chef monta le son de l'appareil et on entendit distinctement la voix de Valentin : « *Vous n'avez pas le droit de m'insulter ni de me donner d'ordres* » bientôt suivi du bruit sec d'une forte gifle.

L'adjudant-chef Lemoine releva sa tête de baroudeur, regarda sévèrement le directeur du magasin et articula d'un ton glacial :

— Vous avez entendu ? Je vous attends demain matin à la gendarmerie pour une déposition complète. Quentin, je garde ce téléphone pour recopier cette vidéo qui servira de pièce à conviction le cas échéant, vous récupèrerez votre appareil demain matin. Valentin, vous raconterez tout à votre responsable et s'il désire porter plainte pour sévices sur mineur, qu'il se présente également à la gendarmerie. Quentin, si vous désirez toujours votre polo et votre poncho, voyez avec cette demoiselle pour le paiement.

— Ne peut-on pas régler cette affaire au mieux des intérêts de chacun ? tenta le directeur inquiet et mal à l'aise.

— Il fallait y penser avant. Maintenant l'enquête est lancée, elle ne revient pas en arrière. Vous serez probablement inculpé d'accusations calomnieuses, séquestration, coups et blessures. Vous pourrez vous estimer heureux si vous vous en tirez avec seulement une forte amende car si le

responsable de ce jeune porte plainte, la prison pour violences volontaires sur mineur n'est pas exclue. Vous allez nous accompagner à la gendarmerie pour que nous établissions le procès-verbal.

Les jeunes, voulez-vous que je vous fasse reconduire ?

— Non merci mon adjudant-chef, nous avons nos VTT, répondit Valentin.

— Quelle histoire ! s'exclama Quentin une fois qu'ils furent sortis. Tu as encore mal à ton oreille ?

— Elle bourdonne encore un peu. J'en ai beaucoup rajouté pour piéger cette brute.

— L'adjudant-chef est bien entré dans le jeu, tu ne trouves pas ?

— Il nous connaît, enfin moi surtout et sait bien que je ne suis pas un voleur. Les brigadiers aussi ont bien réagi en appelant Lemoine.

— Je ne comprends pas comment il se fait qu'il y avait un anti-vol démonté qui trainait dans la cabine.

— La vendeuse a déclaré qu'il y avait eu des vols hier. Je suis presque sûr qu'ils ont eu lieu quand j'étais dans le magasin. J'essayais un habit quand j'ai entendu quelque chose de léger qui rebondissait au sol. Je n'ai pas su de quoi il s'agissait sur le moment mais à la réflexion, c'était probablement la punaise de l'anti-vol. Elle a roulé jusque dans ma cabine d'essayage. J'ai marché dessus et elle s'est plantée dans ma basket. Le voleur devait être dans la cabine juste à côté de la mienne. J'ai ensuite entendu un autre bruit que je n'ai pas pu identifier sur le moment. C'était un bruit comme ça :

Valentin sortit ses aimants de la poche de son bermuda, les désolidarisa avec peine puis les rapprocha. Les pièces en se soudant émirent un petit « clic », le même qu'il avait entendu la veille.

— Donc on peut faire sauter un antivol avec un aimant ?

— Je ne connais pas la technique mais c'est à cause de mes aimants qu'ils nous ont arrêtés, donc, oui, c'est probable.

— Ce qui me semble bizarre, c'est que les portiques détecteurs aux portes du magasin n'aient pas détecté tes aimants, ni ceux des voleurs.

— Peut-être que les deux miens, en étant collés l'un à l'autre, annulent leurs champs magnétiques.

— Et pour le voleur ?

— Deux hypothèses : un, il procède volontairement comme je viens de faire involontairement, ou deux, son aimant est toujours dans le magasin, collé quelque part sur un support métallique, peut-être même dans la cabine

d'essayage à côté de celle que j'ai utilisée, d'où le « clic » que j'ai entendu hier.

— Tes grands-parents vont porter plainte ?

— Ma grand-mère va vouloir, moi je ne sais pas. Je préférerais qu'une solution amiable soit négociée. Allez mon vieux, pensons plutôt à nos vacances. Nous allons nous régaler.

CHAPITRE 7 EN VOITURE

La 306 Peugeot filait à cent dix kilomètres à l'heure sur l'autoroute de la vallée de la Tarentaise. Isabelle, la grand-mère de Valentin était au volant, Jean-Claude son mari, assis à l'avant, compulsait une carte IGN de la Vanoise. À l'arrière du véhicule se tenaient sagement Quentin et Valentin. Ce dernier, tracassé par un problème auquel il ne trouvait pas de solution, avait la mine soucieuse. Il finit par se décider à poser la question.

— Jean-Claude, pourquoi n'as-tu pas accepté la proposition du directeur du magasin de sport de nous indemniser directement ?

Le grand-père plia soigneusement la carte avant de répondre.

— Pour plusieurs raisons Valentin. Un, je n'admets pas que quiconque se permette de te frapper quel qu'en soit le motif. Il y a toujours une façon plus intelligente de régler les problèmes, la brutalité est une réponse qui ne résous rien sur le fond, cet homme doit apprendre à se contrôler. Deux, accepter sa proposition de nous offrir le matériel que nous lui avons acheté m'aurait beaucoup gêné. J'ai toujours payé comptant tous mes achats de la vie courante et je ne dois rien à personne, de plus, il aurait eu l'impression d'être quitte. Trois, tu as eu une lésion physique au niveau de ton oreille interne et en cas de complication, nous devons garder la possibilité de faire un recours. À propos, merci Quentin d'avoir eu la présence d'esprit de filmer la scène, c'est grâce à ça que l'adjudant-chef Lemoine a résolu le litige.

— C'est Val qui m'a fait signe de filmer, le mérite lui en revient.

— Jean-Claude a raison, appuya Isabelle, sans preuve, cette brute de commerçant s'en serait tirée à trop bon compte. Bon si vous pensiez plutôt à vos vacances maintenant. Tu as déjà randonné Quentin ?

— Avec mes parents nous avons grimpé quelques montagnes près de la ville : le mont Veyrier, le Parmelan ainsi que la Tournette à partir du col de l'Aulp.

— C'est très bien tout ça,

— Pourquoi ne faites-vous pas la randonnée avec nous, madame Valmont ?

— Je suis un peu handicapée par un problème de hanche, les longues marches ne sont plus pour moi. Mais je vais profiter de ces quelques jours pour rendre visite à des cousins qui habitent à Saint Jean de Maurienne. Je vous dépose à Pralognan puis je fais demi-tour. Je rejoindrai la Maurienne par le col de la Madeleine. Ce sera ma façon de profiter des montagnes.

— Il n’y a pas de route plus directe ? demanda Valentin.

Jean-Claude, en vieux savoyard qu’il était, entreprit de donner l’explication.

— Il n’y a que trois façons de rejoindre la vallée de la Maurienne en voiture à partir de celle de la Tarentaise. La plus simple, la plus rapide aussi, est de retourner à la jonction des vallées, au confluent de l’Arc et de l’Isère, à Aiton. Une autre serait de continuer vers le col de l’Iseran qui fait communiquer les vallées par leurs origines, mais c’est plus long, plus lent et ça oblige à grimper à plus de deux mille sept cents mètres. Ta grand-mère a choisi la solution intermédiaire. Ce n’est pas la plus rapide mais, de Pralognan, c’est la plus courte. A propos, qui peut me dire ce que signifie Pralognan ?

Après un instant de réflexion, Quentin annonça :

— Il y a beaucoup de lieudits « praz » ou « le praz » en Savoie m’a expliqué mon père. Cela veut dire « le pré », donc je dirais « le pré de monsieur Lognan », mais je n’en suis pas sûr du tout.

— Tu as quand même trouvé la moitié de la réponse, mon garçon. « Lognan » en patois savoyard signifie « éloigné » donc Pralognan veut dire le pré éloigné.

— Même les noms les plus étranges ont une explication simple, en conclut Valentin. Quel est le programme de la journée Jean-Claude ?

— Bon, je lève un coin du mystère. Nous allons passer la nuit dans un refuge de haute montagne.

— Il y aura beaucoup à marcher ? Je demande ça parce qu’il est près de midi et que le village de Pralognan n’est qu’en moyenne montagne.

— Nous arrivons à Moutiers, intervint Isabelle, dans quarante minutes nous serons à Pralo. J’ai prévu que nous piqueniquions près de la statue du bouquetin, je devrais être capable de marcher jusque-là.

— Donc nous devrions commencer à marcher vers quatorze heures quinze mes petits Jésus, affirma le grand-père d’un air sibyllin. Qu’en déduis-tu Valentin ?

— Commencer une ascension vers la haute montagne en partant au début de l’après-midi est contraire à ce que tu m’as toujours dit. Quant à nous appeler « petits Jésus », cela ne te ressemble pas. Mais comme tu ne dis jamais rien au hasard, alors je me pose des questions. Tu sais pourquoi il a dit ça, Isabelle ?

— Comme il m’a déjà fait le coup, je m’en doute un peu, mais je ne veux pas divulguer le secret du magicien.

— Du magicien ? C'est un indice ? A part la magie de la montagne, je ne vois pas.

CHAPITRE 8 PREMIÈRE ASCENSION

Jean-Claude Valmont s'essuya les lèvres avec sa serviette en papier, rassembla les reliefs du piquenique dans une grande poche en plastique et la tendit à Valentin en lui désignant une poubelle publique.

— Délectables tes sandwiches, ma femme préférée ! complimenta-t-il avec un sourire complice. En ce qui concerne notre rendez-vous de retour, j'estime que nous y serons entre seize et dix-sept heures, plutôt dix-sept. Sois bien prudente sur la route. Allez la troupe, quatorze heures, c'est l'heure de se mettre en chemin, direction le centre village.

— Il part d'où le chemin ? demanda Quentin.

— Nous allons d'abord passer devant la maison du tourisme pour vérifier les prévisions météo. Le bulletin montagne est bien plus précis que ce qu'on lit d'habitude sur nos téléphones portables, expliqua Jean-Claude en saisissant une bretelle de son lourd sac de montagne qu'il positionna sur son dos par une habile détente des jambes. Les deux garçons l'imitèrent.

— Resserre un peu tes bretelles, Valentin, ton sac est trop bas sur le dos, conseilla le grand-père, cela va te donner une mauvaise position et à la clé des douleurs aux épaules et aux reins. Oui, c'est mieux comme ça.

Le bulletin météorologique était placardé sur une vitre de la maison du tourisme. Lecture faite, le grand-père de Valentin resta planté devant la vitrine, lèvres pincées, se grattant l'occiput d'un air songeur.

— Quelque chose ne va pas monsieur Valmont ? demanda Quentin.

— Lis !

« ... orages musclés en fin d'après-midi avec fortes rafales de vent sur les crêtes sommitales... possibilité de grêle... neige à partir de 2.500 mètres pendant la nuit... » En effet, je comprends que vous vous posiez des questions, monsieur Valmont. Pourtant c'est bizarre, il n'y a presque pas de nuages. Qu'est-ce que vous décidez ?

— Je décide que tu dois m'appeler Jean-Claude, comme ton ami. Allez en route. Que fais-tu Valentin ? Tu viens ?

— Je regardais un poster exposant les fleurs de la Vanoise. Trop chouette ! J'essaierai de me le procurer plus tard. On marche ?

— On marche ! Il nous faut faire une dénivelée de six cents mètres dans la première demi-heure.

— Non mais tu plaisantes ! C'est impossible, même un champion de trail ne peut pas faire ça. Un jour tu m'as expliqué qu'un bon marcheur grimpe trois cents mètres à l'heure.

— Réfléchissez les jeunes. Vous avez deux cents mètres à plat pour deviner la solution.

Au bout d'une cinquantaine de pas, le visage de Quentin s'éclaira.

— Je crois que j'ai compris, s'exclama-t-il en regardant les cabines rouges du téléphérique se croiser sur fond de ciel.

Une vingtaine de personnes avait pris place dans la benne marquée d'un bouquetin stylisé. Les touristes en t-shirts, shorts et baskets côtoyaient les alpinistes aux sacs à dos surélevés équipés de piolets aux pointes protégées, de cordes multicolores, de mousquetons s'entrechoquant. Les deux adolescents regardaient par la vitre d'aval les chalets du village s'amenuiser. Quentin, smartphone à la main, prit en photo le magnifique paysage qui se dévoilait vers l'Ouest puis il se déplaça pour photographier l'autre côté mais, ne pouvant voir que la pente et les escarpements rocheux, il se retourna pour immortaliser Valentin et son grand-père. Moins de quatre minutes après le départ, la cabine freina et se positionna au ralenti contre le portillon d'évacuation. Jean-Claude, des deux mains, fit signe aux adolescents d'attendre. Ils laissèrent donc les montagnards pressés puis les touristes sortir d'abord.

— Cette fois nous allons nous déplacer par nos propres moyens, les enfants. Marchez régulièrement, économisez vos forces, buvez souvent.

Après une centaine de mètres à peine, Valentin s'arrêta, sortit son smartphone en s'exclamant.

— Regarde Jean-Claude, ce magnifique chardon ! Je n'en avais jamais vu de comme celui-là en réalité. Je vais le photographier.

— C'est en effet un très joli spécimen de chardon bleu des Alpes. Tu vas pouvoir te régaler Valentin, la Vanoise est réputée pour sa flore exceptionnelle.

— J'ai vu ça sur le poster à la maison du tourisme.

— Bon, là nous sommes sur le mont Bochor, à plus de deux mille mètres d'altitude. Nous allons marcher jusqu'au col de la Vanoise et la nuit prochaine, nous la passerons dans le refuge du même nom. Avant cela, nous ferons une petite pose dans une vingtaine de minutes, vous comprendrez pourquoi quand nous y serons.

Vingt minutes plus tard, après un détour prononcé du sentier, les deux amis s'arrêtèrent d'eux-mêmes, émerveillés par la splendeur du paysage qui s'offrait à leurs yeux. Face à eux, une énorme montagne à double sommet de roches d'un gris bleuté entre lesquels, éclairé par le soleil de l'après-midi, brillait un glacier d'un blanc immaculé. Plus bas deux lignes de moraines d'un gris tendre marquaient le passage d'une ancienne rivière de glace. À gauche du géant de pierre pointaient deux pics vertigineux et à droite une modeste aiguille au sommet herbeux humanisait cet univers minéral. Un nuage blanc élevé marquait la position de chaque sommet. Les deux amis sortirent leurs smartphones pour capturer ce paysage unique.

— Comment se nomme cette superbe montagne ? questionna Quentin.

— Vous avez devant vous le point culminant de la Vanoise : la Grande Casse, 3.855 mètres !

— Magnifique ! s'exclama Valentin.

— Allez, on continue mes petits Jésus.

— C'est la deuxième fois que tu nous appelles comme ça. Comme tu ne fais jamais rien sans raison, je me pose des questions.

— C'est parce que d'ici une heure nous allons arriver auprès d'un lac qui barre la vallée. Comment peut-on faire pour traverser un lac, selon vous ?

— Sur un pont, en canoë, en barque, en pédalo, en hors-bord, en planche à voile, énuméra Quentin.

— Rien de tout cela ici ! Alors ?

— A part marcher sur l'eau, je ne vois pas... continua Valentin.

— C'est pourtant ce que nous allons faire dans peu de temps, mes petits Jésus, nous allons traverser un lac sans même nous mouiller les pieds, mieux que Jésus et son disciple Pierre au lac de Tibériade.

— Il s'appelle comment ce lac ? voulut savoir Valentin.

— Le lac des vaches, nous y serons bientôt.

Quand le groupe fut arrivé en vue du plan d'eau, Valentin éclata de rire.

— D'accord Jean-Claude, tu nous as bien eus. Nous imaginions un lac comme le nôtre à Saint Thomas, bien large et bien profond.

— Oui, et celui-ci fait à tout casser vingt centimètres de profondeur, appuya Quentin, et il y a un chemin de dalles au milieu. En fait de miracle, celui-ci est à la portée de tout le monde !

— Hi hi hi. Donne-moi ton téléphone Quentin. S’il te plait, règle-le-moi sur photo. Merci. Laissez passer ce groupe de randonneurs qui arrive puis engagez-vous sur les dalles. Retournez-vous quand je vous appellerai, je vais vous immortaliser en plein miracle évangélique.

— D’accord.

Au signal du grand-père, les deux adolescents se retournèrent, Quentin pied droit calé contre le pied gauche de Valentin, main droite tenant la main gauche de son ami, leurs deux corps déportés sur l’extérieur dessinant la lettre V, bras libres écartés et jambes libres effleurant la surface de l’eau limpide en une pose originale.

— Très bien comme ça ! s’exclama Jean-Claude. Oh, flute, je crois que j’ai pris une rafale de photos.

— Pas grave, je ferai le tri plus tard.

— La météo s’est trompée, il n’y a pas de nuages d’orage, juste un petit chapeau sur la Grande Casse, fit remarquer Valentin. Il fait chaud mais pas lourd.

— Regarde vers l’ouest ce qui nous arrive, répondit le grand-père, cet énorme nuage gris surmonté d’un autre plus clair en forme d’enclume ! C’est un cumulonimbus, un vrai méchant nuage d’orage, et il ne fait pas trop lourd parce que nous sommes en altitude, là où l’air est par nature plus léger. Bon, marchons, il nous reste deux cents mètres de dénivelée pour atteindre le refuge. Disons quarante minutes, on a juste le temps.

Quand ils atteignirent le refuge du col de la Vanoise, le soleil avait disparu. Une étrange et sombre atmosphère régnait, accentuant tous les sons. Le vent frais du col tout proche les obligea à poser leurs sacs pour en sortir les pullovers. Une demi-douzaine de personnes patientait à l’entrée du refuge. En attendant que ce soit leur tour d’entrer, Quentin et Valentin sortirent leurs smartphones respectifs et prirent une série de photos du cadre grandiose dans lequel se trouvait le bâtiment rénové qui allait les héberger. Un sourd grondement porté par une forte rafale de vent d’ouest annonça l’arrivée de l’orage prévu.

Le premier coup de tonnerre, plusieurs fois répercuté par les parois rocheuses, fit trembler les fenêtres du refuge. Les premières grosses gouttes de pluie les fouettèrent ; le vent déchiré par la robuste construction hurla sa plainte suraigüe. Puis la nature se déchaina, les coups de canon se succédaient quasi sans interruption, des cataractes de pluie ruisselaient sur

les vitres, les nuages enveloppant le refuge étaient illuminés de rouge, d'orange et de jaune.

Un groupe de randonneurs dégoulinants de pluie entra en catastrophe dans le bâtiment salvateur.

— Les sacs et tout ce qui est mouillé restent dans le sas d'entrée, ordonna le gardien du refuge.

Dans la grande salle commune, collés aux fenêtres, les adolescents et le grand-père étaient fascinés par le spectacle grandiose et inquiétant que leur offrait la nature déchainée.

— J'avais l'intention de vous emmener jusqu'au lac Long avant le repas mais j'ai bien peur de devoir annuler la petite sortie.

— Jean-Claude, quel est ce bâtiment en pierre à côté du refuge où nous sommes ?

— Il s'agit de l'ancien refuge, celui que j'ai toujours connu, le refuge Félix Faure, du nom d'un président de la République de l'époque. C'est d'ailleurs dans celui-là que nous allons passer la nuit. Le repas est prévu à six heures et demie, que désirez-vous faire ?

— Continuer à observer l'orage, ça fait peur mais on a envie de regarder malgré tout, déclara Quentin.

— Que faisons-nous demain ? questionna Valentin.

— Demain, longue descente jusqu'à Pralognan, par l'autre côté de la vallée, avec en cours de route l'ascension du Morion, une petite montagne sympa.

— Où dormirons-nous ? voulut savoir Quentin.

— Au camping « le bouquetin ». J'ai retenu nos places dans un bâtiment qui fait gîte d'étape.

— Quel temps fera-t-il demain ?

— Comme souvent après un orage en montagne, il y aura d'abord des écharpes de brume à mi-pente des montagnes puis ensuite grand soleil.

— Que va-t-on manger ce soir ?

— J'ai discuté avec le gardien. Il nous concocte une soupe d'orties, des macaronis au beaufort et des tartes aux myrtilles.

CHAPITRE 9

SECOND JOUR EN MONTAGNE

Après un déluge de feu, de bruit, de grêle et de bourrasques de vent, les éléments s'étaient calmés laissant place à une pluie régulière et continue. Randonneurs fatigués de leur journée et alpinistes déterminés à se lever tôt avaient petit à petit déserté la salle commune pour regagner leurs dortoirs respectifs. D'abord fort impressionnés par ce déchainement de la nature en haute montagne, Quentin et Valentin, se détendaient en disputant une partie de manille découverte, ancien jeu de cartes que le grand-père de Valentin venait de leur enseigner. Jean-Claude, plan IGN déployé sur une moitié de table révisait une fois de plus ses itinéraires.

Quelques tables plus loin, assis devant un petit verre de génépi, deux gendarmes secouristes de haute montagne discutaient avec le patron du refuge. Des bribes de conversation venaient aux oreilles de Valentin peu au jeu.

— ... fracture du fémur ... glacier de la Réchasse... hélico...

— ... chez les randonneurs ?

— ... entorse du genou... journée calme et ici ?

— ... couple anglais... perdu portefeuille... pas pu payer...

— Et mon dix de cœur qui prend ton manillon, je crois que j'ai encore gagné, dit Quentin triomphant, je compte : cinq et quatre neuf et cinq quatorze et trois dix-sept... et un trente-six. Trente-six à vingt-quatre, au total cinq parties contre deux !

— Bravo Quentin, félicita le grand-père. Mais vous ferez la revanche un autre soir, il est temps d'essayer de dormir bien que la journée de demain ne soit pas trop éprouvante.

— Pourquoi seulement essayer de dormir ? demanda Quentin.

— Dans les refuges, où que ce soit, il y a toujours un ronfleur par chambrée et, dans notre dortoir, il est bien possible que ce soit moi, avoua Jean-Claude avec un sourire d'autodérision. De plus, les montagnards qui font du glacier partent toujours très tôt, à la frontale, pour avoir de bonnes conditions de regel, et cela ne se fait pas sans un minimum de bruit.

Mais bonne nouvelle : le temps va se rétablir dans la nuit. J'ai prévu que nous commençons à marcher vers neuf heures, pas d'objections ?

— C'est toi le chef, Jean-Claude.

— Alors direction l'ancien refuge et au lit. Gardez vos téléphones près de vous pour vous éclairer si vous êtes obligés de vous lever la nuit, c'est le noir absolu dans les dortoirs où d'ailleurs il n'y aura pas que nous. Vous mettez vos sacs sous vos lits, comme tout le monde

Tout habillé sur le matelas de son châlit, blotti sous une couverture pour lutter contre la fraîcheur humide, Valentin ne dormait pas. Tout était nouveau pour lui : hier soir dans sa chambre douillette à Saint Thomas du lac, ce soir dans un lieu inconnu et à plus de deux mille cinq cents mètres d'altitude où la première nuit est souvent difficile. Il resta très longtemps éveillé, son corps cherchant l'oxygène par une respiration plus rapide qu'à l'accoutumée. Son grand-père ayant cessé ses ronflements, il allait enfin sombrer dans le sommeil quand un léger et bref courant d'air sur son visage l'alerta. Il réouvrit les yeux mais ne fit pas un mouvement. Un rectangle moins sombre se dessinait dans le noir de la nuit. Au milieu de ce rectangle une silhouette humaine se profilait qui avança sans aucun bruit. La forme se baissa un instant. Valentin crut entendre quelques déclics presque imperceptibles et un léger froissement d'étoffe, puis l'ombre se redressa et disparut tout aussi silencieusement. Le courant d'air reprit puis cessa rapidement et le noir total de nouveau s'imposa. Valentin relança son smartphone, de l'index il caressa l'écran jusqu'à activer la lampe diode qu'il orienta vers la porte du dortoir. Rien. Avait-il rêvé ? Il allait éteindre quand le faisceau lumineux éclaira brièvement le sol soulignant une trace humide et claire. Conscient qu'il n'avait pas rêvé, sans bruit, il descendit de son lit, enfila ses baskets et se dirigea vers la porte extérieure qu'il ouvrit. Dehors tout ce qu'éclairait sa lampe était blanc de neige, un silence absolu régnait, quelques flocons voltigeaient encore dans le froid vif de la nuit. À partir de la porte, une trace de pas marquait la neige et se perdait dans la nuit. Valentin frissonna. Il referma doucement la porte et retourna se coucher. Il éteignit la lampe de son smartphone, consulta l'heure avant de le mettre au repos. Il était deux heures du matin. Après encore un quart d'heure de veille et de réflexions, la fatigue finit par l'emporter et il sombra dans le sommeil profond du sportif fatigué.

— Valentin ! Valentin !

La main de son ami Quentin le secouait gentiment à l'épaule.

— Valentin, c'est l'heure d'aller déjeuner.

Valentin bailla, s'étira, grogna, soupira.

— Hein, déjà ?

— Il est plus de huit heures ! Viens voir, dehors c'est tout blanc, il a neigé dans la nuit, mais maintenant le ciel est clair, il va faire très beau.

— Où est Jean-Claude ?

— Il est déjà dans le nouveau refuge en train de commander le petit déjeuner.

— J'arrive !

Le grand réfectoire, loin d'être aussi plein que la veille au soir, bruissait des conversations des randonneurs, les alpinistes étaient déjà tous sur leurs itinéraires d'altitude. Quelques noms revenaient souvent à la table voisine de la leur : *ce soir refuge d'Entre deux eaux... nous à Péclet-Polset ... refuge de Plan sec ... la dent Parrachée*. Étrangers à ce monde de spécialistes, les deux adolescents écoutaient ces bribes de récits dont ils ignoraient tout. Jean-Claude, le grand-père, semblait très à l'aise dans ce milieu montagnard.

— Tu connais tout ce dont ces gens parlent ? demanda Valentin.

— J'ai pas mal randonné en Vanoise quand l'étais plus jeune, je connais presque tous les refuges, mais à votre âge je n'en connaissais aucun. Ne soyez pas intimidés, mangez, prenez des forces, nous démarrons à neuf heures.

Au bout du réfectoire, le ton d'une conversation monta.

— *...c'est toi qui dois l'avoir !*

— *J'ai fouillé et complètement vidé mon sac, elle n'y est pas, donc c'est forcément toi qui l'as.*

— *Je t'assures bien que non. Ne l'aurais-tu pas laissée sur ton lit ?*

— *Je vais voir.*

Un homme d'une quarantaine d'année vêtu d'habits de montagne haut-de-gamme quitta la grande salle à manger et y revint alors que Jean-Claude, Quentin et Valentin se levaient de table. Semblant quelque peu paniqué l'homme demanda à la cantonade :

— Quelqu'un aurait-il vu une pochette en forte toile rouge zippée ? Elle est grande comme ça, ajouta-t-il en donnant les dimensions avec ses mains écartées, environ vingt centimètres sur quinze. C'est vraiment très important pour nous. Dedans il y a nos papiers, notre carte bancaire, pas mal d'argent liquide et nos clés de voiture et de maison. Personne ?

— Demandez au gardien, conseilla Jean-Claude, quand quelqu'un trouve un objet égaré, c'est à lui qu'il le remet.

L'homme remercia d'un signe de tête et se dirigea vers la cuisine.

— Allez mes deux montagnards, il faut que nous partions maintenant. Mettez vos anoraks, la première partie de la rando se fait à l'ombre.

Dehors la neige fondait, le sentier descendant, un peu glissant d'humidité, était bien marqué. Les adolescents, heureux, se remplissaient les poumons d'un air frais, léger et capiteux, des senteurs de pierre et d'herbe mouillée. Ils passèrent près d'un lac presque à sec dont l'eau noire contrastait avec les berges blanches de la neige de la nuit avant de longer les pentes herbeuses de la face sud de l'aiguille de la Vanoise. Après un quart d'heure de marche facile, Jean-Claude décréta une petite pause.

— Le soleil va sortir derrière la Réchasse, nous pouvons enlever les anoraks, mais tant que le chemin descend, on garde le pullover, d'accord ?

— Oui mon capitaine, s'amusa Valentin.

— Nous ne sommes pas pressés aujourd'hui, onze cents mètres de dénivelée négative jusqu'au village, alors à mi-parcours, j'ai prévu de faire l'ascension du Morion et de piqueniquer au sommet. Cela vous convient ?

— Oui mon colonel, renchérit Quentin.

— Encore quelques affirmations et je vais finir maréchal de France, rigola Jean-Claude.

Valentin, smartphone à la main, s'arrêtait de temps en temps pour satisfaire à sa passion de photographe des fleurs. Ici, poussant entre les pierres, de superbes doronic au jaune éclatant, là, les taches blanches des dryades à huit pétales, plus loin des hampes de fleurs de jubarbes montant de leurs artichauts, ici et là des campanules au bleu soutenu, il se régala. Le petit groupe marchait depuis une heure quand Valentin aperçut, au-delà du ruisseau, la chaude couleur de gentianes pourprées. Suivi de Quentin, il s'aventura dans rocailles et les herbes folles. En passant sur les pierres émergées, ils parvinrent à traverser le ruisseau grossi par l'eau de fonte de la neige de la nuit. Valentin s'accroupit dans l'herbe pour capturer l'image de la fleur sur fond de ciel. Quentin qui descendait le long du ruisseau à la recherche d'autres sujets de photos pour son ami s'écria soudain :

— Mais c'est pas vrai ! Les gens sont dégueulasses, ils jettent n'importe quoi dans la nature !

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Une poche en plastique pleine de détritrus alimentaires.

— En effet, appuya Valentin qui venait de le rejoindre. Et là-bas, ce truc rouge, qu'est-ce que c'est ?

— Je vais voir. Sautant habilement de pierre en roc, Quentin se dirigea sportivement vers l'objet indiqué par son ami.

— C'est une vieille sacoche en toile ! dit-t-il. Heu, elle n'a même pas l'air vieille en fait.

— Montre-moi. Oui, je dirais même qu'elle est presque neuve. C'est bizarre, elle est humide de la rosée du matin mais pas détrempée comme elle devrait l'être après le déluge d'hier soir. Que contient-elle ? continua Valentin pensant tout haut, voyons... Il dézippa la fermeture principale, sortit deux jeux de clés et un ticket de caisse du supermarché Sherpa de Pralognan. Rien d'autre... étrange vraiment... Viens rejoignons mon grand-père.

— Regarde Jean-Claude ce que Quentin vient de trouver au bord du ruisseau. Il y a des clés dedans.

— Près du ruisseau, à plus de dix mètres du chemin, ce ne peut pas être un objet perdu mais un objet jeté volontairement.

— D'accord avec toi, opina Valentin.

— Et puis si elle était simplement perdue, cette sacoche ne serait pas vide, remarqua pertinemment Quentin. Elle ne contient que des clés, deux trousseaux.

— Montre-moi ça. Celles-ci sont des clés de voiture si j'en crois le porte-clés Peugeot ; les autres sont peut-être des clés de maison ou d'appartement. Le propriétaire va être diablement ennuyé.

— Que va-t-on en faire ? demanda Quentin.

— Je crois que je sais à qui cette sacoche appartient, émit le grand-père. Vous avez entendu ce couple qui posait des questions ce matin au réfectoire du refuge quand on était sur le point de partir ? Non ? Ces gens cherchaient une pochette en forte toile rouge zippée contenant leurs papiers, carte bancaire et de l'argent liquide et des clés. Exactement comme celle-ci à part son contenu.

— Donc il s'agit bien d'une sacoche volée, déduisit Valentin.

— C'est fort probable. Dès que j'aurai du réseau, j'appellerai le gardien du refuge pour lui signaler votre trouvaille et lui dire que nous déposerons cette sacoche à la maison du tourisme en bas.

— Oui, je crois que c'est une bonne idée, approuva Valentin.

— J'ai également repéré un sac en plastique contenant des déchets alimentaires dans le ruisseau, qu'est-ce qu'il faut en faire ? demanda Quentin.

— Certaines personnes sont vraiment inconscientes. Si tout le monde faisait comme elles, la montagne serait une véritable poubelle, un énorme tas d'immondices. Cela me révolte ! Quand je pense que nous sommes dans un parc national ! Maintenant nous ne pouvons pas nous charger de tout ce qui traîne dans la nature mais ... Va récupérer ce sac Quentin et dépose-le au bord du chemin, les gardes du parc sauront ce qu'il faut en faire. Bon, continuons, nous allons bientôt trouver un sentier qui part à droite et qui monte au Morion, nous y serons dans une heure.

Sur le chemin montant, Valentin réfléchissait. Est-ce que cette histoire de sacoche volée avait un rapport avec ce qui s'était passé la nuit ? Et d'abord, est-ce que ces gens étaient dans leur dortoir ?

— Jean-Claude, est-ce que les personnes qui cherchaient leur sacoche ce matin dormaient dans la même pièce que nous ?

— Quand nous nous sommes couchés, les trois autres couchettes étaient occupées et les gens dormaient, et ce matin ils ont été plus matinaux que nous donc... donc je ne sais pas. Pourquoi ?

— Cette nuit vers deux heures du matin je pense que quelqu'un est entré dans notre dortoir, affirma-t-il finalement.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— J'ai d'abord senti comme un courant d'air puis j'ai cru distinguer une silhouette et enfin il m'a semblé entendre un très léger bruit de fermeture éclair et de froissement de tissu. Quand ensuite je me suis levé, j'ai vu que le sol était un peu mouillé vers la porte au niveau du premier lit. Je suis allé voir dehors et là j'ai vu qu'il neigeait, il y avait des traces de pas qui partaient vers la droite. Sur le moment, je n'ai pas accordé d'importance à tout cela.

— Hum, oui, dis-moi, y avait-il une ou plusieurs traces dans la neige ?

— Je dirais une sans pouvoir en jurer.

— De toute façon, pour l'instant nous ne pouvons rien faire de plus. Oublions et profitons de la randonnée.

— Encore une cinquantaine de mètres et nous serons au sommet. Pas trop fatigués les jeunes ?

— Non Jean-Claude, assura Quentin, vous avez le bon rythme pour marcher, enfin celui qui me convient.

— C'est le secret de l'endurance, vois-tu. Pas trop vite pour éviter de s'essouffler, pas trop lentement non plus car la marche lente est à mon avis plus fatigante que la marche normale et surtout, il faut se déplacer avec la plus grande régularité, pas d'à-coups, pas de sauts, pas de divagation. Par exemple, je pense être moins fatigué que Valentin qui va à droite à gauche pour ses photos de fleurs.

— Je suis en forme Jean-Claude, pas de problème. Le seul point un peu pénible, c'est les bretelles du sac à dos qui me scient les épaules et engourdissent mes mains.

— Il est probable qu'elles coupent un peu la circulation du sang, nous ferons un réglage fin à la pause. Nous arrivons, piquenique sur ce coin de pelouse alpine, ça vous va ?

— Regardez par-là ! fit Quentin en tendant le bras vers l'est, un chamois. Il sortit son smartphone, activa l'appareil photo, zooma au maximum et captura l'image du bel animal qui se découpait sur fond de ciel, puis il examina sa photo.

— C'est bizarre, remarqua-t-il, ce chamois n'a pas la couleur marron, il est gris, comment cela se fait ?

Le grand-père ôta sa casquette et regarda l'ami de son petit-fils en souriant.

— Regarde mes cheveux, et tu comprendras pourquoi cet animal est gris. C'est un vieux chamois solitaire. Sinon, que pensez-vous du paysage ?

— Magnifique, Jean-Claude. Je vais te dire, ce sommet n'est pas très élevé...

— 2.298 mètres.

— Oui, je veux simplement dire que comme c'est un sommet intermédiaire, non seulement il permet d'avoir une jolie vue circulaire mais aussi de voir plus haut et plus bas. On distingue aussi bien le sommet de la Grande Casse qu'une partie du village.

— Exact. Quand on est au sommet d'une haute montagne, les autres paraissent écrasées, ce n'est pas le cas ici. Regardez le long de ce bois au pied du Grand Marchais, vous pouvez voir le camping du Bouquetin où nous allons passer la prochaine nuit. Il fait aussi gîte pour randonneurs, j'y ai retenu trois couchages.

— Super. Tu me montres tes photos de fleurs Val ?

— Prends mon appareil.

— Tiens, voici le mien, moi j'ai surtout fait des photos de montagnes. En fait je fais une sorte de reportage pour montrer à mes parents.

Feuilletant le dossier des images prises par Quentin, Valentin, outre les superbes paysages enregistrés, observa longuement le cliché dans la cabine du téléphérique, la photo prise par son grand-père sur le passage du lac de vaches et une dernière image capturée par son ami dans la grande salle à manger du refuge. « Après tout, c'est normal... » murmura-t-il pour lui-même.

— Vingt minutes avant l'arrivée, nous ferons un petit détour pour nous rafraichir.

— Tu connais une buvette ? supposa Valentin.

— Ma buvette s'appelle la cascade de la Fraiche. Vous verrez, c'est une chute d'eau qui mérite bien son nom, la vapeur qu'elle produit en tombant est diablement rafraichissante. Juste à côté, il y a une via ferrata, en fait non, pas une via ferrata proprement dite mais une série de tyroliennes vraiment impressionnantes.

— Voilà qui plairait beaucoup à notre ami Florian.

— Au fait, nous n'avons pas de nouvelles des amis, il y aura du réseau au camping ? demanda Quentin. Oui, je suis bête, il y en avait hier au départ. D'ailleurs ce soir il faut que je recharge mon téléphone.

— Pareil, répliqua Valentin, il ne me reste que quinze pour cent d'énergie.

— Mais tu as encore assez d'énergie dans les jambes pour le reste de la randonnée, taquina son grand-père, allez, donnez-moi vos déchets et en route.

Après un petit détour pour admirer la superbe cascade et les estivants téméraires sur les tyroliennes, le chemin emprunté par les randonneurs passait dans le camping que le grand-père avait choisi comme étape. Il était à peine seize heures. Jean-Claude, Quentin et Valentin prirent possession de la partie du gîte qui leur était réservée.

— Quel est le programme maintenant ? demanda Quentin.

— Pour vous deux, quartier libre. Moi je vais jusqu'à l'office du tourisme remettre la sacoche que vous avez trouvée. J'en profiterai pour téléphoner au gardien du refuge du col de la Vanoise et aussi acheter quelques provisions pour demain. À tout à l'heure.

— OK comme ça, approuva Valentin. Moi, je vais commencer par charger mon téléphone, je n'ai plus du tout de batterie maintenant. Viens Quentin,

allons faire le tour du camping.

— D’ac, j’en profite pour continuer mon reportage photo.

Le camp était animé d’une ambiance de vacances sportives. Les nouveaux arrivants, habitués des courses en montagnes, installaient leurs tentes sur les plateformes herbeuses. Certains se reconnaissaient, s’interpelaient, se donnaient des nouvelles et présentaient leurs projets d’ascensions. Aux balançoires, des enfants jouaient à qui monterait le plus haut. Sur une butte en herbe et rochers, d’autres, armés d’épées en bois, jouaient à la défense du château. Le tour fini, Quentin proposa :

— Allons en ville à la rencontre de ton grand-père, nous l’aiderons à porter les provisions.

— C’est une gentille attention de ta part.

C’est au niveau du pont sur le doron de Pralognan que les deux adolescents rejoignirent Jean-Claude.

— Ah, vous voilà, très bien, cela va m’éviter d’aller à votre recherche dans le camping ou le bois d’à-côté. Que penseriez-vous d’un bon plat de spaghetti bolognaise dans lieu sympathique quand j’aurai déposé nos provisions ?

— Ce serait super ! approuva Quentin.

Quand, après avoir repris des forces dans un petit restaurant du village, ils furent de retour au camping, la première action de Valentin fut de vouloir libérer la prise électrique du chargeur de son smartphone mais celle-ci était déjà libre. Intrigué, il demanda :

— Quelqu’un a débranché mon téléphone ? Où l’avez-vous rangé ?

Quentin secoua négativement la tête tandis que le grand-père levait des sourcils étonnés.

— Ce n’est pas vous ?

Devant la double dénégation silencieuse, Valentin tenta une explication.

— Dis-moi Jean-Claude, y-a-t-il d’autres personnes avec nous dans ce gîte ?

— Je crois qu’il y a deux autres chambres, mais j’ignore si elles sont occupées. Tu penses que quelqu’un aurait pu se tromper de logement et récupérer ton appareil comme si c’était le sien ?

— À la réflexion, une double erreur comme ça est fort improbable, tu ne penses pas ?

— Je vais demander au gérant s'il sait quelque chose. C'est quel modèle ton téléphone déjà ?

— Un iPhone 6s, celui que Charly a dû me fournir après avoir mis mon ancien hors d'usage.

Jean-Claude fit un rapide aller-retour jusqu'à l'accueil. Quand il revint, sa mine était encore plus soucieuse.

— Le gérant m'a dit que les autres chambres seront occupées cette nuit mais que les gens ne sont pas encore arrivés. Où est ton portefeuille Valentin ?

— Je l'ai sur moi, je le garde tout le temps attaché à ma ceinture.

— Et toi Quentin ?

— Dans la poche supérieure de mon sac à dos, sur ma couchette.

— Peux-tu vérifier tout de suite ?

Quentin calmement saisit son bagage, fouilla la poche en question puis fébrilement vida tout le contenu du sac.

— Il n'y est plus ! s'exclama-t-il d'un air catastrophé.

— Conclusion, dit le grand-père, une ride soucieuse lui barrant le front, notre chambre a été visitée pendant notre absence. Que contenait ton portefeuille mon garçon ?

— Le papier de l'autorisation de mes parents, ma carte d'identité et cinquante euros pour aider aux achats de provisions, répondit Quentin, la mine chiffonnée.

— Tout à l'heure, vous avez quitté la chambre après moi, avez-vous pensé à verrouiller la porte ?

Les deux adolescents se regardèrent avec un air navré en secouant négativement la tête.

— Tout ceci est très ennuyeux... Mais il ne faut pas gâcher notre excursion pour autant. Demain matin je me rendrai au siège de la police municipale pour faire une déclaration de vol et obtenir une attestation pour nos assurances. Valentin, est-ce que tu as fait une sauvegarde du contenu de ton smartphone ?

— Oui, sur le Cloud, hier avant de partir.

— Donc le mal pourra être réparé quand l'assurance aura remboursé.

— J'ai tout de même perdu toutes mes dernières photos de fleurs.

— Oui c'est sûr, mais nous n'y pouvons malheureusement rien. Pour toi Quentin, ça va être plus difficile mais écoute : il y a quelques années, j'étais à Madrid avec mon épouse. Nous nous promenions sur la très fréquentée

place Puerta del Sol. Isabelle ma femme s'est fait bousculer par un individu qui s'est excusé sans s'arrêter. Quelques minutes plus tard, elle s'est aperçue que le sac qu'elle portait en bandoulière était ouvert et que son portefeuille avait disparu. Au moment de la bousculade, un autre individu avait profité du détournement d'attention créé par son complice pour agir et voler. Mais ce n'est pas là que je veux en venir. Il y avait une antenne de la police espagnole sur la place. Nous avons porté plainte, bien entendu. Le policier qui a pris notre déposition nous a dit que ce qui intéresse les voleurs, c'est l'argent et la carte bancaire, le reste, ils s'en débarrassent très rapidement dans un égout ou une poubelle publique. Donc allons visiter les poubelles du camping. Mais que l'on retrouve ou non ton portefeuille, ne prend pas trop de souci, c'était très gentil de vouloir participer aux frais, mais je t'invite. Allons visiter les poubelles.

CHAPITRE 10

TROISIEME JOUR

Tracassé par la disparition de son smartphone, Valentin eut à nouveau du mal à trouver le sommeil cette seconde nuit en montagne. Vers onze heures du soir, alors que son grand-père ronflait et que Quentin avait cessé de se retourner sur sa couche, n'ayant toujours pas fermé l'œil, il se leva silencieusement pour récupérer le téléphone de son ami. Sous la tente improvisée de sa couverture, il relança l'appareil et toucha l'icône du stockage des photos. La première qui vint à l'écran fut celle de Mathilde, leur jolie cheffe de classe. « Tiens tiens, le petit cachotier serait-il amoureux ? » se dit-il avec un sourire plein de tendresse et de satisfaction. Tout de même un peu honteux d'avoir découvert ce secret, son but n'étant pas de s'immiscer dans la vie intime de Quentin, il sauta rapidement les images qui ne concernaient pas leur randonnée et passa aux photos prises la veille dans la benne du téléphérique. Il sauta également les paysages et s'intéressa aux clichés qui montraient les occupants de la cabine. Outre son grand-père et lui, une douzaine de personnes étaient visibles. Patiemment, il zooma sur les visages des personnes qui ne tournaient pas le dos au moment de la prise de vue et tenta de mémoriser les caractéristiques de chacun : nez, oreilles, coiffure, sourcils, forme générale. Pour tous il examina les tenues vestimentaires puis passa à l'image prise par Jean-Claude sur les dalles du lac de vaches. Quelques personnes apparaissaient à l'arrière-plan. Il en reconnut quelques-unes à leurs habits. Plusieurs photos plus loin dans l'album de son ami, il observa la salle à manger du refuge du col de la Vanoise et il recommença patiemment son examen. Quand il eut tout attentivement scruté, il se releva, alla rebrancher l'appareil de Quentin à son chargeur puis, de retour sur sa couchette, tenta de s'endormir.

— Debout les montagnards ! dit joyeusement le grand-père, il est sept heures, le temps est au grand beau. La journée sera longue, c'est aujourd'hui qu'on fait le Mont-Blanc. Il faut qu'à huit heures et demie au plus tard nous soyons en marche.

Les deux adolescents grognèrent, se retournèrent dans leurs lits puis, prenant conscience de la réalité, sautèrent en bas de leurs couchettes. — Où est-ce que nous prenons le petit déjeuner ? demanda Valentin, mine chiffonnée et cheveux en bataille.

— Dans le même restaurant qu’hier soir. Ensuite je passerai faire la déclaration de vol auprès de la police municipale.

Après une brève toilette, ils sortirent du camping en direction du centre village. Au niveau du pont fleuri sur le torrent, Quentin, sans guère d’espoir, souleva le couvercle d’une poubelle « vacances propres ». Il eut une petite décharge d’adrénaline en repérant, coincé entre le plastique translucide du conteneur et une poche de déchets, une mini sacoche en grosse toile bleue.

— Jean-Claude, Valentin, regardez là, je crois que c’est mon portefeuille !

— Attends ; je le récupère, lui dit Jean-Claude en plongeant son bras dans le réceptacle, tiens regarde si c’est bien le tien.

— L’autorisation écrite de mes parents, ma carte d’identité... Mais le billet de cinquante euros a disparu.

— C’était à prévoir, l’histoire se répète. On ne pourra jamais prouver qu’on t’a pris de l’argent, en revanche si le triste personnage qui nous a volés se fait pincer avec la carte bancaire de quelqu’un d’autre ou un smartphone identifiable, là, il sera mal ! Allons déjeuner.

Sous un soleil radieux, entre les prés où bruissaient les insectes, le long d’un ruisseau aux eaux cascadantes, dans un bois plein de chants d’oiseaux, se glissant entre les rocs d’une rude montée, dans une prairie alpine fleurie, le sentier les amena jusqu’au col des Saulces puis par un chemin dégagé serpentant dans la roche blanche, au bout de trois heures d’efforts, ils arrivèrent au sommet.

— Deux mille six cent soixante-dix-sept mètres ! annonça triomphalement le grand-père de Valentin. Vous avez vaincu le Petit Mont-Blanc.

— Magnifique ! s’exclama Quentin.

— Regardez vers le nord, ajouta Jean-Claude en tendant le bras, là-bas, vous avez son grand frère ! Deux mille cent mètres plus haut que nous !

— Exceptionnel, émit Valentin en tournant sur lui-même pour ne rien perdre du somptueux paysage.

— Maintenant regardez vers le nord-est, ce petit môle herbeux, c’est notre sommet d’hier, le Morion.

— Ridicule ! commenta Quentin.

— Et si nous passions à table maintenant, ajouta Jean-Claude en tombant le sac, au menu, une tomate chacun, du pâté végétal à tartiner sur un bon pain aux noix, un morceau de Beaufort et un abricot pour terminer.

- C'est marrant cette roche blanche, par endroits, on dirait du gros sel.
- Parfaitement, mais je te déconseille d'en mettre sur ta tomate, c'est du gypse.
- C'est la roche mère du plâtre quand on la chauffe, ajouta Valentin en faisant un clin d'œil à son grand père.
- Nous allons redescendre par le même chemin ? questionna Quentin.
- Non, nous faisons un circuit par le col du Môme qui nous amènera directement à l'auberge refuge des Prioux où j'ai retenu trois places pour la nuit. Il est important que nous y soyons avant quatre heures.
- Pourquoi tant se presser si tu as retenu les places ? contesta Valentin.
- Je vais vous donner un conseil d'expérience. Avec l'été et le beau temps, ce type d'auberge-refuge fait toujours le plein de randonneurs et l'eau chaude des douches est bien souvent en quantité trop limitée. Les retardataires se lavent donc à l'eau froide, et en montagne, l'eau froide l'est vraiment !
- J'en déduis que cela t'est déjà arrivé, supposa Valentin.
- Exact, mais il ne faut pas tomber non plus dans la précipitation et s'empêcher de profiter de cette belle journée.

L'auberge était avenante. Sa grande terrasse ombragée par des parasols multicolores était pleine de randonneurs et de touristes assoiffés. Jean-Claude repéra une table dans un angle et déposa son sac à dos sur une des chaises. Délaisant un instant les deux adolescents, il se déplaça à l'intérieur du refuge pour commander une bouteille de limonade. Quentin, toujours dans l'idée de faire le reportage de la randonnée à l'intention de ses parents multiplia les clichés du lieu. Valentin, assis à table, toujours un peu songeur depuis le vol de son smartphone, examinait une à une les personnes installées. Soudain, il eut une réaction étonnée qui se manifesta par un bref recul du buste, sa tête oscilla très légèrement comme s'il disait oui à lui-même. Il fit signe à son ami de venir le rejoindre et lui dit à voix très basse.

— Quentin, je veux que, sans te faire remarquer, tu prennes une photo en plan rapproché du mec qui vient d'arriver, il s'est installé sous le parasol rouge à quatre tables de nous.

— Le mec en t-shirt noir qui a une barbe à la mode crado ?

— Oui. Il a posé un sac à dos rouge surmonté d'une corde à ses pieds. Sois hyper discret.

— Tu as repéré quelque chose ?

— Ça se pourrait, mais pour l’instant... C’est peut-être une simple coïncidence ...

— Une bonne limonade des Alpes, bien fraîche pour mes petits montagnards qui ont marché comme des grands, sourit le grand-père revenu avec une bouteille et trois grands verres.

— A ta santé Jean-Claude, à la tienne Quentin, dit Valentin en faisant un clin d’œil à son ami suivi d’un signe du menton vers la table de l’homme.

— Je finis mon reportage photo, j’en ai pour quelques secondes et j’arrive, comprit Quentin qui se dirigea vers l’autre bout de la terrasse. Jean-Claude ! Valentin ! regardez vers moi ! cria-t-il, attirant l’attention de tous. OK, c’est bon.

— Montre-moi tes photos, dit innocemment Valentin en tendant la main.

— Dites-moi, vous deux, vous vous rappelez ce que j’ai dit à propos de l’eau froide ? C’est l’heure où les randonneurs arrivent et il n’y a que deux douches à l’étage refuge.

— Compris, répondit Valentin en rendant le smartphone à son ami et en se levant.

— J’y vais aussi, fit Quentin en rangeant son appareil.

— Tu nous montres où c’est, Jean-Claude ?

CHAPITRE 11 ÉLUCUBRATIONS

Douche prise, sous-vêtements changés, pendant que le grand-père de Valentin à son tour faisait ses ablutions, Quentin et Valentin étaient retournés s'installer à leur table sur la terrasse.

— Qu'est-ce que tu veux boire maintenant ? C'est moi qui régale !

— Obligé, je n'ai plus d'argent, plus rien. Je veux bien un coca.

— Je vais te chercher ça au bar. Surveille le mec et suis-le mine de rien s'il s'en va.

— Ça joue.

Un groupe de randonneurs venait d'arriver, le bar était encombré et cela prit cinq minutes à Valentin pour se faire servir. Quand, après un regard vers le parasol rouge, il eut rejoint Quentin il énonça, certain de la réponse :

— Rien de nouveau à ce que je vois.

— Détrompe-toi, il est arrivé un groupe de randonneurs...

— Oui, j'ai vu, c'est même pour ça que j'ai mis si longtemps.

— J'ai remarqué que le barbu crado observait les arrivants, puis il a sorti son téléphone, a dit deux mots pas plus et il a quitté sa table en laissant sa corde de montagne dessus. Il est parti avec son sac à dos sur le chemin, direction Pralognan. Je l'ai suivi, oh, pas loin. Il n'a fait que deux cents mètres à peu près. Il marchait comme s'il était monté sur élastiques, vachement souple, sans bruit au sol et rapidement, je te prie de me croire. Une voiture était arrêtée sur le bas-côté de la route. Il s'est arrêté, a discuté trente secondes côté conducteur, glissé son sac dedans à l'intérieur puis il l'a récupéré et il est revenu. J'ai vite fait demi-tour pour revenir m'asseoir ici. La voiture, une Fiesta grise, est passée sur la route en bas en l'auberge peu de temps après, je crois que le chauffeur était habillé en vert. Voilà ! Peux-tu enfin me dire à quoi tu penses ?

— As-tu bien regardé les photos-reportage que tu as prises depuis celle de la benne du téléphérique ? Je parle des images où l'on voit des personnages.

— Oui, mais comme ça, sans vraiment détailler, pourquoi ?

— Sur presque toutes on aperçoit cet homme, de face dans la cabine du téléphérique, de dos sur le passage du lac des vaches, à la table du fond dans le réfectoire du refuge. Dans le camping, on l'aperçoit de loin, enfin aux habits, je suppose que c'est lui.

— Il nous suit, tu crois ?

— Non, je ne pense pas. Mais il y a des coïncidences bizarres : au refuge du col, un couple se fait voler la sacoche que tu as retrouvée près du ruisseau, au camping, notre chambre a été visitée et nous avons aussi été volés. Et il n’y a peut-être pas que nous. De plus il y a autre chose qui me titille. Tu n’as rien remarqué ?

Quentin se concentra un instant.

— J’ai remarqué sa démarche, il est souple comme un chat.

— Ici, maintenant.

— Il boit une bière...

— Regarde son sac à dos.

— Il est bleu, il a remis la corde dessus, c’est un sac de montagne, quoi !

— Compare avec ton sac, celui de Jean-Claude, celui des montagnards.

— Excuse, mais je ne vois pas.

— Les sacs à dos des randonneurs, tout comme ceux des montagnards, sont bourrés jusqu’à déborder, le sien ne contient presque rien.

— Et alors ?

— Alors ce mec n’est ni un randonneur, ni un montagnard et pourtant on le retrouve déjà dans trois lieux où ceux qui font vraiment de la randonnée ou des ascensions font étape. Pourquoi me diras-tu ? Parce que les gens qui partent pour plusieurs jours emportent évidemment de quoi payer plusieurs hébergements et aussi de quoi communiquer comme...

— Comme ton téléphone !

— Tout juste.

— Donc il a peut-être ton téléphone dans son sac.

— J’y ai pensé, mais non, d’après ce que tu m’as décrit tout à l’heure, il a un ou une complice à qui il a dû remettre ce qu’il a volé. Mais on sait qu’ils ont une voiture et peut-être même changent-ils de rôle te temps en temps.

— Comment peut-on faire pour les coincer ?

— Pour l’instant nous n’avons aucune preuve, juste des présomptions. De plus aucun de nous trois, si je mets mon grand-père au courant, n’aura le pouvoir de l’obliger à ouvrir son sac, et d’ailleurs maintenant, il est probablement vide.

— Qu’est-ce qu’on fait alors ?

— Continuons à le surveiller sans nous faire remarquer. Si demain il s’avère qu’il y a eu un nouveau vol dans cette auberge, mes soupçons se transformeront en une quasi-certitude. Je vais réfléchir cette nuit à un

moyen de le coincer éventuellement. Tu n'aurais pas pensé à prendre la voiture en photo par hasard ?

— Non, mais j'ai remarqué le numéro du département : 2B.

— Cela ne veut rien dire en soi, beaucoup de gens adoptent ce type de terminaison de plaque parce que la réputation des corses fait un peu peur, mais ça peut rendre la voiture plus facile à retrouver. Elle se dirigeait par là ? demanda Valentin en tendant le bras en direction opposée à celle du village.

— Affirmatif, comme dirait Lemoine. A propos, tu ne pourrais pas le faire intervenir ?

— Je ne suis pas sûr qu'il ait le pouvoir de perquisitionner un sac ou un coffre de voiture sans le mandat d'un juge. Et puis ce n'est pas sa zone d'intervention.

— Donc c'est cuit pour ton téléphone et mes cinquante euros...

— Attendons demain. Je crois qu'au repas de ce soir il y a des lasagnes.

— Ouais, j'adore !

La première partie de la nuit fut calme. Valentin, fatigué par deux nuits trop courtes, sans parler des longues marches en montagne, dormait à poings fermés. Il devait être quatre heures du matin quand il fut réveillé par un cri strident suivi d'un choc mat.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Quentin réveillé lui aussi.

— Cela vient de la chambre à côté de la nôtre, répondit Jean-Claude, je vais aux nouvelles.

Simplement habillé d'un slip et d'un t-shirt, il alla frapper à la porte voisine en demandant :

— Un problème messieurs-dames ? Vous avez besoin d'aide ?

Une voix d'homme répondit.

— Merci mais ça va. Mon épouse a cru voir quelqu'un entrer dans notre chambre et s'est cogné la tête contre une poutre du plafond en se redressant. À mon avis bien trop près de la couchette supérieure ces poutres. Elle a probablement rêvé.

— Je n'ai pas rêvé ! dit une voix féminine, il y avait quelqu'un dans la pièce !

— Tu as dû faire un cauchemar ma belle, c'est l'altitude qui fait ça, reprit l'homme.

— Bon, je vous laisse, conclut Jean-Claude.

— Oui, merci monsieur.

Complètement éveillé maintenant, Valentin, conforté dans ses suspicions, commença à élaborer son plan.

CHAPITRE 12

DERNIÈRE ÉTAPE

L'incident de la nuit avait balayé les derniers doutes de Valentin. Persuadé que leur voisine de chambre n'avait pas rêvé, il avait mis au pont une marche à suivre pour tenter d'assurer une fin heureuse à cette histoire. Dès le réveil, il questionna son grand-père.

— Dis-moi Jean-Claude, quel est le programme du jour ?

— Et bien vous allez escalader votre premier « trois mille ».

— Quel est l'itinéraire ?

— Nous allons emprunter le chemin qui suit la route jusqu'à son terminus, au parking du Pont de la pêche. Ensuite sentier de montagne jusqu'au col d'Aussois et là, sur la droite, se dresse la pointe de l'Observatoire à trois mille quinze mètres. Son escalade est plutôt facile. Il y aura sûrement encore pas mal de névés. Ensuite dernier piquenique puis descente jusqu'au barrage du plan d'amont d'Aussois au pied de la dent Parrachée. C'est là qu'Isabelle viendra nous récupérer vers dix-sept heures. La marche sera longue mais sans grande difficulté.

— Jean-Claude, avant de partir j'ai une question à te poser : comment faire pour contrôler légalement le coffre d'une voiture ?

— Quelle drôle de question ! La gendarmerie peut le faire si elle en a la mission ordonnée par un juge.

— Ah, pas d'autre possibilité ?

— Si. La douane volante peut opérer sur tout le territoire national et contrôler toute personne qu'elle soupçonne de trafic et donc aussi son véhicule.

— Oui, je suppose alors que les gendarmes peuvent suggérer aux douaniers de perquisitionner telle ou telle voiture.

— Qu'est-ce que tu mijotes ce matin ?

— Tu n'as rien remarqué pendant nos trois jours de randonnée ?

— J'ai remarqué que vous êtes tous les deux de bons marcheurs.

— Non, je ne voulais pas parler de ça. Quentin s'il te plait, prête-moi ton téléphone avec les photos d'hier.

— Tiens, c'est celle-ci que tu veux montrer ? répondit son ami en tendant son appareil ouvert sur la photo de l'homme suspect.

— Absolument. Regarde Jean-Claude, as-tu remarqué cet individu ?

— Cette tête me dit vaguement quelque chose, mais sans plus.

— Ce mec était avec nous dans la cabine du téléphérique, puis au refuge du col de la Vanoise, ensuite au camping de Pralognan et ici même hier après-midi, expliqua Quentin.

— Donc ? voulut savoir le grand-père.

— Vol au refuge, vol au camping, à mon avis tentative de vol ici cette nuit, cela ne peut pas être de simples coïncidences, argumenta Valentin.

— Il y peut-être aussi d'autres personnes qui ont suivi le même itinéraire que nous.

— Quentin a pris beaucoup de photos des lieux, je les ai bien examinées et aucune autre personne n'est dans ce cas.

— Ce n'est qu'un soupçon, il n'y a pas de preuve.

— Autre chose, poursuivit Valentin, ce type se fait passer pour un montagnard ou un randonneur mais en fait je pense qu'il ne fait que repérer ses proies. Il agit le plus souvent la nuit ou quand il est sûr de ne pas être dérangé.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Son sac à dos est presque vide, contrairement aux nôtres et à ceux de tous les autres randonneurs.

— Oui, oui... Mais même si vos soupçons sont fondés, je vois mal comment les vérifier.

— Par le service des douanes volantes si elles sont averties par la gendarmerie.

— Je vois, tu veux prévenir l'adjudant-chef Lemoine, mais comment l'aider à retrouver ce type ?

— En coinçant son ou sa complice et leur voiture, expliqua Quentin. J'ai repéré leur auto sur la petite route roulant dans la direction opposée à Pralognan. C'est une Ford Fiesta grise avec 2B à la fin de sa plaque d'immatriculation.

— Jean-Claude, tu nous as bien dit que cette route est un cul-de-sac ?

— Oui pour les voitures. Elle se termine au parking du Pont de la Pêche dont je t'ai parlé, après il n'y a plus qu'un sentier de montagne qui monte au col d'Aussois.

— Il y a des refuges par-là ?

— À la descente nous passerons près du refuge du fond d'Aussois.

— C'est le seul ?

— Dans le secteur il y a aussi le refuge de Plan Sec et celui de la dent Parrachée.

— Hum, oui, je pense qu'ils sont plus accessibles à partir du parking où Isabelle doit nous récupérer. Je me demande comment faire pour les coincer.

— Écoutez, vous deux, vous avez réfléchi au problème, c'est très bien et je vous félicite pour votre sagacité, mais nous ne pouvons en aucun cas nous substituer aux autorités républicaines pour agir. La seule solution c'est d'appeler Lemoine, lui saura comment s'organiser. Vous voulez que je lui téléphone ? Si oui, il faut le faire ici parce qu'ensuite, pas sûr d'avoir du réseau.

— Oui Jean-Claude, appelle-le et dis-lui que Quentin va lui envoyer la photo du type par MMS.

— Je sors pour l'appeler car dans cette salle le téléphone passe mal, Quentin, tu peux préparer ton envoi.

La randonnée fut superbe sous un ciel bleu foncé comme seules les hautes montagnes peuvent offrir. Au col d'Aussois, après être montés au sommet du pic de l'Observatoire, heureux d'avoir pour la première fois escaladé une montagne de plus de trois mille mètres, Quentin et Valentin firent une mémorable bataille de boules de neige à laquelle prit finalement part le grand-père. Après le piquenique, vers quatorze heures, ce dernier donna le signal de la reprise de la marche, à quinze heures trente, ils arrivaient au niveau du refuge du Fond d'Aussois.

— C'est à mon tour de vous payer un rafraîchissement, annonça Valentin, il y a une table libre en terrasse.

— C'est d'accord, nous serons à l'heure pour rejoindre ta grand-mère, alors prenons un peu de repos. C'était une longue randonnée n'est-ce pas ? ajouta-t-il quand ils furent assis. Regardez bien autour de vous, il n'est pas rare d'apercevoir des bouquetins dans ce secteur.

— Oh mais... Ce n'est pas un bouquetin qui monte par le chemin, fit Quentin, mais un barbu crado. Ne vous retournez pas, moi je peux le voir facilement sans qu'il s'en doute. Sac à dos avec une corde dessus, t-shirt noir et bermuda gris, c'est le même, c'est lui ! Qu'est-ce qu'on fait ?

— Tu peux signaler sa présence à l'adjutant-chef Lemoine par texto mais ne faisons rien d'autre surtout ! Intervenir autrement c'est risquer de prendre un mauvais coup et de contrarier l'action de la gendarmerie et possiblement de la douane. Lemoine m'a dit qu'il s'en occupait, faisons-lui confiance, ordonna Jean-Claude. Je lui ai demandé de me tenir au courant

des suites de l'affaire. C'est un homme de parole, il le fera. En attendant, ignorons cet homme, buvons tranquillement puis rejoignons Isabelle au parking du barrage.

— Bonjour ma chérie, fit Jean-Claude en serrant sa femme dans ses bras, il y a longtemps que tu es là ?

— Bonjour Valentin, bonjour Quentin, dit-elle avant de répondre à son mari. Pas trop fatigués par mon bourreau de la marche de mari ?

— C'était une magnifique randonnée. Nous sommes un peu fatigués mais c'est parce qu'on dort mal dans les refuges, confia Valentin.

— A qui le dites-vous ! Non, continua-t-elle en se tournant vers Jean-Claude, je ne suis là que depuis dix minutes, j'ai été retardée par un contrôle de la douane volante au niveau du barrage du plan d'Aval. C'est bizarre dans ce secteur, tu ne trouves pas ?

— Ils ont leurs raisons. Je te laisse conduire, nous te raconterons notre épopée en route. J'ai hâte de retrouver mon jardin, ton excellente cuisine et ce soir un bon lit douillet.

CHAPITRE 13

LE RÉCIT DE LEMOINE

Ils étaient rentrés depuis deux jours. Valentin disputait contre Quentin une partie de tennis de table sur la pelouse du jardin de ses grands-parents quand la Mégane de la gendarmerie se gara devant le petit portail de la maison. Valentin qui était au service posa la petite balle jaune sur la table et la coinça avec sa raquette.

— Je crois que nous allons avoir des nouvelles, pronostiqua-t-il.

L'adjutant-chef Lemoine sortit du véhicule, laissant le brigadier Guimard au volant.

— Bonjour vous deux. Valentin, tes grands-parents sont-ils là ?

— Ils sont allés au supermarché mais ne devraient pas tarder à rentrer. En attendant, vous voulez taper quelques balles ?

— Si je n'étais pas en service et si j'étais habillé en civil, ce ne serait pas de refus. J'étais très bon dans ce sport quand j'étais plus jeune. Une autre fois peut-être.

— Vous venez nous parler de l'avancée de votre enquête ? supposa Quentin.

— Je dirais plutôt de la vôtre, mais c'est au grand-père de Valentin que je dois faire un rapport puisque c'est lui qui m'a informé de ces faits divers. Je repasserai.

— Mais c'est moi qui vous ai envoyé la photo du type, argumenta Quentin, vous pouvez nous dire...

— Ah, oui, la photo. Heureusement que monsieur Valmont m'en a parlé sinon, comme il n'y avait aucun commentaire pour l'accompagner, je l'aurais tout simplement supprimée.

Valentin sourit devant cette nouvelle taquinerie de l'adjutant-chef.

— Ah, voici la voiture de mes grands-parents qui pointe son capot au coin de la rue, ce ne sera pas la peine de repasser.

— Et bien dans ce cas, j'attends.

— Hé, bonjour mon adjutant-chef, fit Jean-Claude en sortant du véhicule, vous voulez des compléments d'informations sur notre affaire ?

— Bonjour monsieur Valmont, bonjour madame.

— Bonjour monsieur Lemoine. Nous sortons nos achats, surtout les surgelés et nous sommes à vous. Valentin, offre un siège à l'ombre au

défenseur des honnêtes gens. Un rafraichissement ? Un café ?

— Un café, bien volontiers.

— Je vous fais ça tout de suite et la même chose pour votre subordonné ?

— Pourquoi pas. Mais il ne s'agit pas simplement d'une visite de courtoisie madame Valmont, je viens vous tenir au courant du développement de l'enquête que votre mari a déclenchée.

— Fameux votre café. Bon, suite à votre appel d'il y a trois jours monsieur Valmont, j'ai immédiatement contacté la gendarmerie de Bozel de laquelle dépend le village de Pralognan et j'ai exposé à mon homologue les faits que vous m'avez rapportés, à la suite de quoi il a immédiatement envoyé une patrouille au parking du Pont de la Pêche. Malheureusement aucune voiture ne correspondait à votre description.

— Effectivement, elle n'y était plus lorsque nous y sommes passés vers neuf heures trente.

— Néanmoins mes collègues ont maintenu une vigilance sur cette route et ont contacté la gendarmerie de Modane dont dépend la commune d'Aussois de l'autre côté du col. Ceux de Modane se sont entendus avec les douaniers du tunnel du Fréjus qui ont dépêché deux de leurs hommes afin d'établir un contrôle en aval du premier barrage hydroélectrique.

— Ah, c'est pour cela que j'ai été retardée quand je suis allée chercher mon équipe de marcheur, intervint Isabelle.

— Je suppose que vous n'aviez rien à cacher, c'est pour cela qu'ils vous ont laissé passer, s'amusa l'adjutant-chef.

— Excusez, je vous ai interrompu, je vous en prie, poursuivez.

— Donc, vers dix-neuf heures, ils ont pu contrôler une Ford Fiesta grise avec une indication départementale corse qui descendait vers Aussois. Il y avait deux personnes à bord, un homme et une femme, la femme était au volant et semblait nerveuse. Elle a d'abord argumenté qu'elle était hyper pressée etc. etc. mais ce genre d'argument est totalement inopérant avec les forces de l'ordre. Les douaniers ont alors fouillé le véhicule et ils ont fini par découvrir un sac derrière la roue de secours. Et dans ce sac, il y avait... devinez quoi ?

— De l'argent, des cartes bancaires, des chéquiers, des téléphones portables, intervint Valentin.

— Toujours aussi bon dans tes déductions, Valentin. Et oui, il s'agissait bien du voleur des refuges.

— De NOTRE voleur ? voulut préciser Quentin.

— Un type très brun, barbe d'une semaine, t-shirt noir, pantalon corsaire gris, accompagné d'une femme blonde, cheveux mi-longs, survêtement vert.

— Pour le type, la description correspond, dit Valentin.

— Et pour la femme, je pensais bien avoir vu du vert à l'intérieur de la voiture, compléta Quentin.

— En conclusion, grâce à vous nous avons pu mettre la main sur ces deux individus qui n'en étaient pas à leur coup d'essai. Déjà l'été dernier plusieurs plaintes avaient été déposées.

Valentin, sans rien dire, leva des yeux interrogateurs vers le gendarme.

— Tu veux savoir ce qu'il va advenir des objets récupérés, je me trompe ?

Valentin acquiesça d'un bref mouvement du menton.

— Et bien, dès que les propriétaires seront identifiés, ils leur seront rendus.

— Avez-vous pu savoir si mon téléphone faisait partie de ces objets ?

L'adjudant-chef Lemoine fouilla dans une poche de sa tenue et en sortit un smartphone.

— Est-ce qu'il ne s'agirait pas de cet objet par hasard ?

Valentin tout sourire tendit la main mais Lemoine releva la sienne.

— Hep, doucement jeune homme, il faut d'abord prouver votre identité et signer un reçu.

Valentin regarda l'adjudant-chef avec un sourire ironique, sans dire un mot.

— Bon, prends-le et vérifie que c'est bien le tien.

— Je sais que vous avez contrôlé le numéro et que vous savez que c'est le mien.

— J'ai également récupéré un cordon d'alimentation, état neuf.

— Le mien l'était, confirma Valentin, merci beaucoup pour votre efficacité mon adjudant-chef. Et pour les cinquante euros de Quentin ?

— Là ce fut beaucoup plus difficile, il y avait plus de mille cinq cents euros dans le sac récupéré. L'argent n'a ni odeur ni propriétaire défini, mais j'ai beaucoup insisté auprès de mes collègues et me suis porté garant de votre moralité et de votre honnêteté, donc voici tes cinquante euros Quentin.

— Je ne sais pas comment vous remercier mon adjudant-chef, déclara Jean-Claude.

— Le bonheur de ces deux adolescents modèles est déjà une grande récompense en soi, et puis, je n'ai fait que mon travail. Merci pour les cafés madame Valmont, je dois y aller maintenant.

CHAPITRE 14

LA PROPOSITION D'OLIVIER

L'avion emportant les parents de Valentin vers la lointaine Australie venait de disparaître à l'horizon des montagnes du Chablais. Valentin essuya discrètement une larme, geste qui n'échappa pas à l'œil de son grand père.

— Allons mon garçon, ne sois pas triste, tu sais que tes parents ont décidé de venir s'installer définitivement en France. Ils ont bon espoir de finaliser rapidement la vente de votre exploitation de Korumbura, dans un an ce devrait être fait.

— Oui mais un an sans les voir...

— C'est dur, je sais, mais tu pourras discuter en direct avec eux sur Skype aussi souvent que tu voudras. Et puis nous sommes là, Isabelle et moi. Il y a aussi tes copains, tes copines, tout le monde t'aime bien.

— Oui, bien sûr... Enfin, quand on ne peut rien changer au cours des choses, il faut les accepter.

— Là, tu parles comme un adulte. Allez, ne sois pas si sérieux, il faut penser à t'amuser.

— Tu as raison Jean-Claude, rentrons à la maison, cet aéroport est trop synonyme de séparation. J'ai envie de faire le vide dans ma tête. Qu'est-ce que vous avez prévu pour ce mois d'août ?

— Heu... Isabelle et moi sommes un peu bloqués à cause de divers rendez-vous médicaux : ophtalmologiste, rhumatologue, cardiologue. Pas d'inquiétude, ce sont simplement des contrôles de routine, mais obtenir un rendez-vous se prévoit longtemps à l'avance, donc...

— Donc vacances à Saint Thomas. Après tout il y a tellement de gens qui sont heureux de venir en vacances dans notre région...

Il était onze heures du matin en ce jour du début du mois d'août, ses grands-parents venaient de partir faire les courses au supermarché bio du village. Valentin, accablé de chaleur, sommeillait dans une chaise longue à l'ombre du grand saule pleureur protégeant la maison du soleil déjà brûlant quand son téléphone vibra dans la poche de son bermuda. L'icône verte de l'application de messagerie était marquée en rouge du chiffre 1. Il toucha deux fois son écran et le message s'afficha, il émanait de son ami Olivier. Le SMS était bref : *où t'es ?*

Valentin sourit et répondit immédiatement : *St Thom.*

Je passe ? continua Olivier.

OK, termina Valentin.

« Olivier est rentré de son séjour en Ardèche et il est comme moi, il s'ennuie. Il va sûrement me proposer de faire du canoë sur le lac comme l'an dernier. Pourquoi pas. Dans cinq minutes il sera là, je vais lui préparer à boire. » Connaissant les goûts d'Olivier, il alla dans la cuisine, sortit un coca light du réfrigérateur pour son ami, la bouteille de limonade pour lui ainsi que deux verres du buffet et installa le tout sur la table du salon de jardin. Comme prévu par Valentin, au bout de cinq minutes, le bruit du dérapage de la roue arrière d'un VTT signala l'arrivée du sportif.

— Salut Olive, je suis rudement content de te voir !

— Et moi de retrouver un copain.

— Viens boire un coup, je t'ai préparé un coca.

— Super, merci. Il fait déjà une chaleur de four.

— Je parie que tu viens me proposer de faire du canoë sur le lac.

— Perdu !

— Alors tu viens simplement pour me voir ? C'est gentil ça.

— Gagné mais à moitié seulement. Hum, un coca bien frais, c'est bon par cette chaleur. Tu n'en bois pas toi ?

— Non, je préfère une bonne limonade bio. Alors ce stage en Ardèche ?

— Bof, avec la sécheresse, ce n'était pas terrible. Presque pas de rapides, des cailloux partout. Je voulais apprendre à esquimauter, pas eu moyen !

— Tu vas pouvoir t'entraîner au lac.

— Oui, mais pas maintenant. Mes parents ont décidé de repartir passer une dizaine de jours sur la côte atlantique, dans les Landes plus précisément. Je me suis inscrit pour un stage d'initiation au surf.

— C'est super, tu fais concurrence à Florian pour les activités sportives. Tu as des nouvelles ?

— De Florian ?

— De Florian et des autres.

— Pas trop. J'ai juste eu des nouvelles de Margot. Elle s'embête un peu là-haut dans le nord.

— Ah... s'abstint de commenter Valentin connaissant l'attachement d'Olivier à Margot. Tu m'as dit « gagné mais à moitié seulement », quelle est la moitié qui me manque ?

— Toi dans les Landes, sourit Olivier ravi de surprendre son ami.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Valentin qui avait pourtant parfaitement compris l'invitation.

— Mes parents et moi nous allons planter la tente dans un camping municipal qui se trouve juste derrière la dune dans une pinède au bord de l'océan. L'emplacement est retenu, tout est calé. Il se trouve qu'il y a une place libre dans la voiture et sur ma demande, ils te la proposent. Qu'en dis-tu ?

Le visage de Valentin s'éclaira d'un grand sourire avant de redevenir soucieux.

— Je vote pour des deux mains mais il faut que j'aie l'accord de mes parents et de mes grands-parents.

— Tu penses qu'ils vont faire des difficultés ?

— Je ne pense pas. L'an dernier j'ai eu la permission de partir en montagne avec la famille de Florian dans leur camping-car. Il faut simplement que tes parents appellent mon grand-père ou ma grand-mère pour qu'ils se rendent compte que l'invitation est sérieuse. Le départ est prévu pour quand ?

— Vendredi dans trois jours. Nous ferons étape dans un gîte près de Carcassonne de façon à arriver dans les Landes samedi en milieu d'après-midi. Nous camperons huit nuits sur place et nous repartirons le dimanche suivant pour le trajet inverse.

— Voyage sur deux jours, c'est très bien, cela rassurera ma grand-mère qui a toujours peur que le chauffeur fatigue et s'endorme. Je te donne le numéro du portable de mon grand-père, demande à ton père ou à ta mère d'appeler dès ce soir.

— Tu as toujours ta petite tente Quetchua ?

— Tente, matelas gonflable, duvet, j'ai tout.

CHAPITRE 15 EN CAMPING

L'emplacement attribué à la famille Chanat dans le camping municipal de Mixelit-plage se trouvait à la limite de la grande dune de sable blond protégeant la forêt des assauts de l'océan. Cette partie du camp était plus particulièrement réservée aux tentes et aux véhicules habitables légers. Protégé des vents d'ouest dominants, décoré de pins aux troncs et aux branches torturés par les tempêtes d'hiver, beaucoup moins sombre que le reste du camp, l'endroit était très agréable. Une lumière de fin d'après-midi se faufilait entre les branches, l'air embaumait la résine chauffée, deux cigales échangeaient leurs stridulations enamourées, une mouette au-dessus de la dune passait et repassait en ricanant.

Une clôture de lattes de châtaignier barrait l'accès à la dune où les plantations d'oyats voisinaient avec les chardons maritimes bleutés et les petites immortelles d'or.

— C'est dommage de ne pas pouvoir planter les tentes dans la dune, pensa Olivier tout haut.

— Réfléchit un peu, répondit Damien son père qui s'affairait à sortir le matériel du coffre de la Mégane break, si tout le monde pouvait camper, circuler, courir, sauter dans la dune, elle ne serait plus fixée comme maintenant, le sable l'emporterait sur la végétation et ferait un désert de cet endroit merveilleux. Nous allons installer la grande tente sur ce tapis de mousse. Choisissez vos places.

Valentin examina son environnement. Sur l'emplacement plus au sud était stationné un van surélevé de couleur jaune à côté d'une petite tente jaune également. Une table de camping entourée de trois chaises toilées complétait l'installation. Sur l'emplacement au nord, deux petites tentes légères et quatre bicyclettes trahissaient un bivouac de randonneurs cyclistes. Le camp était calme, les estivants étant presque tous sur la plage. Olivier et Valentin déployèrent leurs Quetchua, bleue pour l'un, verte pour l'autre contre la palissade limitant le camp.

— C'est bon pour nous, maintenant on va voir l'océan, déclara Olivier pendant que ses parents s'activaient à monter la grande tente avec auvent-cuisine.

— D'accord mais pas de baignade aujourd'hui. Ces plages présentent des dangers que vous ne connaissez pas, avertit la mère d'Olivier.

— Soyez tranquille madame Chanat, rassura Valentin, nous ne sommes pas des inconscients.

— Pas de madame Chanat ici, appelle-moi Aude et pour mon mari tu dois dire Damien.

— Entendu Aude, à tout à l'heure.

Les deux adolescents sortirent du camping, empruntèrent vers l'ouest la petite route donnant accès à la plage. Quelques petites échoppes coloraient les côtés du passage : articles de plage, loueur de planches de surf, petite alimentation, marchand d'habits d'été, une buvette sandwicherie, une location de VTT. L'océan n'était pas visible de cet endroit, la route s'achevait quelques dizaines de mètres plus loin par un parking goudronné situé au sommet de la dune et de là un escalier de bois descendait sur l'immense plage landaise. De sourds grondements marquaient l'écrasement des vagues d'un vert léger frangées d'écume blanche déferlant sur le sable blond. La marée montait rétrécissant la plage. Un drapeau orange flottait au sommet d'un mat joutant la cabine-mirador des sauveteurs. Au niveau de l'eau, deux oriflammes rouges sur piquets limitaient la zone de baignade surveillée par un maitre-nageur sur sa chaise haute. À mi-distance de la cabine et de l'eau stationnait le 4x4 des secouristes.

— Ç'est beau, murmura Valentin.

— Oui, c'est l'océan, et regarde bien en face vers l'ouest, on distingue les gratte-ciels de New-York, s'amusa Olivier.

— Dis-donc, question orientation, tu n'es pas mal mais en géométrie dans l'espace, tu as encore des progrès à faire, se moqua Valentin.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que la terre est ronde.

— Quel est le rapport ?

— Réfléchis. Ton regard va en ligne droite et ne suis pas la courbure de la terre.

— Comprends pas.

— Imagine un paquebot à cent mètres du rivage, tu peux le voir entièrement, s'il est à dix kilomètres, avec d'excellentes jumelles, tu peux encore voir la moitié supérieure de la coque, à trente kilomètres, tu n'aperçois plus que sa cheminée et au-delà, même avec une longue vue

surpuissante, tu ne peux plus rien voir. C'est comme ça que tu peux démontrer que... la terre est ronde, ronde, ronde... conclut-il en chantonnant une vieille scie de son grand-père, et donc, même avec des jumelles rapprochant plus de mille fois, ce qui mettrait la ville à moins de six kilomètres, tu ne pourrais pas voir New-York.

— Je te crois sur parole, mon vieux, tu as toujours été le best de la classe en math.

— Ton stage de surf débute quand ?

— Dimanche.

— A quelle heure ?

— Quinze heures, mais ensuite le cours dépendra de l'horaire de la marée. Tu veux que je demande s'il y a une place pour toi ?

— Non, je te regarderai, ou j'irai courir sur le sable dur, ou j'irai voir les volleyeurs.

— Ouais, bonne idée les volleyeurs, on essaiera de s'intégrer dans une équipe. J'ai pris mon ballon, on se fera des passes et des smatchs à deux pas du terrain, et comme on n'est pas mauvais, on se fera inviter à coup sûr. Tiens, ils baissent le drapeau !

— Oui et ils remballent la chaise et les fanions, ça veut sûrement dire que la baignade n'est plus surveillée.

À grands renforts de coups de sifflets et de gestes des bras, les maitres-nageurs tentaient de faire remonter les derniers baigneurs. Valentin sortit son smartphone.

— Dix-huit heures, dit-il en consultant l'écran. Viens, allons voir de près la cabine des surveillants de baignade.

Scotchées contre les vitres, plusieurs feuilles renseignaient les estivants. L'une d'elles indiquait le temps probable du lendemain.

Dimanche

Brume matinale se déchirant vers dix heures puis beau temps chaud.

Température variant de 16 à 29 degrés.

Brise de mer 15 km/h

Mer belle à peu agitée

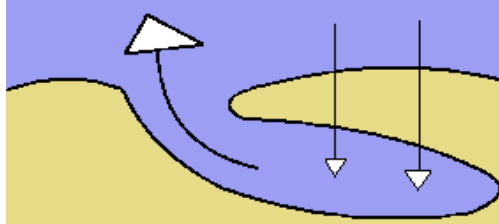
Tendance pour les jours suivants : poursuite du beau temps

— Le séjour s'annonce bien, se félicita Olivier.

Sur une autre feuille pouvait se lire, écrit au crayon feutre bleu, les informations du jour : *air 28°, eau 22°.*

Appuyé contre le mur de du poste de surveillance, un tableau noir délavé présentait un schéma à la craie de la côte locale avec cet avertissement inquiétant :

Courant de baie, DANGER !



Ce courant peut vous entraîner au large !

Danger de noyade.

Restez dans les zones surveillées.

Avisant un des maîtres-nageurs qui remisait du matériel dans la cabine réservée à cet usage, Valentin lui demanda :

— Bonjour monsieur. Nous venons d'arriver et je regardais votre tableau. Pouvez-vous m'expliquer ce qu'est une baie ?

— Bien sûr, je suis là pour ça aussi. Une baie, c'est une dépression, une large cuvette qui se forme de façon temporaire par les mouvements de l'eau dans le sable de la plage. La marée montante et les vagues associées remplissent cette cuvette mais l'eau en repartant s'échappe par une sorte de chenal créant un fort courant qui entraîne vers le large. Si tu ne sais pas nager ou si tu paniques ou si tu cherches à nager à contre-courant, tu risques la noyade. La plupart des accidents sur cette côte sont dus à cela, alors un conseil, restez toujours dans la zone de baignade surveillée.

— Mais si on bon nageur, objecta Olivier.

— Un bon nageur nage disons 50 mètres en une minute soit à la vitesse d'un mètre à la seconde. Un fort courant de baie peut aller jusqu'à 8 nœuds, soit quinze kilomètres à l'heure donc plus de quatre mètres à la seconde. En nageant de toutes tes forces, tu reculerais quand même de trois mètres par seconde. Seul un champion olympique contre un courant seulement moyen pourrait espérer s'en sortir en nageant contre lui.

— Supposons qu'un nageur moyen se fasse emporter par le courant, que doit-il faire ? questionna à son tour Valentin.

— Dans ce cas, premièrement, ne pas paniquer et donc ne pas tenter d'aller à contre-courant, deuxièmement, nager en s'aidant du courant et en tentant d'aller vers le sud parallèlement au rivage, ce qui finira par vous mettre au-

dessus d'un banc de sable où vous aurez pied. Les bancs de sable se repèrent aux vagues qui déferlent alors qu'elles ne le font pas ou peu au-dessus d'une baie. C'est clair pour vous ?

— Pourquoi vers le sud ? voulut savoir Olivier.

— Parce que sur cette côte, les baïnes ouvrent vers le sud et le courant va vers le sud-ouest.

— Ah, pigé, merci, dit Olivier.

— J'ai compris également, merci beaucoup monsieur, bonne soirée.

— Bonsoir les jeunes, bonnes vacances et soyez prudents.

Quand les deux amis revinrent au camp, leurs voisins d'emplacement au sud étaient attablés : un couple d'environ quarante ans et une jeune fille à peu près de leur âge, tous trois très blonds avec des yeux bleus.

— Bon appétit, dit poliment Olivier.

— Thank you, fut l'unanime réponse.

— Enjoy your meal, dit alors Valentin. (Formule anglaise pour « bon appétit. »)

— Oh, you are English ? s'étonna la jeune fille. (Oh, vous êtes Anglais ?)

— Not at all, we are French, and you ? (Pas du tout, nous sommes Français, et vous ?)

— We are Danish. (Nous sommes Danois.)

— From Copenhagen ? (De Copenhague ?)

— No, we live on the west coast of Jutland, a small town called Esbjerg, and you ? (Non, nous habitons sur la côte ouest du Jutland, une petite ville nommée Esbjerg, et vous ?)

— We live in the north of the Alps. (Nous habitons dans le nord des Alpes.)

— Oh, well, Danish love the mountain. (Oh, très bien, les Danois aiment beaucoup la montagne.)

— You will stay here a long time ? (Vous êtes là pour longtemps ?)

— Seven more days. (Encore sept jours.)

— Well. Euh, my name is Valentin and my friend is Olivier. (Bien. Euh, je m'appelle Valentin et mon ami c'est Olivier.)

— I am Inge, nice to meet you. (Je suis Inge ; enchanté de vous connaître.)

Will you come with me to see the sunset in the ocean at ten o'clock ? (Voulez-vous venir avec moi voir le coucher du soleil sur l'océan à dix heures ce soir ?)

— With great pleasure Inge. (Avec grand plaisir Inge.)

CHAPITRE 16

LA JOLIE VOISINE

Pendant tout le repas qu'ils prirent également à l'extérieur de l'auvent de la grande tente, Valentin regarda discrètement la jeune fille, estima finalement son âge à une quinzaine d'années. Outre ses cheveux mi-longs d'un blond très pâle et ses yeux aux iris d'un bleu presque délavé cerclés de bleu plus foncé, elle avait une bouche souriante aux lèvres charnues et son petit nez légèrement retroussé lui donnait un air mutin. Beaucoup de charme et de vivacité émanait de sa personne.

Repas terminé, les deux garçons se portèrent volontaires pour aller laver la vaisselle au sanitaire du camp. Valentin faisait la plonge et Olivier rinçait dans l'évier voisin. Tout en frottant les assiettes avec une éponge à récurer, il demanda :

— Tu as compris ce que nous nous sommes dit la miss et moi ?

— Pas tout mais en gros, oui. Elle se nomme Inge, elle est danoise, elle aime la montagne, mais je n'ai pas bien compris votre dernier échange.

— Elle a demandé si nous voulions aller avec elle voir le coucher du soleil, ce soir à dix heures, je lui ai répondu oui, tu es d'accord ?

— Bien sûr. On va peut-être apercevoir le rayon vert.

— Je ne comprends pas, de quoi parles-tu ?

— Il paraît que quelquefois le dernier rayon que le soleil émet avant de disparaître dans l'océan prend une nuance verte, mais sur une dizaine de couchants, je n'ai jamais vu le phénomène.

— Dis donc Olive, en classe tu te mets toujours au fond, tu ne te fais pas remarquer mais en fait, tu en connais des choses, tu caches bien ton jeu.

— Ce qu'on fait au collège m'ennuie un peu. En général je comprends bien mais cela ne m'intéresse pas. A part en gym, je fais le minimum pour avoir la moyenne et ça va bien comme ça. Mais si on pensait un peu aux vacances, hein ? Elle est bien jolie la petite Inge.

— Eh oh, halte là Olive, pense plutôt à Margot qui s'ennuie de toi là-haut en Picardie.

— Ça ne m'empêche pas de trouver mignonne la petite Danoise. Allez, on a fini, rapportons tout ça à la tente, prenons nos smartphones et en route vers la plage.

Dès la sortie du camp Inge, tout naturellement, prit dans les siennes une main de chaque garçon qui, surpris, se laissèrent faire. Ils marchèrent ainsi à trois de front vers l'océan.

— Tu ne parles pas du tout le français ? lui demanda Olivier.

— Je comprends un peu, parle un petit peu but speak english plus easy pour moi.

— Valentin parle parfaitement l'anglais, moi beaucoup moins bien, mais on devrait arriver quand même arriver à se comprendre.

— Oui, je me comprends bien avec les français jeunes.

— Evidemment, ils doivent tout de suite penser à la draguer marmonna Olivier, à l'attention de Valentin.

— Que dit ton ami ? dit-elle en tournant la tête vers lui.

— Il demande si tu connais beaucoup de monde dans le camp.

— Non, seulement deux jours nous ici. Vous premiers amis.

Quand ils arrivèrent au sommet de la dune, le parking était à moitié plein de voitures.

— Nous ne sommes pas les seuls à vouloir admirer le couchant, remarqua Olivier.

Le soleil très bas sur l'horizon incendiait le ciel de jaune, d'orange, de rouge et de violet, nuances reflétées sur une large bande de lumière dans le vert argenté de l'eau.

— C'est magnifique, il faut faire des photos et une série de selfies de nous trois, proposa Olivier.

— Faire deux séries plutôt, corrigea Valentin. Une avec l'océan en fond d'image, mais nos visages seront à contre-jour et donc une autre face au soleil, mais le fond sera moins romantique avec le parking et la forêt.

Les trois adolescents se serrèrent, figèrent chacun leur meilleur sourire et les garçons à tour de rôle déclenchèrent leurs prises de vues.

— Venez, il y a un banc de bois face à la mer vers le bout du parking, nous y serons très bien, dit Inge en anglais, traduit aussitôt par Valentin.

Peu à peu le soleil s'enfonça dans l'eau, dessinant d'abord un sablier de lumière flamboyante. Une frange jaune clair souligna le contour supérieur de la boule écarlate, puis la lumière baissa rapidement ne laissant qu'un trait de feu à l'horizon. Jusqu'à disparition complète de l'astre dans l'océan, Valentin prit photo sur photo. Les adolescents s'étaient tus, impressionnés par le grandiose spectacle de la nature. Une petite brise de terre se leva, la jeune fille frissonna.

— Tu as froid, Inge ? Le spectacle est fini, allons marcher sur la plage, décida Olivier.

Dans le sable mouillé, l'océan en se retirant avait laissé de larges mares d'eau salée sur le côté sud desquelles s'échappait un ruisseau.

— Ce sont probablement les baïnes dont nous a parlé le maître-nageur, émit Valentin.

— Elles n'ont pas l'air bien dangereuses ces baïnes, décida Olivier. On se mouille les pieds pour savoir si l'eau est chaude ?

Les trois se déchaussèrent et gambadèrent de front dans trente centimètres d'eau tiédie par la chaleur de l'après-midi.

— Ouch ! I stepped on something that moved ! (Oula ! J'ai marché sur quelque chose qui a bougé !) s'écria soudain Inge en trépignant.

— Perhaps a fish, (Probablement un poisson) supposa Olivier, usant pour la première fois de son anglais scolaire.

— Tu as certainement raison, des poissons peuvent se trouver piégés dans ces mares, je pense à un poisson plat comme une sole qui vit sur le sable, compléta Valentin.

— Mes parents m'ont dit que certaines espèces de poissons de sable qu'on appelle des vives-vipères peuvent faire des piqûres extrêmement douloureuses avec leur nageoire dorsale épineuse. Le remède dans ce cas c'est de pisser sur la piqûre, expliqua crument Olivier.

— Tu te vois appliquer le remède à Inge ? s'amusa Valentin.

— On lui demanderait de le faire elle-même, rétorqua Olivier en riant.

— De quoi vous parlez ? demanda la jeune danoise.

— Nous disions : heureusement que ce n'était pas un poisson qui pique, nous aurions été obligés de te porter jusqu'à ta tente pour te soigner. Il faut d'ailleurs songer à rentrer, il est presque onze heures du soir, traduisit Valentin.

— Alors nous nous verrons demain ?

— Je vote pour, si mes parents sont d'accord.

— Valentin, tout à l'heure, quand nous étions au repas, tu as dit « my friend Olivier » tu voulais dire « mon frère Olivier. »

— Non, Olivier est là avec ses parents et moi je suis leur invité.

— Ah, je comprends. Vous êtes de bons amis.

— C'est exactement ça, conclut Olivier.

CHAPITRE 17

PARTIE DE PECHE

Il était dix heures du matin ce dimanche quand Valentin, cheveux en bataille et petits yeux, dézippa l'entrée de sa tente.

— Déjà réveillé ! se moqua Damien.

— J'ai dormi comme une armée de loirs, répondit Valentin. Hum, ça sent bon la sève de pin. Olivier n'est pas réveillé ?

— Si si, répondit celui-ci en passant une tête tout aussi hirsute par l'ouverture de sa Quetchua. C'est l'heure de déjeuner ?

— Il est déjà bien tard, dit Aude. Que veux-tu prendre Valentin ? Du chocolat, du thé, un jus de fruit ?

— Un verre de jus de fruit me suffira, merci Aude.

— Pareil pour moi, ajouta Olivier. Notre voisine est déjà levée ?

— Levée, lavée, elle a même fait la vaisselle de leur petit déjeuner, je crois qu'elle révisé son travail scolaire en vous attendant.

— Bon, et bien allons-y, décida-t-il en absorbant d'un trait son verre de jus d'orange.

— Et la toilette ?

— Nous prendrons la douche après le bain cet après-midi, s'amusa Olivier. Je crois que c'est marée basse, nous allons courir sur le sable dur. We will run on the beach, you come with us Inge ? (Nous allons courir sur la plage, tu viens avec nous Inge ?)

Valentin siffla d'admiration.

— Olive ! C'est la plus longue phrase que tu aies jamais dite en anglais ! se moqua-t-il.

— I come ! fit la voix riante de la jeune fille qui sortit du van de ses parents. Sans aucune fausse honte, elle reprit par la main les deux garçons et une nouvelle fois, ils prirent le chemin de la plage.

Le parking était encore à moitié vide. Une Peugeot 3008 blanche avec 73 en fin de plaque d'immatriculation se garait suivie de près par une Renault Clio grise.

— Tiens des savoyards, fit remarquer Valentin

— Les gens commencent à arriver, remarqua Olivier.

Sur la plage, les maitres-nageurs mettaient en place les fanions limitant de baignade surveillée. Quelques parasols multicolores décoraient déjà le

blond du sable sec et, sur le sable humide ocre jaune de la dernière marée, des baines finissaient d'écouler leur eau résiduelle.

— Nous courrons ? proposa la petite danoise.

— Allez, un petit kilomètre pour se mettre en jambes, acquiesça Olivier.

— Que veut-il dire ? demanda-t-elle à Valentin.

— Il est d'accord, il dit que la course c'est bon pour la forme, traduisit très approximativement Valentin.

À la limite de l'eau, leurs semelles sonnait mat sur le sable dur, les trois amis avançaient de front. Une légère brise de terre mêlait l'odeur de la pinède aux senteurs iodées de l'eau de mer. De temps en temps des coquillages échoués craquaient sous les pieds des coureurs. Pendant cinq minutes ils allèrent ainsi en direction du sud.

Devant eux, à quelques dizaines de mètres, au niveau des vagues mourantes, se précisa une silhouette. La personne semblait trépigner puis se penchait en avant et enfin se redressait pour passer une main dans son dos. Les adolescents stoppèrent leur course à une dizaine de mètres d'un homme apparemment très âgé, habillé d'un pantalon aux bas de jambes roulés sur ses maigres mollets, d'une veste de grosse toile bleue serrée à la taille par une ceinture de cuir tenant un panier de pêcheur dans son dos. Il portait sur la tête un béret noir duquel s'échappaient des mèches de crins blancs. Une paire d'espadrilles nouées par leurs lacets passés derrière le cou pendait sur sa poitrine. Intrigué autant par l'homme que par l'étrange activité à laquelle il se livrait, Valentin s'avança un peu plus, ôta brièvement sa casquette américaine et demanda poliment :

— Bonjour monsieur, ce que vous faites nous semble étrange, pouvons-nous savoir de quoi il s'agit ?

L'homme tourna la tête, examina successivement les trois jeunes, repoussa vers l'arrière son béret, découvrant une partie blanche sur son front bronzé avant de prononcer :

— Ce que je fais ? Je pêche.

— Nous n'avons jamais vu pêcher comme ça, continua Olivier, qu'est-ce que vous attrapez ?

— Lagagnons.

— Des lavagnons, qu'est-ce que c'est ?

— Coquillages.

— Ah... Comment faites-vous ?

— Regarde.

L'homme s'avança de deux mètres dans le crépitement d'une vague mourante, fit pivoter ses talons à droite et à gauche, l'eau en se retirant entraîna sable et graviers. L'homme se pencha, picora d'une main deux ou trois coquillages ressemblant à de petites moules aplaties striées de couleurs variées.

— Lagagnons, fit-il en se redressant et en présentant sa main ouverte aux trois amis.

— Pretty little shells. (Jolis petits coquillages.) apprécia Inge.

— Ils sont beaux ces coquillages, traduisit Valentin, qu'en faites-vous ?

— Mange à l'apéritif, très bon !

— On peut pêcher avec vous ? demanda Olivier.

— La plage est à tout le monde. Mais ne ramassez pas les petits, ils doivent grandir. Toi, montre-moi ta main.

Surpris, Olivier néanmoins s'exécuta et présenta sa paume au regard de l'homme.

— La largeur de ton pouce, c'est la bonne dimension.

— Compris monsieur.

Les trois adolescents se déchaussèrent, lancèrent leurs baskets sur la plage hors d'atteinte des vagues. Les deux garçons avancèrent dans la faible profondeur de l'eau qui crépitait en s'enfonçant dans le sable. Inge se mit à quatre pattes devant eux.

— Move your feet, I collect the shells. Yes, one, two, three ! It's nice ! What I do with it, Valentin ? (Bougez vos pieds, je ramasse les coquillages. Oui, un, deux, trois ! C'est chouette ! Qu'est-ce que j'en fais Valentin ?

— Donne-les au monsieur, répondit celui-ci en français.

— Of course ! For you sir. (Bien sûr ! Pour vous monsieur.)

Pendant dix minutes, trois paires de pieds fouillèrent le sable. Inge tout excitée ramassait les petits mollusques avant que le reflux de l'eau les emporte. Elle se relevait périodiquement pour glisser sa récolte dans le trou du panier de pêche du vieil homme qui finit par dire :

— Merci les jeunes, j'en ai largement assez maintenant. C'était très gentil de votre part.

— Oula ! s'exclama Olivier, ça fait du bien d'arrêter, heureusement que l'eau est fraîche, j'ai les pieds qui chauffent et les talons à vif !

— Le sable, c'est du papier de verre mon gars. Avec ça, pas besoin de pierre ponce pour enlever les peaux mortes, rigola le vieux pêcheur.

— Comment faites-vous pour préparer ces... lagagnons ? demanda Valentin.

— Tu les fais ouvrir dans une casserole à feu vif, c'est tout et c'est très bon. Allez, au revoir les petits, vous avez été très polis, surtout vos pieds ! Hi hi hi !

Content de son astuce, l'homme retourna vers le sable sec, s'assisa sur un tronc d'arbre échoué laissé là par la dernière grande marée. Il se rechaussa, baissa les jambes de son pantalon et, après un bref signe de la main, disparut par un passage dans la dune.

— Et bien, nous avons appris quelque chose d'intéressant, conclut Olivier. Des lagagnons, Je n'avais jamais entendu parler de ce coquillage auparavant, et vous ?

— Moi non plus, avoua Valentin, c'est sûrement un nom local. Nous pourrions peut-être revenir en ramasser pour faire une surprise à tes parents.

— Si tu veux bien, j'attendrai que la peau de mes pieds ait repoussé.

— Bon, il ne doit pas être loin de midi, c'est l'heure de rentrer, si nous essayons le passage que le pêcheur vient de prendre dans la dune, il doit bien y avoir un chemin de retour.

— Dans la forêt nous n'aurons plus de repères si le chemin fait des détours ou s'il y a des croisements sans indications, objecta Olivier.

— Bah, la côte landaise est rectiligne et orientée nord-sud. Il nous suffira de toujours aller vers le nord.

Dans la grande forêt de pins maritimes mêlée de chênes verts, au sol tapissé d'aiguilles sèches, de bruyère et de mousse, la sente qui faisait suite au passage emprunté par le pêcheur dans la dune aboutissait à un étrange chemin composé de longues dalles de ciment de plusieurs mètres de longueur et larges d'une soixantaine de centimètres. Valentin tourna le dos au soleil et se mit à marcher vers le nord. Ici et là, des buissons de genets ou d'ajoncs fleuris rompaient la monotonie des troncs rectilignes des grands pins au sommet desquels murmurait le vent de la mer.

— C'est quand même étrange ce chemin de dalles. Il doit y avoir une explication, en rentrant, nous demanderons à tes parents s'ils la connaissent.

— Pas sûr, nous ne sommes jamais venus dans cette région. Alors Inge, cette promenade te plait ?

— Beaucoup. Très jolies les petites fleurs violettes. J'aime mer, forêt, et aussi montagne et campagne en France.

— Il faudra venir en vacances chez nous en Haute-Savoie. Il y a un grand lac, des plages, des belles montagnes, des forêts. On peut nager, marcher, escalader, faire du vélo. Il y a beaucoup de campings, expliqua Olivier.

— Cela me plairait beaucoup. Je dirai à mes parents.

— Nous arrivons à une petite route goudronnée, je crois qu'elle aboutit à celle de la plage, nous sommes presque arrivés, dit à son tour Valentin. Que désires-tu faire cet après-midi Inge ?

— Je veux nager, baigner, sauter dans les vagues.

— La mer sera haute vers seize heures, c'est parfait !

— Moi j'ai mon stage de surf qui commence à quinze heures.

— Nous irons t'admirer, grand sportif !

— J'aime mieux pas. Au début je vais boire bouillon sur bouillon. Allez plutôt nager.

CHAPITRE 18

UNE PROMENADE INSOLITE

A quatorze heures quarante-cinq, les trois amis repartirent vers la plage. Dans la montée, juste avant d'arriver au parking, une superbe Mercédès avec une famille de trois personnes à bord les doubla dangereusement, frôlant Olivier qui marchait au centre de la petite route.

— Abrutis ! Chauffards ! hurla-t-il en se déportant vers le milieu de la voie. Où se croient-ils ceux-là ! On a autant le droit de marcher ici qu'eux de rouler, non mais ! C'est un lieu de vacances, pas de rallye !

Une Renault Clio grise avec deux hommes à l'avant, portière du passager légèrement enfoncée fit comme la Mercédès, manquant de justesse de le toucher Olivier avec son rétroviseur droit. Celui-ci leva le poing en un geste d'énervement.

— Voyous ! Salopards ! hurla-t-il encore.

Les deux véhicules, sans que leurs occupants aient fait mine de remarquer les insultes d'Olivier, continuèrent jusqu'au parking où la Mercédès trouva rapidement un emplacement. La Clio se gara deux places plus loin.

Arrivés sur la plage, Olivier scruta les groupes de jeunes afin de repérer les apprentis surfeurs. A la limite du sable mouillé, il repéra rapidement un rassemblement de six adolescents près d'une série de planches multicolores. Un adulte aux longs cheveux blonds et au corps d'athlète manipulait une longue planche qu'il semblait décrire.

— Je crois que c'est là et que je suis en retard. Ils ne connaissent pas le quart d'heure savoyard dans ce pays. Allez vous baigner, je préfère que vous ne me voyiez pas prendre gamelle sur gamelle.

— OK, régale-toi, à tout à l'heure. Que veux-tu faire Inge ?

— Pas nager tout de suite. Marcher sur la plage, tu veux ?

— Comme ce matin ?

— Oui, marcher plus loin encore, là où il n'y a plus personne.

Main dans la main, en copains, Inge et Valentin s'éloignèrent de l'affluence de la plage surveillée. Ils marchèrent longtemps vers le sud, dépassèrent leur lieu de pêche du matin. Les vagues venaient caresser le sable de leurs langues d'écume étincelante, amenant un peu de fraîcheur dans la touffeur de l'après-midi surchauffé. Ils jouaient au jeu éternel qui consiste à attraper l'autre qui se sauve en courant, s'amusaient à s'asperger en shootant dans les vaguelettes de bordure. Après le premier quart d'heure de marche

espiègle, futas, serviettes et estivants étalées au sol s'étaient raréfiés et après une demi-heure, ils se retrouvèrent seuls. Devant eux, dans le lointain se devinaient les bâtiments d'un village et vers le nord, d'où ils venaient, le mirador des maitres-nageurs se perdait dans la vibration de l'air surchauffé.

— Veux-tu que nous bronzer dans la dune ? prononça la jeune fille avec un sourire convainquant.

— Si tu veux Inge.

Ils s'allongèrent côte à côte entre deux ondulations de sable chaud piqué de petites immortelles et d'œillet des sables. Valentin ôta son tee-shirt et, bras croisés derrière la nuque, ferma les yeux. Il se laissa pénétrer par l'odeur océane, vibra au rythme des vagues grignotant la plage, fondit de bien-être sous la caresse de la brise marine. Il ferma les yeux et doucement s'assoupit.

Il n'avait pas conscience de s'être endormi.

Quand il rouvrit les yeux, Inge était toujours près de lui, les yeux fermés, complètement nue. Une vague d'émotion envahit son corps et sa pensée. L'adolescente de quinze ans avait déjà un corps de femme, des petits seins dressés, ronds et fermes, aux aréoles rosées, une taille bien marquée, un ventre très plat. Le pubis ombré d'un duvet un peu plus foncé que ses cheveux laissait deviner l'ourlet de la vulve.

Valentin se mordit les lèvres. Extrêmement troublé, il eut envie de toucher mais il se retint. Il s'appuya sur un coude et promena ses yeux sur le joli petit corps entièrement exposé, un trouble encore plus violent le saisit. Il s'efforça de porter son regard vers l'océan de plus en plus proche mais le rythme du ressac épousait les ondes qui le traversaient. L'envie de caresser son amie le reprit et à nouveau il pinça les lèvres dans un effort de volonté pour résister. Il ne vit pas le regard amusé d'Inge, filtré par le blond de ses cils. Il se mit assis et regarda l'horizon qui se perdait dans la lointaine brume de mer.

— Oh, Valentin tu es réveillé...

Il lui jeta un bref regard puis se détourna à nouveau.

— Le naturisme ne te choque pas, n'est-ce pas ?

Il secoua négativement la tête sans répondre, les mots n'auraient pu franchir sa gorge nouée.

— Chez nous, beaucoup de gens font le naturisme.

Valentin cette fois opina d'un léger abaissement du menton.

— Tu n'as pas de vilaines pensées, n'est-ce pas ?

Une nouvelle fois il fit non sans répondre.

— Tu peux toi aussi te mettre nu si tu veux, c'est bien naturel, cela ne me gêne pas.

— Pas maintenant, réussit-il à prononcer.

Devant eux, à droite et à gauche, de petites déferlantes striaient de blanc le vert tendre de l'eau mais en face sur une cinquantaine de mètres de long, les vagues ne s'écroulaient pas, laissant une surface plus sombre tout juste ondulée.

— Je vais nager dans l'océan, tu viens ?

— Va, je te rejoins dans un instant.

La jeune fille se leva d'un bond et courut sur le sable, faisant vibrer son magnifique petit corps. Avancée dans l'eau jusqu'aux genoux, elle se retourna et fit signe à son ami.

— Tu viens ? Elle est très bonne !

Valentin, encore fortement troublé, n'osa pas enlever son bermuda de natation. Il s'avança cependant vers l'eau. Inge nageait avec une certaine aisance. Il entra à peine dans l'eau que la jeune fille cria.

— Valentin, Valentin, je n'ai plus pied, le courant m'emporte !

— J'arrive ! hurla-t-il.

D'un crawl approximatif mais énergique, il nagea le plus rapidement qu'il put vers Inge qui luttait contre le courant mais continuait à s'éloigner. En une dizaine de secondes, il l'eut rejointe.

— Nage comme moi, suis-moi, haleta-t-il en passant du crawl à la brasse.

Au lieu de lutter contre le courant, ils se laissèrent porter en tentant de rester parallèle au rivage. Quand ils eurent atteint l'endroit où les vagues déferlaient, il souffla d'une voix hachée par l'effort :

— Maintenant... nous pouvons... rejoindre la côte, je crois.

Ils obliquèrent, moitié nageant, moitié surfant les vagues et purent bientôt reprendre pied. Complètement rassuré, calmé par la fraîcheur de l'eau, Valentin se laissa disparaître sous la surface puis émergea quelques secondes après en levant triomphalement son bermuda. Sitôt sur le sable dur, Inge entourra son ami de ses bras, se colla à lui.

— Valentin, tu m'as sauvée, dit-elle avec un hoquet dans la voix.

L'étreignant avec force, elle lui appuya une bise sur chaque joue puis posa sa tête sur son épaule.

— Arrête Inge, tu es nue et je suis un garçon...

— Mais il n’y a personne, personne ne peut nous voir. C’est naturel d’être nu, tu te rends compte comme on est bien ? Viens, retournons nous sécher au soleil.

Tandis qu’Inge partait en courant vers leur refuge dans la dune, maladroitement Valentin remit son bermuda mouillé pour cacher son trouble qui revenait et suivit la jolie danoise.

Pendant une demi-heure ils lézardèrent au soleil. Valentin s’obligeait à regarder Inge dans les yeux pour éviter de se laisser à nouveau troubler.

— Si nous allions rejoindre Olivier maintenant ? proposa-t-il.

— Oui, si tu veux.

Valentin frotta de la main son corps ensablé puis remit son t-shirt.

— Tu ne te rhabilles pas ?

— Non, j’aime marcher en sentant mon corps complètement libre. Je remettrai mes habits quand il commencera à y avoir du monde. Toi, tu n’es pas encore habitué, ça se voit, pourtant tu as l’esprit naturiste.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Tu me regardes dans les yeux.

CHAPITRE 19

ETRANGE MANEGE

Olivier était encore sur l'eau. Sportivement doué, il maîtrisait déjà sa planche et réussissait à surfer les petits rouleaux. Quand il aperçut Inge et Valentin, il leur fit un signe de la main puis, à plat ventre sur son surf, il repartit, ramant des deux mains. Il obliqua vers l'endroit plus calme dénonçant une baie où le courant l'entraîna vers le large.

— Il est fou, c'est dangereux ce qu'il fait, il ne pourra pas revenir, s'alarme Inge.

— Je ne m'inquiète pas pour lui, c'est un sportif mais pas un casse-cou, il sait ce qu'il fait.

Comme pour lui donner raison, arrivé au niveau du début des vagues déferlantes, Olivier, toujours à plat ventre sur sa planche obliqua vers elles. Il se mit à s'accélérer des deux mains puis au moment où la vague choisie commença à s'écrouler, il se mit rapidement sur ses pieds, jambes semi-fléchies et fila vers la plage en esquissant des tentatives de virage.

— Oui, il est très bon Olivier, commenta Inge. Viens, allons l'attendre sur notre banc d'hier soir.

Ils remontèrent l'escalier de bois escaladant la dune, entreprirent de traverser le parking dans sa longueur. Il était plein. Une Mégane Renault arrivait, elle fit lentement le tour pour trouver une place. Au même moment une Clio grise quitta son stationnement que la Mégane s'empressa d'occuper. La Clio se dirigea vers la sortie mais elle ne l'emprunta pas, elle continua à tourner pour s'arrêter dans l'allée centrale, séparé de la Mégane par une double rangée de voitures.

Intrigué, Valentin regarda plus attentivement la voiture grise avec deux hommes à bord, elle avait une portière légèrement enfoncée. « C'est celle qui nous a frôlés à l'aller » remarqua-t-il. À l'intérieur, le chauffeur pianotait son volant tandis que le passager, tête baissée, manipulait ce que Valentin prit pour une manette de jeux.

Les occupants de la Mégane, une famille avec deux enfants de neuf ou dix ans sortirent deux sacs et de jouets de plage de leur coffre, claquèrent les portières et le hayon, puis l'homme d'un geste négligeant pressa son bip de fermeture. La voiture ne réagissant pas, il récidiva en visant soigneusement le pare-brise. La voiture émit alors le bruit caractéristique du verrouillage et la famille se dirigea vers l'escalier de bois menant à la plage.

Valentin intrigué, tout en continuant son chemin à côté d'Inge, observa la Clio que redémarrait, finissait son tour de parking pour venir passer lentement près de la Mégane. Celle-ci émit un blip. La Clio continua et se gara sur une place réservée aux handicapés près de l'escalier en bois. Le chauffeur, sac à l'épaule, descendit et sembla vouloir lui aussi se rendre sur la plage mais, après un regard sur celle-ci, il fit demi-tour et revint vers la Mégane. Avec un grand naturel, il ouvrit la portière côté chauffeur. L'avant de son corps disparut un instant dans l'habitacle puis, après quelques secondes, il recula, alla ouvrir le coffre, y saisit un petit sac qu'il mit dans son sac de plage, referma le hayon puis la portière et retourna calmement vers la Clio. Celle-ci redémarra, et entama un nouveau tour du parking. Devant cette façon de faire défiant toute logique, Valentin dit rapidement à Inge :

— S'il te plait, va sur le banc, je te rejoins dans un instant.

Il sortit son smartphone de la poche pectorale de son t-shirt, lança rapidement l'application « Appareil photo » et quand la Clio passa près de lui, il prit au jugé, sans viser, sans en avoir l'air, une série de clichés du véhicule. Continuant sans en avoir son chemin, il passa près de la Mégane, photographia son numéro minéralogique puis il retourna vers son amie.

— Pourquoi es-tu reparti ? lui demanda-t-elle.

— Il m'est venu une idée et j'ai voulu vérifier.

— C'est quoi cette idée, tu peux me dire ?

— Je te dirai si ce que je pense s'avère vrai. Ah, on dirait bien qu'Olivier veut arrêter. Ohé ! Olivier ! cria-t-il en agitant les bras, nous t'attendons ici sur le banc !

— J'arrive dans cinq minutes ! hurla à son tour l'interpelé.

Trois minutes après, Olivier les avait rejoints.

— Ouh, je suis vanné, j'ai les muscles tout raides ! commenta-t-il, on retourne au camp ?

— C'est comme tu veux, grand sportif.

Le groupe des trois amis traversa le parking au moment où une famille rejoignait la superbe Mercédès qui les avait frôlés trois heures auparavant. Olivier eut un mouvement comme pour les aborder mais Valentin qui avait deviné l'intention de son ami, l'arrêta en lui prenant le bras.

— Laisse tomber, nous sommes en vacances, ne cherchons pas une dispute qui ne résoudrait rien.

— OK, mais ce sont quand même des abrutis ! Y compris le p'tit mec, là, le fils de famille. Il était avec moi au surf et il a dû boire la moitié de l'océan. L'homme actionna son blip, la voiture émit le bruit caractéristique. Ils avaient dépassé la Mercédès quand elle émit un second blip.

Peu après, des éclats de voix les fit se retourner. La femme disait :

— Je suis sûre de l'avoir mis là.

— Si tu avais mis ton sac dans le coffre, il y serait encore !

— Tu es sûr d'avoir verrouillé les portières ?

— Sûr et certain, plutôt deux fois qu'une !

— Donc en fait, tu as verrouillé puis déverrouillé.

— Tu me prends pour un idiot ? Je sais ce que je fais quand même ! D'ailleurs elle est programmée pour se fermer automatiquement en cas d'oubli. Ton sac, tu l'as laissé à la villa mais tu ne veux pas l'admettre, c'est tout ! Allez, embarquez, on y va !

Valentin ressortit son smartphone et quand la Mercédès les doubla la prit en photo.

CHAPITRE 20 DÉBUT D'ENQUÊTE

Assis autour de la table de camping, Valentin et la famille Chanat venaient de finir le repas du soir.

— On retourne voir le coucher de soleil ? P'pa, m'man, vous venez avec nous ?

— Mais avec plaisir mon fils, répondit Damien, nous allons peut-être le voir ce fameux rayon vert.

— Inge ne vient pas ? demanda Aude.

— Pas ce soir, elle m'a dit qu'elle travaillait ses cours de français, expliqua Valentin.

— Elle est bien cette petite, tu ne trouves pas Olivier ?

— Heu, oui. C'est une bonne camarade de vacances... qui habite à 1.500 kilomètres de chez nous.

— Nous avons décidé d'aller à la pêche aux lagagnons avec elle demain matin, compléta Valentin.

— Aux quoi ? s'étonna Aude.

— Aux lagagnons. Ce sont des coquillages parait-il très bons à l'apéritif. C'est un vieux pêcheur du coin qui nous a montré comment les capturer et dit comment les préparer.

— Alors, c'est toi qui vas les cuisiner ? taquina Damien.

— Pourquoi pas, sourit Valentin.

— Allons-y, le ciel se colore, pressa Olivier.

Sur la dune dominant le parking, toute une foule avaient les yeux et les smartphones tournés vers le couchant, sauf Valentin qui regardait les voitures stationnées. Il les détailla une à une et eut un léger sursaut en repérant une Clio grise. « Je reviens tout de suite » souffla-t-il à Olivier. Il fonça sur le parking dont il fit le tour. Il ne tourna pas le regard au moment de passer près de la Clio pour éviter d'attirer l'attention mais il eut le temps de mémoriser sa plaque d'immatriculation ainsi que la présence des deux hommes à l'intérieur. Continuant son tour, il rejoignit rapidement la famille d'Olivier et, au smartphone, prit le soleil en photo au moment exact où il tangentait l'horizon dans une gloire de couleurs.

— C'est bien chouette tout ça, mais moi je suis vanné, déclara Olivier, je ne vais pas faire long feu avant de m'endormir.

— La fatigue sportive est une bonne fatigue, commenta Damien.

Ayant moins fait de sport, Valentin était moins fatigué que son ami. Seul dans sa tente, il regardait les photos sur son smartphone. Il s'attarda sur les selfies pris la veille au soir sur dune avec Inge. Le premier face à l'océan était à contre-jour, les visages étaient trop sombres mais le deuxième, en dépit du parking en arrière-plan, était bien réussi. Il agrandit le cliché au maximum des possibilités de l'appareil et détailla les véhicules capturés sur l'image. Dans la troisième travée il crut reconnaître la fameuse Clio grise mais le numéro n'était pas lisible et la brillance du pare-brise empêchait de distinguer l'intérieur. Il regarda ensuite le charmant visage d'Inge, vraiment très photogénique. Une pensée trouble lui vint quand il se remémora leur après-midi sur la plage déserte, la nudité de la jeune fille, le contact de son corps au moment de son remerciement... Il chassa cette pensée troublante et se concentra sur le manège des deux hommes dans la Clio. Visiblement, ils ne venaient pas pour profiter de la plage, ils avaient plusieurs fois changé leur véhicule de place et semblaient avoir passé la journée dans la voiture. Il se remémora son positionnement non loin de la 3008 savoyarde puis de la Mercédès et enfin de la Mégane. La petite dispute des occupants de ceux de la Mercédès au sujet d'un objet introuvable le fit longuement s'interroger.

Le lendemain matin vers dix heures, munis d'un petit sac de toile fourni par la mère d'Olivier, les trois amis partirent à la pêche aux coquillages. Arrivé au sommet de la dune, Valentin s'arrêta et promena son regard sur le parking encore peu rempli pour tenter de repérer la Clio grise. Elle était là, elle se trouvait dans la travée la plus proche de l'océan au niveau du dixième emplacement.

— Inge, je peux te demander un service ? lui demanda-t-il en anglais.

— Of course. (Bien sûr.)

— Je voudrais que tu ailles jusqu'à cette voiture grise à côté du gros 4x4 blanc...

— Celui qui a un gros pare-chocs chromé à l'avant pour stopper la charge des animaux sauvages ? se moqua Olivier.

— Je vois la voiture. Que dois-je faire ?

— Quand tu seras à son niveau, je veux que tu regardes discrètement dedans.

— Pourquoi tu lui demandes ça ?

— Depuis que nous sommes arrivés à Mixelit, cette voiture stationne sur ce parking...

— Comme beaucoup d'autres, coupa Olivier.

— Oui, mais les occupants des autres parquent leur auto et vont à la plage tandis que celle-ci change souvent de place et leurs occupants n'en sortent pas. Je veux savoir pourquoi.

— Je suppose que tu as déjà ta petite idée...

Valentin sourit et enchaina :

— Donc Inge, tu regardes innocemment à l'intérieur pour me dire ensuite ce que tu auras observé.

— OK. Quand je serai près de la grise voiture, appelle-moi très fort.

La jeune fille partit d'un pas léger dans l'allée du parking. A l'instant où la jeune fille arriva au niveau du 4x4, Olivier hurla :

— Ohé, Inge !

Celle-ci se retourna et fit un grand signe de la main comme pour saluer quelqu'un tout en continuant à marcher à reculons. Elle trébucha, fit un pas de côté ce qui l'amena à se cogner contre la Clio.

— Oh, sorry. I am clumsy. Sorry but my lace is untied and I have walked on it... (Oh, désolée. Je suis maladroite. Désolée mais mon lacet est dénoué et j'ai marché dessus...)

Elle fit un grand sourire et se baissa pour refaire les cocardes de ses chaussures de sport. Tout aussi naturellement, elle revint vers les deux garçons.

— Descendons sur la plage, intima Valentin après un dernier regard sur le parking alors qu'Inge s'apprêtait à faire son compte-rendu. Olive, ne sois pas surpris si je fais quelque chose d'inhabituel.

Quand ils prirent pied sur le sable, Valentin qui devançait les deux autres se retourna puis plongea dans les jambes d'Olivier en un superbe placage de rugby.

— Jouez le jeu, leur dit-il, on nous observe.

— Compris, répondit Olivier qui attrapa Inge par une cheville et la fit chuter.

Les trois amis chahutèrent ainsi jusqu'à ce que Valentin leur dise stop.

— C'est bon, il est parti. Alors Inge, qu'as-tu vu ?

— J'ai vu deux monsieurs dans la auto. Un avait un jouet noir dans les mains, c'est tout.

— Un jouet noir qui ressemble à quoi ?

— Comme un joystick de console de jeux.

— OK, merci Inge.

— Tu nous dis où on meurt tout de suite d'ignorance ? voulut savoir Olivier.

— J'ai des soupçons mais je dois faire des recherches sur internet pour vérifier si ce que je pense est vrai. Je les ferai ce soir et vous dirai tout demain. Euh, Olive, le gars dont les parents ont la grosse Mercedes, le gars qui fait le stage avec toi et que tu as trouvé nul, cet après-midi essaie de devenir un peu copain avec lui et tente de savoir si on leur a volé quelque chose sur le parking hier. Cela devrait être facile pour toi, il sera tout heureux qu'un champion de surf comme toi s'intéresse à lui. En attendant, allons pêcher.

CHAPITRE 21

APERITIF

Il était midi moins le quart quand le trio revint de la pêche. Un kilo de lagagnons pesait dans le sac que portait Olivier.

— Qu'est-ce qu'on va en faire ? Les partager entre Inge et nous ?

— J'ai une meilleure idée, énonça Valentin au moment où ils passaient devant la petite épicerie de la plage, il ajouta :

— Vous m'attendez ? Et il entra dans le magasin. Avisant une dame qui attendait derrière la caisse, il demanda :

— Bonjour madame, qu'avez-vous comme vin blanc local pour l'apéritif ?

— Ce n'est pas pour toi j'espère, je n'ai pas le droit de vendre de l'alcool aux mineurs.

— C'est pour les parents. Pour moi ce sera une bouteille de limonade.

— Comme ça, ça va. Tiens, justement j'ai une bouteille de bon vin blanc des sables de l'océan dans l'armoire réfrigérée. C'est un vin des Landes. Tu es du camping ?

— Absolument madame.

— Alors je vais te prêter un sac isotherme, ça tiendra ta bouteille au frais tout en la cachant, mais il faudra me le rapporter.

— Comptez sur moi madame.

— Avec la limonade, cela fera onze euros cinquante.

— Qu'est-ce que tu mijotes encore ? lui demanda Olivier quand il sortit sac isotherme à la main.

— J'offre l'apéritif à Aude et Damien pour les remercier de m'avoir invité à passer des vacances avec toi. Je ferai cuire les lagagnons pour accompagner, comme l'a suggéré le vieux pêcheur. Il y en a assez pour sept personnes, si on invite les parents d'Inge. Tu crois que tes parents voudront se joindre à nous, Inge ?

— Je crois oui. Ils vont aimer connaître des français.

— Bravo pour ton initiative Valentin. Aude et moi avons apprécié. Les coquillages étaient très fins et le vin parfaitement adapté, et en plus, nos voisins sont des gens charmants.

— Merci Damien, j'ai beaucoup de plaisir à être avec vous.

— Olivier, as-tu regardé l'affichage à l'accueil ou au sanitaire ?

— Non p’pa, cela ne m’intéresse pas.

— Cela devrait pourtant mon grand. Demain le camping organise un tournoi de volley à trois pour les moins de seize ans, à votre place je m’inscrirai. Les matchs se joueront en un set de 21 points. Il doit y avoir au moins une fille par équipe.

— C’est tentant mais j’ai mon stage de surf, moi. C’est à quelle heure ?

— Éliminatoires le matin sur la plage à partir de dix heures, demi-finales toujours sur la plage à quatorze heures et finale sur le terrain du camping à dix-sept heures.

— L’horaire convient, concéda Olivier, Val, tu demandes à Inge si elle veut jouer et tu nous inscris ?

— D’accord. Je lui proposerai le poste de passeuse, toi Olive comme attaquant et moi j’assurerai la défense. Quel nom proposes-tu pour l’équipe ?

— Qu’est-ce que tu dirais des Lagagnons ?

— Bien Olive ! Ce nom sonne déjà comme une victoire. Entrainons-nous sur la plage après ta séance de glisse, s’il te reste des forces.

— J’en trouverai !

CHAPITRE 22

ROLLJAM

Toujours intrigué par le manège des occupants de la Clio grise, Valentin, dans sa tente, passa la première heure de la nuit à faire des recherches sur internet. Il finit par trouver un site expliquant la technique des voleurs modernes pour ouvrir un véhicule, un garage ou tout ce qui se télécommande, en interceptant puis en reproduisant le code électronique d'ouverture-fermeture à distance émis par la clé.

« Il s'agit d'un dispositif appelé Rolljam, un boîtier électronique équipé d'une antenne radio qui intercepte et mémorise le signal expédié par le Plip de condamnation électrique des portes et du coffre. Il suffit alors aux malfaiteurs de reproduire le signal intercepté pour ouvrir la voiture et dérober la voiture ou ce qu'elle contient.

Concrètement, le Rolljam capture les codes secrets, appelés Rolling Code, qui sont générés à chaque fois qu'on appuie sur le bouton de verrouillage ou déverrouillage du véhicule. Ces codes expirent une fois qu'ils sont utilisés et sont aléatoirement renouvelés à chaque utilisation du bouton de déverrouillage.

Situé à proximité de sa cible, le boîtier du voleur ne se contente pas d'intercepter le code envoyé par la télécommande : il sait aussi brouiller la transmission, de façon à ce que le signal n'atteigne pas le récepteur. Le code, stocké dans la mémoire de l'appareil, reste donc valable. De son côté, l'utilisateur vient d'actionner sa télécommande, sans résultat : pensant à un dysfonctionnement ponctuel, il va vraisemblablement recommencer. Ce second code sera lui aussi bloqué et capturé, puis le RollJam renvoie le premier code, toujours valide, vers le récepteur de la voiture.

Après deux pressions sur la télécommande, l'utilisateur a bien ouvert ou fermé sa porte, mais il a aussi fourni au RollJam un code valable, qui restera fonctionnel tant qu'une nouvelle commande ne sera pas envoyée. »

Valentin relut attentivement l'explication technique pour tenter de bien comprendre le processus.

« Voyons », pensa-t-il, « imaginons une voiture qui se gare sur le parking.

1. Les occupants descendent, le chauffeur appuie sur le bouton verrouillage de son Plip.
2. Le rolljam capture le code de verrouillage à l'aide de sa radio.

3. La radio brouille la transmission. Le verrouillage n'a pas lieu.
4. Le propriétaire de l'automobile n'entend pas le bruit caractéristique de la fermeture.
5. Il pense qu'il n'a pas appuyé assez fort, il re-appuie sur le bouton de la télécommande ce qui génère un nouveau code.
6. Ce nouveau code est aussi intercepté par le Rolljam qui alors renvoie le premier code et bloque les portières.
7. Le nouveau code intercepté qui n'a pas servi est parfaitement valable et donc est utilisable par le voleur.

C'est donc ça la technique moderne de vol de voiture...

Il me reste encore une vérification à faire pour être absolument certain que ceux de la Clio sont des pirates des parkings. »

Valentin amena sur l'écran de son smartphone l'image présentant un Rolljam, l'agrandit pour qu'elle occupe tout l'écran puis appuya simultanément sur le bouton principal et le bouton marche arrêt de son appareil. Le son de prise de photo lui indiqua que l'image avait été capturée.

« Demain, je demanderai à Inge si ce qu'elle a vu dans les mains du passager ressemblait bien à cette image. En fait, ces voleurs ne risquent pas grand-chose dans l'anonymat d'un grand parking de station balnéaire. Les gens sont persuadés d'avoir bien verrouillé leur voiture. Comme ils vont sur la plage, ils n'emportent pas leurs papiers, portefeuille voire leur smartphone qui craint le sable, ils laissent tout dans le vide poche ou le coffre à l'abri des regards. Beaucoup en s'en retournant ne vérifient même pas si leurs objets sont toujours en place et, arrivés chez eux, doivent chercher partout où ils ont pu les mettre. Il faut que je trouve un moyen de mettre fin à ce trafic malhonnête, mais comment? Bah, la nuit porte conseil, demain j'aviserai. »

CHAPITRE 23 VOLLEY-BALL

En dépit de sa longue veille devant l'écran de son smartphone, Valentin se sentit en pleine forme à huit heures du matin au moment du réveil.

Il faisait doux, une petite brume de beau temps grisait le ciel, l'air était immobile. La porte coulissante du petit camping-car voisin s'ouvrit et Inge, serviette sur l'épaule et trousse de toilette à la main en sortit. Dès qu'il la vit, Valentin sortit de sa tente et l'aborda. Il lui présenta la capture d'écran montrant un rolljam.

— Bonjour Inge, dis-moi, connais-tu cet appareil ?

Inge prit le smartphone des mains de Valentin et examina attentivement l'écran.

— C'est la manette que le monsieur de la voiture grise avait dans les mains, reconnu la jeune fille, ça sert à quoi ?

— C'est un rolljam.

Inge éclata de rire. Un instant décontenancé, Valentin se mit à rire lui aussi.

— Cela s'appelle pareil mais ce n'est pas un gâteau roulé, expliqua-t-il, c'est un dispositif de « hacker » qui sert à pirater le système de fermeture centralisée d'une voiture. Je crois que les occupants de la Clio grise sont des voleurs mais pas des voleurs de voitures, ils se contentent de les visiter, de récupérer les objets de valeur que ceux qui partent à la plage croient laisser en sécurité dans leur coffre.

— Ce sont quand même des gens très malfaisants. Au Danemark on dit qu'en France, en Italie et en Espagne, il y a beaucoup de voleurs. Il faut dénoncer eux.

— Oui Inge, j'essaierai de tenter une action contre ça mais pour aujourd'hui, je voulais te demander autre chose, sais-tu et aimes-tu jouer au volley-ball ?

— J'ai appris au collège de Esbjerg et le professeur disait que je joue bien.

— Serais-tu d'accord pour faire le tournoi de volley du camping avec Olivier et moi ?

— Oh oui, avec grand plaisir Valentin.

— Quand tu reviendras du sanitaire, nous pourrons nous faire quelques passes sur le terrain du camp pour nous mettre au point.

Olivier pointa sa tête aux cheveux blonds roux ébouriffés dans l'ouverture de sa Quetchua.

— Pourquoi faites-vous tant de bruit au milieu de la nuit ? plaisanta-t-il. Tiens, il fait gris. Il va pleuvoir ?

— La météo prévoit du soleil jusqu'à vingt heures, des gros nuages avec possibilité d'orage ce soir et dans la nuit. Nous allons pouvoir faire notre tournoi de volley, Inge est d'accord pour jouer avec nous. Je vais à l'accueil inscrire les Lagagnons.

— Que veut dire Valentin ? demanda Inge à Olivier.

— C'est le nom que nous avons trouvé pour notre équipe. Dans Lagagnon il y a « gagner », c'est bien, non ?

Sur le terrain du camp, Inge se montra techniquement impeccable. Positionnement du corps, passes à deux mains, manchettes, frappe d'engagement type tennis, placement sous la balle, déplacements, tout était bon. Sa seule lacune était une certaine réticence à plonger pour sauver les balles perdues.

Après une demi-heure, Olivier mit fin à l'entraînement.

— OK, sur le plan technique tout va bien, il reste à mettre au point quelques éléments tactiques, par exemple un code pour annoncer le type d'attaque à réaliser.

— Tu as raison Olive. Attends un instant, je réfléchis. Inge, peux-tu compter jusqu'à trois en danois ?

— En, to, tre. Pourquoi ?

— Écoute Inge, je pense que tu sais que dans le volley à trois, chacun a son rôle : passeur, attaquant ou défenseur. Toi tu es excellente à la passe donc le mieux c'est que tu sois passeuse, Olivier est plus grand que nous et saute très haut, il sera naturellement l'attaquant et moi j'adore le rôle de défenseur. Le défenseur, comme il est le plus loin du filet, c'est celui qui voit le mieux la situation, donc c'est lui qui doit annoncer le genre d'attaque à faire. Alors, chaque fois que je t'enverrai la balle, Inge, je t'indiquerai quelle passe tu dois faire à Olivier et pour éviter que nos adversaires comprennent trop vite, je te le dirai en danois : *en* pour une passe courte, *to* pour une moyenne et *tre* pour une longue. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que c'est une excellente idée, et en plus, tu pourrais m'indiquer si je dois cogner ou carotter en fonction du placement des adversaires.

— Oui, il faut trouver deux nouveaux mots. Inge comment dit-on taper et feinter ?

— *Type* og *finte*. C'est bien amusant comme vous faites.

— Encore un truc Val, quand je saute pour attaquer et que tu trouves qu'il est préférable de feinter, plutôt que dire *finte*, il vaut mieux que tu me dises directement si je dois carotter ou mettre au fond.

— D'accord. Inge s'il te plait, trouve-nous deux mots très courts pour dire petite ou grande.

— Un chat et un lion, c'est bon ?

— Oui, bien, dis-nous.

— *Kat* et *løve*.

— Super ! intervint Olivier, *type* je cogne, *kat* je carotte et *løve* je pousse au fond, résuma Olivier. Et pour toi Inge *en* tu me fais une passe courte tout près de toi à un mètre au-dessus du filet, *to* une passe normale à trois mètres, *tre* une passe longue et haute au bout du filet et c'est toi Val qui donne les ordres sauf pour les passes courtes parce que dans ce cas il faut que je sois près d'elle.

— Nous sommes d'accord. Maintenant, il va falloir observer nos adversaires pour connaître leurs points forts et leurs faiblesses. Je pense que, pour le tournoi, ils vont faire des poules de trois de façon à ce que chaque équipe joue au moins deux matchs. J'ai lu le règlement de ce petit tournoi. Dans chaque poule, l'équipe qui ne joue pas doit assurer l'arbitrage dans une autre poule, un arbitre au sifflet et deux juges de lignes, tu prends le sifflet Olive ?

— Pas de problème.

CHAPITRE 24

LE TOURNOI

Onze équipes s'étaient engagées pour disputer le tournoi. L'animateur du camping avait sérieusement préparé son affaire. Les deux terrains de la plage avaient leurs limites matérialisées par des cordelettes bleues fixées dans le sable par de longues fiches de tente. Les filets bien tendus accusaient une hauteur de deux mètres vingt-quatre. Entre les deux terrains, à la limite de la montée de la dune se trouvaient une chaise en toile et bois protégée par un parasol ainsi qu'une table de camping sur laquelle la grande feuille indiquant les poules et l'ordre des matchs était tenue par des galets venant probablement d'un autre lieu que de cette région sableuse. Dans une assiette se trouvaient quelques sifflets et deux crayons à bille. Une autre feuille affichait le règlement du tournoi : deux équipes par poule seront qualifiées pour les quarts de finales qui auront lieu sur la plage à 14 heures, les demi-finales et la finale se dérouleront sur le terrain du camping à partir de dix-sept heures.

Toutes les équipes avaient décidé d'un nom plus ou moins folklorique : les Nuls, les Allemands, les Amazones, les Minots, les Tigres, les Loups-Bars, les Picards, les Lasers, les Amateurs, les Tritons et bien sûr les Lagagnons. L'animateur ayant mis sur de petits papiers les noms des équipes, il demanda à un jeune garçon d'une dizaine d'années de les tirer un à un d'un petit sac de toile. Le tirage au sort mit donc ensemble dans la poule A les Lagagnons ainsi qu'une équipe de trois filles : les Amazones, plus les Tigres, équipe composée de deux garçons athlétiques et d'une grande jeune fille à l'allure sportive.

Poule A	Poule B	Poule C	Poule D
Amazones Lagagnons	Allemands Nuls	Amateurs Minots	Lasers Picards
Amazones Tigres	Tritons Nuls	Loups Bars Minots	
Tigres Lagagnons	Allemands Tritons	Amateurs Loups Bars	Picards Lasers

Quart 1	Quart 2	Quart 3	Quart 4
1er poule A 2ème poule D	1er poule B 2ème poule C	1er poule C 2ème poule A	1er poule D 2ème poule B

Demie 1	Demie 2
Vainc Quart 1 Vainc Quart 3	Vainc Quart 2 Vainc Quart 4

Finale

Vainc Demie 1 Vainc Demie 2

La poule B était composée des Nuls, des Allemands et des Tritons. Dans la poule C il y avait les Minots, les Loups-Bars et une dernière équipe de trois jeunes qui apparemment ne se connaissaient pas et que l'organisateur avait regroupé : les Amateurs. La dernière poule ne comprenait que deux équipes qui devaient se rencontrer en matchs aller-retour : les Lasers et les Picards.

Quand il sut que le premier match les opposerait aux Amazones, Olivier eut un grand sourire que Valentin s'empressa de tempérer.

— Attention Olive, les filles sautent moins haut que toi, elles auront du mal à nous planter des smatchs mais elles vont compenser en nous faisant courir un maximum. Elles vont jouer avec leurs têtes et leurs yeux. Donc, à mon avis, quand elles auront la balle, ce ne sera pas la peine de chercher à les contrer, tu recules en défense avec moi, Inge restera au filet pour récupérer les balles carottées. En revanche, quand nous aurons la balle, fais-toi plaisir en balançant des plombs.

— Tu as raison, on va faire ça. Explique tout à Inge, l'arbitre nous appelle pour le tirage au sort, j'y vais. Si je gagne, je choisis l'engagement, hein ?

— Oui, le soleil est encore voilé, l'avoir en face ne sera pas encore gênant.

Olivier se concentra et débuta le match par un service « tennis » qu'une Amazone, d'une manchette ferme, renvoya directement vers la ligne de fond de leur camp. Olivier qui s'était avancé fut lobé et Valentin fut

contraint de plonger latéralement et d'effectuer un sauvetage par une manchette d'un bras. Volontairement il envoya la balle très haut de façon à ce qu'Inge ait le temps de se placer. « *To* » hurla-t-il. La jeune fille monta le ballon à trois mètres au-dessus du sommet du filet. Olivier frappa et marqua le point.

Sur son second engagement, leurs adversaires exécutèrent les trois touches de balle pour finalement l'envoyer dans les pieds d'Inge qui n'eut pas le temps de réagir. 1 à 1.

L'engagement leur revenant, l'Amazone concernée effectua un service à la cuiller, expédia la balle très haut dans le ciel encore laiteux. Valentin cria « j'ai » et se concentra au maximum sans quitter le ballon des yeux. Il effectua une manchette double légèrement amortie qui donna une balle trop basse à Inge. Celle-ci la releva d'une manchette énergique. « *Løve* » hurla Valentin. Olivier adroitement poussa la balle à deux mains vers la ligne de fond adverse. La corde bleue trembla. Point aux Lagagnons, dit l'arbitre, 2 à 1.

Pendant toute la première partie, les deux équipes échangèrent ainsi des balles malines, travaillées, vicieuses et le score s'équilibra à dix à neuf pour les Lagagnons au moment du changement de terrain. Olivier s'énervait de ne pas pouvoir cogner comme il aimait le faire.

— Maintenant c'est « *to to to* » dit-il à Inge, je me charge du reste.

Valentin toujours très concentré avait bien enregistré la tactique des filles, il connaissait maintenant le type de trajectoire de prédilection de chacune d'elles et, placé en conséquence, put servir Inge avec plus de précision. Une bonne première passe conditionnant toujours une bonne seconde, Inge calibra à la perfection les passes que réclamait Olivier. Celui-ci alterna intelligemment les « *løve* » qui faisaient reculer la défense, les smatchs appuyés et les « *cat* » à droite et à gauche qui obligeaient les adversaires à plonger vers le filet. En dépit de leur vaillance, les Amazones ne purent marquer que sept points dans la seconde partie du set, ce qui laissa la victoire aux Lagagnons 21 à 16. Ceux-ci serrèrent la main aux jeunes filles un peu déçues.

Le premier match de la poule C qui s'était déroulé en même temps sur l'autre terrain avait vu la victoire des Amateurs devant les Minots 21 à 10.

Pour la deuxième série de confrontations, le premier match de la poule B opposa les Nuls qui ne l'étaient pas tant que ça aux Allemands qui

gagnèrent de justesse 21 à 18.

Le match « aller » de la poule D vit la petite victoire des Lasers sur les Picards 23 à 21.

Après une pause de dix minutes, sur l'autre terrain, le match de la poule C devait être arbitré par les Lagagnons. Olivier était au sifflet, Inge et Valentin juges de lignes. Lors de chaque mini interruption du jeu, Valentin jetait un regard sur la deuxième confrontation de leur poule pour comprendre le jeu des Tigres contre les Amazones et en conclut que ceux-ci n'étaient pas si méchants que leur nom voulait le laisser supposer. Ils jouaient très basiquement : réception, passe, attaque. Le smacheur était grand et plutôt bon, la passeuse assez précise mais le défenseur était lent et semblait avoir des difficultés pour se déplacer latéralement, ce dont les Amazones, s'en étant rapidement aperçues, profitèrent au maximum et les Tigres finirent par être mangés 21 à 18.

L'Arbitrage d'Olivier fut de tout repos. Les Loups Bars nettement supérieurs gagnèrent largement 21 à 9 contre les Minots trop rapidement découragés.

Arriva le dernier match de poule.

Les Tigres qui venaient de jouer, mieux échauffés que les Lagagnons qui eux finissaient leur arbitrage, prirent rapidement l'avantage en menant deux à un. Les Amazones, spectatrices, avaient calculé que pour qu'elles soient qualifiées, soit les Lagagnons devaient l'emporter, soit, s'ils devaient perdre, il fallait que ce fut avec plus de cinq points d'écart pour que la différence des scores leur soit favorable.

Valentin, sans sous-estimer l'adversaire, ne s'était pas trompé, les Tigres étaient de papier. Par un jeu lucide et varié, ils menèrent rapidement et, follement encouragé par l'équipe des filles, les Lagagnons l'emportèrent facilement sur le score de 21 à 10.

Pendant que se déroulaient les derniers matchs des poules, Olivier demanda à ses coéquipiers d'aller observer la rencontre retour entre les Picards et les Lasers.

— Notre prochain adversaire, c'est l'une ou l'autre équipe. Les Lasers ont gagné le match aller avec seulement deux points d'écart. Le vainqueur final sera déterminé par addition des scores si ce ne sont pas les lasers qui gagnent le match retour. Nous, nous rencontrerons les perdants.

Poule A		Poule B		Poule C		Poule D	
Amazones	16	Allemands	21	Amateurs	21	Lasers	23
Lagagnons	21	Nuls	18	Minots	10	Picards	21
Amazones	21	Tritons	14	Loups Bars	21		
Tigres	18	Nuls	21	Minots	9		
Tigres	11	Allemands	21	Amateurs	21	Picards	21
Lagagnons	21	Tritons	12	Loups Bars	18	Lasers	15

Quart 1		Quart 2		Quart 3		Quart 4	
Lagagnons		Allemands		Amateurs		Picards	
Lasers		Loups Bars		Amazones		Nuls	

Demie 1		Demie 2	
Vainc Quart 1		Vainc Quart 2	
Vainc Quart 3		Vainc Quart 4	

Finale

Vainc Demie 1
Vainc Demie 2

À quatorze heures, quand Valentin Inge et Olivier arrivèrent sur la plage, les Lasers étaient déjà à l'échauffement. Au moment du tirage au sort, le capitaine des Lasers choisit le service, laissant le choix du camp aux Lagagnons. Après une courte réflexion, Valentin demanda à Olivier de choisir le camp côté nord. Quand ce dernier lui en demanda la raison, il se contenta de dire : « regarde la position du soleil. »

— On aura le soleil dans l'œil au début ! se plaignit Olivier.

— Tu as raison, mais réfléchis, pour attaquer tu te places à gauche, d'accord ? Inge sera forcément à droite, toujours d'accord ? Donc elle aura le soleil dans le dos pour faire les passes, par conséquent elle ne sera pas gênée comme le passeur de nos adversaires et avec ses bonnes passes, tu pourras bombarder ou carotter à ta convenance. Ce qui veut dire aussi que nous devons marquer le plus de points possibles dans la première partie du match pour ne pas être distancés et ensuite profiter à fond du soleil dans le dos. Dans cette seconde partie, nous leur enverrons un maximum de balles hautes dans l'axe du soleil.

La tactique de Valentin s'avéra payante. Menés dix à huit à mi-parcours, ils gagnèrent leur quart de finale 21 à 15.

Dans le deuxième quart de finale, les Allemands s'imposèrent devant les Loups Bars 21 à 17, les Amazones s'inclinèrent de justesse dans le

troisième quart 22 points contre 24 aux Amateurs et dans le dernier, les Picards vainquirent les nuls 21 à 17.

Quart 1	Quart 2	Quart 3	Quart 4
Lagagnons 21 Lasers 16	Allemands 21 Loups Bars 17	Amateurs 24 Amazones 22	Picards 21 Nuls 17

Demie 1	Demie 2
Lagagnons Amateurs	Allemands Picards

Finale
Vainc Demie 1 Vainc Demie 2

A la fin des quarts de finale, ayant consulté le tableau des résultats, Olivier déclara :

— Maintenant, nous allons affronter des adversaires sérieux. Les Amateurs sont des clients pour la victoire finale. Ils disent qu'ils ne se connaissaient pas avant le tournoi, mais permettez-moi d'en douter. Pour ne pas trop me fatiguer, je vais juste suivre le cours théorique de surf. Pour la pratique, je verrai demain.

— Si tu veux que nous gagnions, c'est plus raisonnable comme ça, admis Valentin. Inge et moi, nous allons faire une petite marche à pieds dans l'eau pour nous décontracter. Nous revenons vers toi disons dans trois quarts d'heure.

Olivier s'était montré bon prophète. Les Amateurs étaient techniques, sérieux, polyvalents, assez athlétiques. Leur seul point faible était leur jeu trop stéréotypé, un certain manque d'imagination dans les combinaisons de jeu et par là, ils étaient très prévisibles. Valentin souffla à ses partenaires de mettre un maximum de balles directement sur leur passeuse qui avait des difficultés à expédier des passes directement attaquables. Le score s'équilibra cependant à 15 à 15. C'est à ce moment qu'Olivier décida de changer d'aile d'attaque et de se positionner à droite. Il fit demander à Inge par Valentin de simplement pousser ses balles un peu plus loin, son bras de frappe se trouvant plus à l'extérieur. Cette tactique leur permit de mener 18 à 17, service à suivre pour Valentin. Celui-ci changea également sa façon d'engager et reprit sa technique de frappe type tennis, très sèche, longue, sans donner d'effet à la balle, directement sur le défenseur. Par deux fois la

balle prit une trajectoire feuille morte et échappa à la manchette du receveur et le score s'établit à 20 à 17. Le service suivant de Valentin toucha la bande du filet et retomba dans leur camp. Le défenseur adverse récupéra le service et frappa une balle longue qui, mal jugée par Valentin, retomba dans leur terrain. Voyant le succès de son geste, le serveur récidiva. Valentin réceptionna d'une manchette énergique un peu trop forte qui expédia la balle au-dessus du filet. L'attaquant adverse frappa directement et marqua le point d'égalisation. La balle suivante fut mieux négociée par les Lagagnons mais le smatch d'Olivier fut contré.

« 21 à 20 » annonça l'arbitre, « balle de match pour les Amateurs »

Sur le service suivant, Olivier d'une détente verticale prodigieuse réussit à intercepter la balle au moment de son passage au-dessus du filet et l'expédia juste derrière la passeuse des Amateurs. Elle fit deux pas en arrière, chuta sur les fesses, réussit néanmoins à toucher la balle mais sans pouvoir bien la négocier.

Inge récupéra l'engagement et exécuta un service à la cuiller très brossé qui tomba sur la jeune fille adverse laquelle prit la balle en manchette. L'effet donné à la balle fit que celle-ci fusa vers le défenseur qui la leva trop en arrière de l'attaquant. La frappe sans force de ce dernier expédia le ballon dans le filet.

« 22 à 21, balle de match pour les Lagagnons. » fit l'arbitre.

Inge reprit la balle et interrogea Valentin du regard.

— « *Cat* » dit celui-ci.

Inge se concentra et servit à nouveau sur la passeuse qui, pensant surprendre l'adversaire, renvoya directement la balle. Valentin vigilant reprit d'une manchette impeccable directement vers Olivier qui sauta très haut, feinta le smash et déposa la balle juste derrière le filet. Le plongeur désespéré de l'attaquant pour tenter de sauver le point envoya le ballon sous le filet dans le camp des Lagagnons qui, de soulagement et de joie, se laissèrent tomber sur le sable.

« Lagagnons vainqueurs par 23 à 21 » annonça l'arbitre.

CHAPITRE 25

LA FINALE

Quand ils furent remis de leurs émotions, après avoir bu chacun une bonne dose d'eau minérale, les trois amis convinrent d'observer attentivement la seconde demi-finale. Celle-ci fut à sens unique, les Allemands ne laissèrent aucune chance aux Picards et s'imposèrent par 21 à 13.

Demie 1		Demie 2	
Lagagnons	23	Allemands	21
Amateurs	21	Picards	13

Finale

Lagagnons
Allemands

De nombreux campeurs s'étaient massés autour du terrain dans le camping. Impressionnés de devoir jouer devant un public, Valentin et Olivier étaient crispés, leurs déplacements trop lents, Valentin semblait avoir perdu sa faculté d'anticipation et se trouvait dépassé par la rapidité des balles smachées par l'attaquant des Allemands. Le score monta rapidement à dix à six pour leurs adversaires et les équipes changèrent de camp. Olivier qui enrageait de voir son équipe dominée dit à ses coéquipiers :

— Florian qui s'y connaît dit toujours « en sport, les allemands ne font jamais de cadeaux » donc il faut se défoncer, absolument tout donner.

Puis s'adressant à Inge il précisa :

— Florian c'est un ami à nos deux, un grand sportif, donc maintenant, c'est *tre, tre*, tout le temps *tre* » La passe longue va excentrer leur attaquant qui va venir me contrer donc cela va agrandir l'espace libre derrière lui et inciter leur grande passeuse à se rapprocher pour récupérer une éventuelle carotte dont je ne me priverai pas. Leur défenseur devra logiquement prendre la diagonale du terrain ce qui me laissera le choix de jouer long à gauche ou la ligne près du filet à droite. Inge, comment dis-tu « droite » dans ta langue ?

— *Ret.*

— *Ret.* Ok. Toi Val, contente-toi de me dire *ret* si tu juges que l'espace à droite est suffisamment découvert. Si tu ne dis rien, je mettrai au fond à droite ou à gauche selon mon inspiration et, si leur grand attaquant me

laisse l'ouverture, je balance des boulets de canon. Allez, rien n'est perdu, on leur reprend tout de suite le service.

Fort de leur avance au score, l'attaquant Allemand qui était à l'engagement força sa frappe. « Laisse ! » hurla Olivier. Le ballon sortit de deux bons mètres. « *Scheiße !* » cria le fautif. Valentin récupéra la balle et exécuta un service tennis d'une frappe très sèche en bloquant son geste juste après le contact. La balle eut une trajectoire étrange, incertaine, qui dévia au dernier moment. Le défenseur surpris ne put que constater la perte du point. « *Arschloch !* » fit-il en lançant un regard mauvais à Valentin.

Au service suivant, Valentin expédia une balle très courte et très haute qui retomba en accélérant au niveau de la tête de la passeuse. Celle-ci contrôla mal sa passe, l'attaquant plongea pour la sauver et l'envoya mourir dans le filet. Toujours au service, Valentin renouvela son service tennis en visant l'attaquant qui la jugeant trop longue l'évita. La balle eut à nouveau une trajectoire « feuille morte » sembla freiner au dernier moment et retomba juste sur la corde du fond du terrain. Pour désorienter l'adversaire, il décida de faire l'engagement suivant très court. Le ballon toucha le filet, par chance, il retomba tout près de celui-ci dans le camp adverse. En tentant de le récupérer, la passeuse franchit nettement la ligne de séparation, donnant un nouveau point aux Lagagnons. « *Scheiße !* » jura-t-elle. « 11 à 10 » déclara l'arbitre.

Les Amazones, comprenant que si l'équipe de Valentin gagnait, cela valoriserait d'autant leurs performances, se mirent à follement les encourager. Olivier complètement libéré maintenant marqua deux fois en contrant l'attaquant des Allemands, carotta une fois à gauche juste derrière le contreur adverse, deux fois derrière la passeuse sur un « *ret* » hurlé par Valentin qui lui-même réussit à marquer sur un renvoi direct qui prit le défenseur adverse à contre-pied. 17 à 10, compta l'arbitre.

« *Französische Arschlöcher* » s'énerva la passeuse des Allemands, s'attirant un sourire moqueur d'Inge. L'attaquant, qui était le capitaine de l'équipe, demanda un temps mort.

L'interruption de trente secondes leur fut profitable. Un peu déconcentrés, les Lagagnons perdirent deux points de suite : une erreur de jugement de Valentin qui laissa retomber dans le terrain une balle qu'il avait jugé trop longue et précipitation d'Olivier qui toucha le sommet du filet en exécutant un smatch violent. Le grand attaquant dont c'était le tour saisit la balle pour engager et expédia un service court sur Inge qui intelligemment renvoya le

ballon directement dans le camp adverse en diagonale juste derrière le filet hors de portée de la passeuse et trop loin de l'attaquant qui n'eut pas le temps de se replacer.

« 18 à 12 » fit l'arbitre.

Inge à son tour récupéra la balle et servit. Elle prit le risque d'envoyer une balle longue et basse au plus près de la ligne latérale gauche de ses adversaires. Le défenseur plongeait, réussit à toucher le ballon qui fusa loin du terrain.

« *Schlampe !* » maugréa celui-ci.

« 19 à 12, service Lagagnons » dit l'arbitre en tendant le bras vers eux. Inge cette fois servit long et haut directement sur le défenseur qui réussit une belle manchette vers sa passeuse. La deuxième touche fut excellente et l'attaquant mit toute son énergie dans un smash d'enfer qu'Olivier contra magnifiquement.

« *Arschgesicht !* » (« *Face de cul !* ») insulta l'attaquant. Olivier ne comprit pas mais Inge regarda l'adversaire avec un air de profonde désapprobation.

« 20 à 12, balle de match » claironna l'arbitre.

Inge, un peu saisie par la peur de gagner, se concentra au maximum pour éviter de manquer cette balle capitale. Elle expédia un service normal à la cuiller qui fut correctement capté et encore très bien passé. L'attaquant face à Olivier ne voulut pas prendre le risque de se faire à nouveau contrer, il frappa sans énergie une balle vers le fond du terrain. Valentin avait anticipé, il calibra une passe impeccable vers Inge. « *En !* » hurla Olivier en sautant très haut à un mètre de sa partenaire. La balle n'avait pas atteint le sommet de sa trajectoire que d'un magistral coup de poignet, il la percuta, la faisant s'écraser dans le sable à deux mètres du filet.

« 21 à 12, victoire des Lagagnons » annonça l'arbitre avec emphase.

Des applaudissements jaillirent des spectateurs.

De joie, les trois amis levèrent les bras en bondissant sur place puis, chacun bras sur les épaules des deux autres, ils improvisèrent une ronde sautillante endiablée.

— Venez, il faut quand même aller leur serrer la main, finit par dire Valentin, c'était un match, pas la guerre.

Au moment de toucher la main de la passeuse adverse, Inge avec un sourire moqueur lui dit : « *Französische Arschlöcher grüßen dich !* » (*Les connards de français te saluent !*) L'allemande afficha un air à la fois stupéfait et confus.

— « *Du sprichst Deutsch ? Oh Scheiße !* » (*Tu parles l'allemand ? Oh merde !*)

— « *Fließend !* » (*Couramment !*) répliqua Inge d'un air modeste.

« Bravo aux Allemands et félicitations aux Lagagnons pour leur très belle et intelligente victoire. Remise des prix à l'accueil dans cinq minutes pour les deux équipes finalistes » annonça l'organisateur.

Les Allemands reçurent chacun une médaille de participation ainsi qu'une grande bouteille de soda tandis que Valentin, Olivier et Inge se virent remettre, outre la médaille des vainqueurs, un filet garni chacun.

— On demande à nos parents de faire repas commun ? demanda Olivier.

— C'est une très bonne idée, n'est-ce pas Valentin ?

CHAPITRE 26

UNE VEILLÉE PEU ORDINAIRE

Il était minuit. Encore habillé d'un short et d'un t-shirt, allongé sur son sac de couchage, Valentin repassait dans sa tête les événements de la journée quand un grattement sur le sommet de sa tente attira son attention.

— Tu dors Valentin ? chuchota une voix.

— C'est toi, Inge ? Non, je ne dors pas.

— Je peux venir dans ta tente ?

— Pourquoi faire ?

— Juste discuter.

Valentin dézippa la fermeture en arc de cercle de sa Quetchua.

— Entre, dit-il en aspirant ses paroles.

La jeune Danoise vêtue d'un t-shirt et d'un bas de maillot se faufila et s'allongea sur le dos près de son ami. Elle croisa les mains derrière sa tête. Après quelques secondes de silence, elle prononça :

— Nous avons bien joué n'est-ce pas ?

— J'étais en train d'y penser quand tu as gratté. Oui, c'était pas mal.

— Le match que j'ai préféré, c'était le premier, contre les Amazones.

— Personnellement, j'ai mieux aimé les deux derniers, contre les Amateurs parce que le match était très serré et contre les Allemands parce qu'on a gagné un match international.

— Les Allemands étaient trop grossiers.

— Tu comprenais ce qu'ils disaient ?

— Oui, tout.

— Je ne savais pas que tu parlais l'allemand, lui dit Valentin admiratif.

— Le Danemark est un petit pays qui touche à l'Allemagne. Apprendre leur langue est presque une obligation chez nous.

— Donc tu parles le danois, l'anglais, l'allemand et le français.

— Le français pas bien encore mais ici je fais des progrès.

— Tu peux me traduire ce que les allemands ont dit pendant le match ?

— Je veux bien mais ce n'est pas très joli.

— Dis toujours.

— Ils ont souvent dit « merde ». Nous trois, ils nous ont traités de « connards de français ». Pour toi c'était « trou du cul » et pour Olivier « face de cul »

— Un peu focalisés sur le pôle sud ! Et toi, tu as eu droit à quoi comme mot gentil ?

— Tout simplement « salope ».

— Ce sont de vrais grands sportifs, respectueux de leurs adversaires, se moqua Valentin.

— Ils pensaient nous avoir facilement après notre début calamiteux, dans leurs têtes ils étaient mauvais de se faire battre.

— Comme quoi, en dépit de ce que l'on dit en France, à la fin, ce ne sont pas toujours les Allemands qui gagnent.

Inge changea de position et s'allongea tête vers l'ouverture de la tente.

— Mets-toi comme moi, regarde Valentin, on voit des éclairs au loin, il y a un orage en mer.

— Tu veux que nous allions voir sur la plage ?

— Oh oui, ça me plairait bien. Je vais prendre mes tennis.

— Veux-tu que je demande à Olivier ?

Des ronflements s'échappaient de la tente bleue voisine. Les deux adolescents se regardèrent à la faveur du rougeoiement d'un nuage allumé par un éclair d'altitude.

— Laissons-le dormir, il s'est plus dépensé que nous aujourd'hui, murmura Valentin.

Un air chaud et lourd pesait sur la nature, le moindre bruit paraissait amplifié, les pommes de pins craquaient, les sauterelles noctambules crissaient, autour des lampadaires du camping vrombissaient quelques hannetons des sables. Inge et Valentin passèrent la barrière d'entrée et s'engagèrent sur la petite route déserte. Sur le parking de la plage stationnaient encore une dizaine de voitures et quelques motos. Ils descendirent l'escalier de la plage pour aller s'asseoir sur le sable tiède. Les nuages sur l'océan s'éclairaient de partout faisant rougeoyer le sombre de l'eau, le grondement continu du tonnerre était à peine couvert par les énormes vagues s'écrasant sur le sable phosphorescent d'écume.

— C'est beau mais ça fait un peu peur, non ? dit Inge en se serrant contre le garçon.

Valentin ne répondit pas mais accepta le contact contre son flanc. Une brise chaude de sud-ouest atténua un instant la lourdeur de l'air. Un éclair bien distinct fendit le pourpre noir de l'air au-dessus de l'océan. Instinctivement Valentin compta. Cinq secondes après, un fort coup de tonnerre suivi par un long roulement ébranla l'atmosphère.

— Un kilomètre et demi, annonça-t-il, l'orage se rapproche.

Il avait à peine dit ces mots qu'une violente bourrasque souleva le sable sec, piquant les visages, bras et jambes nus. Presque aussitôt gigantesque flash élimina la nuit, simultanément un énorme coup de canon les assourdit. Inge cria.

— Viens Valentin, il faut rentrer.

Ils reçurent les premières gouttes grosses comme des pièces de monnaie quand ils montaient l'escalier. Arrivés au niveau du parking, un rideau de pluie à l'horizontale les trempa instantanément. Ruisselants, ils coururent sur la route, la grêle les rattrapa à mi-chemin du camping, les grêlons gros comme des billes matraquèrent leurs têtes nues. Inge ôta son t-shirt pour protéger se protéger, libérant sans aucune gêne ses jeunes seins. Valentin fit de même et tint son t-shirt tendu au-dessus de son crâne. Les glaçons rebondissaient dans les grands pins, faisaient tomber les aiguilles mortes, déchiquetaient les feuilles des chênes verts, meurtrissaient les bras et les mains des deux amis. Au moment où ils entraient dans le camping, une boule de feu frappa la ligne électrique longeant la route. Tous les lampadaires ainsi que les lampes du bloc sanitaire s'éteignirent. Le camp fut plongé dans le noir absolu qui suit l'extinction de la lumière. Dans le bloc sanitaire le plus près de l'entrée un enfant cria. Valentin suivit d'Inge se précipita au jugé, faillit tomber en butant sur la première marche d'accès.

— Quel imbécile je suis de ne pas avoir pris mon smartphone, jura-t-il.

L'enfant qui semblait être un jeune garçon cria encore.

— Je ne peux pas sortir ! Je veux sortir ! Maman, maman !

— Du calme, nous allons t'aider. C'est l'orage qui a coupé la lumière, ce n'est pas grave, rassura Valentin d'une voix forte. Inge, s'il te plait, reste là et réponds-moi pour me guider quand je te le demanderai. Où es-tu mon garçon ? Parle-moi ! Où es-tu ? Parle fort !

— Ici ! cria la voix du jeune garçon.

Valentin fit quelques pas dans la direction de la voix.

— Comment t'appelles-tu ?

— Nathan.

— Plus fort, je t'entends mal avec le bruit de la grêle !

— Nathan ! cria le petit.

Valentin, bras en avant fit quelques pas dans le noir absolu du bâtiment, se cogna contre une cloison.

— Tu as quel âge, Nathan ?

— Neuf ans et demi.

Valentin obliqua vers la voix. Un nouvel éclair dessina la silhouette d'Inge dans la large entrée du bloc. Grace à la fugace clarté émise, il devina l'entrée du coin WC et s'y dirigea rapidement.

— Je suis tout près de toi maintenant Nathan. Tu m'entends ?

— Oui.

— Viens vers moi pendant que je te parle.

— Je peux pas, je suis enfermé.

— Dans un cabinet ?

— Oui.

— Mets tes mains devant toi, avance et touche la porte. Ça y est ?

— Oui.

— Maintenant tends ton bras vers ta gauche, tu sens la paroi ?

— Oui, je la touche.

— Bon, fais glisser ta main entre la porte et la paroi, du haut vers le bas, tu vas toucher la fermeture et ouvrir.

— Je peux pas, c'est coincé.

— Mais non, il faut simplement tirer un peu la poignée ronde vers toi et tourner la petite molette vers la droite. Tu as compris, Nathan ?

— Oui, ah, ça y est. Qu'est-ce que je fais ?

— Mets tes bras en avant et fais trois pas pour sortir. C'est fait ?

— Oui.

— Maintenant, compte tout haut jusqu'à dix.

Guidé par la voix du jeune garçon, Valentin avança dans le noir absolu en faisant des mouvements lents avec ses bras tendus en avant. Il toucha bientôt le dos du jeune garçon complètement désorienté.

— Donne-moi ta main, Nathan. Inge, parle-moi maintenant, cria-t-il.

— Par ici Valentin. Je vois une lumière dans le camp, on dirait une lampe de poche. Oui, c'est ça, et un parapluie. Oh, le vent a retourné le parapluie ! Encore un éclair !

La voix de la jeune fille se perdit dans le fracas du tonnerre mais sa silhouette se redessina dans l'entrée du sanitaire. L'énorme bruit fit trembler la structure du bâtiment. Valentin tirant Nathan fit quelques pas supplémentaires vers la sortie.

— C'est un orage vraiment terrible. Il ne grêle plus mais il pleut très fort maintenant. La lampe de poche s'approche, continua Inge.

— Ça y est, nous voici. Ouf, pas évident. Lui, c'est Nathan.

— Tu as encore peur Nathan ? demanda gentiment Inge.
— Non, mais je ne sais pas où est ma tente.
— Nathan, Nathan, où es-tu ? Nathan, tu es là ? fit la voix de la personne qui tenait la lampe de poche.
— Oui maman, je suis là avec un grand garçon.
— A l'entrée du sanitaire madame. Nathan va bien, il n'a rien, dit Valentin. La lampe s'approcha, elle éclaira le torse de Valentin puis la poitrine nue d'Inge avant de se poser sur l'enfant qui se précipita contre la dame.
— Oh Nathan, que j'ai eu peur ! Une grosse branche est tombée sur ta tente. J'ai cru que tu étais blessé et que tu étais perdu dans le noir.
— Non, j'avais très mal au ventre alors je suis venu ici.
— Tu aurais dû me réveiller, venir dans la caravane, Nathan. Et vous ? Que faisiez-vous ici ? demanda la femme en éclairant le torse nu d'Inge, vous avez une drôle de tenue.
— Vous avez déjà reçu des grêlons sur la tête, vous ? Il a bien fallu nous protéger ! répondit Valentin d'un ton glacial.
Inge rendit le vêtement de Valentin, leva le sien au-dessus d'elle et dit :
— Comme ça.
— Nous avons entendu votre fils crier, nous sommes venus l'aider, rien d'autre, reprocha Valentin.
— Maman, c'est le garçon qui m'a sauvé. J'étais dans le noir, j'étais enfermé, j'avais peur.
— C'est fini maintenant mon chéri. Oui, je comprends, continua-t-elle en s'adressant à Valentin. Excusez-moi, j'étais affolée. Je vous remercie de votre action. Vous pouvez rentrer dans votre installation.
— Bien difficile dans le noir. Nous attendons le rétablissement de la lumière.
— Oula, ça peut durer longtemps. Lors du dernier orage, l'électricité n'a été rétablie que le lendemain dans la matinée. Vous n'allez pas attendre ici.
— Prêtez-moi votre lampe, je vais chercher mon smartphone et je reviens.
— Tu veux téléphoner à l'EDF ? Ils n'interviennent pas la nuit, tu sais ?
— Les smartphones possèdent une lampe puissante...
— Oui, c'est bien sûr... Prenez ma lampe. Excusez-moi encore.
— Tu viens Inge ?
— Non, je reste avec la dame et Nathan.
— Excusez-moi également mademoiselle, ajouta la femme quand Valentin fut parti, je suis toute chamboulée, je n'ai plus ma tête. Cet orage

épouvantable, et en plus le vol de nos papiers... Drôles de vacances.

Cinq minutes plus tard, les deux amis avaient regagné leurs tentes, changé leurs habits détrempés. Valentin se glissa dans son sac de couchage. Il lui fallut encore une demi-heure pour que le sommeil le terrasse.

CHAPITRE 27

DÉCISION

Le lendemain vers dix heures, le soleil revenu faisait fumer les perles d'eau accrochées aux toiles déperlantes des Quetchua. Valentin ouvrit les yeux. Il faisait déjà chaud et l'odeur des pins mouillés chauffés par le soleil le pénétra. Il ouvrit sa tente et respira avec délice l'odeur balsamique.

— Viens boire ton jus de fruit Valentin, lui dit Aude.

— Tout de suite. Olivier est réveillé ?

— A l'instant, dit en baillant son ami qui ouvrit également sa tente.

— Salut champion, lui dit Valentin en présentant son poing.

— Salut champion, répliqua Olivier en le touchant du sien.

— Et notre championne ?

— Hello ! fit Inge en sortant du van de ses parents. Elle se tourna vers Valentin et son signe de la main se transforma discrètement en un index tenu verticalement devant ses lèvres. Que faites-vous aujourd'hui ?

— Plage, baignade, plage et baignade, s'amusa Valentin, et toi Inge ?

— Je vais t'aider si tu veux bien, répliqua-t-elle avec humour.

— A moi personne ne demande ? dit Olivier en feignant être vexé.

— Pas la peine, je sais : plage, surf, plage, cours de surf et surf, j'ai bon ?

— Cinq sur cinq, Val.

Après la baignade du matin et le repas pris en commun, les trois repartirent vers la plage. Quand ils passèrent près du parking, Valentin tenta de repérer la Clio grise mais ne la vit pas. Toujours incertain quant à la conduite à tenir à ce sujet, il évacua le problème de ses pensées. Ce fut Inge qui, alors qu'Olivier venait de les quitter pour son cours de surf, le ramena à cette préoccupation.

— La maman du petit Nathan était vraiment déboussolée hier soir !

— Il y avait de quoi, tu te rends compte ? Une branche s'écrase sur la tente de son fils, elle est morte de peur mais heureusement Nathan n'est pas dans sa tente. Evidemment une inquiétude chasse l'autre, où est-il ? Elle se pose un tas de questions et finit par conclure qu'il est au sanitaire. Je n'ai pas aimé sa réflexion sur notre tenue.

— En France les garçons ont le droit d'être torse nu, pas les filles. Ce n'est pas juste. Il n'y a rien de sale à être naturel.

— Tu as raison, le « sale » est dans la tête de certaines personnes.

— Elle n'a pas parlé du père de Nathan mais elle a parlé de la caravane, c'est étrange, non ?

— Oui, mais tu sais c'est souvent le monsieur mais il y a aussi des femmes qui conduisent en tractant une caravane, ou peut-être que son mari est venu puis reparti pour son travail s'il n'a pas beaucoup de congés.

— Quand tu es parti avec sa lampe chercher ton téléphone, la dame a dit des choses. Je n'ai pas tout compris mais elle a parlé du vol du papier, que voulait-elle dire ?

— Vol de papiers, elle a dit ça ?

— Oui. Pourquoi on vole du papier ?

— Elle a voulu dire qu'on lui a volé des papiers importants comme une carte d'identité ou un permis de conduire, sa carte grise ou sa carte bancaire.

— Oh, la pauvre.

— Cela me fait penser à... Tu veux venir avec moi voir sur le parking.

— Non, je reste là pour bronzer. Il n'y a pas autant de soleil chez nous, alors j'en profite, répondit-elle en dégrafant le haut de son maillot deux pièces et en s'allongeant sur le dos sur sa futa.

— J'en ai pour cinq minutes.

Valentin chaussa ses tongs, remonta l'escalier de bois et fit le tour du parking. La Clio grise se trouvait dans le coin le plus reculé.

Il n'alla pas jusqu'au bout du parking, voyant un homme sortir de la Clio, il se glissa entre deux voitures, s'accroupit et observa. L'homme, d'un air dégagé, glissa la main dans le sac de supermarché qu'il tenait à la main. Il y eut un « blip », les indicateurs d'une Audi clignotèrent. L'homme ouvrit la portière côté passager et se pencha quelques secondes, il ouvrit ensuite le coffre, en sortit une mallette. Il referma ensuite le tout, replongea la main dans son sac plastique. Un « blip » retentit à nouveau et l'homme, mallette dans l'autre main, regagna calmement la Clio.

« Plus de doute, je vais demander conseil à Lemoine » décida-t-il.

CHAPITRE 28

QUERELLE D'ALLEMANDS

Valentin resta encore une dizaine de secondes sans bouger. Tout en restant baissé, il fit ensuite demi-tour, se glissa dans la même travée mais loin de la Clio de façon à rester invisible de ses occupants, puis, le plus naturellement du monde, il regagna l'entrée du parking puis le haut de l'escalier de la plage.

Inge avait changé de place. Elle se trouvait sur sa futa en amont des surfeurs. Un jeune était face à elle, à demi à genoux. Quand elle aperçut Valentin descendre l'escalier, elle lui fit un grand signe du bras et cria « ohé Valentin, ici ! » Le jeune se releva et s'éloigna en montant vers la dune.

— Avec qui parlais-tu ? lui demanda Valentin.

— Un des Allemands que nous avons gagnés hier.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— *Sie haben gestern sehr gut gespielt. Du warst das Beste !*

— Oui, d'accord. Et en français ça donne quoi ?

— Vous avez bien joué hier. Tu étais la meilleure !

Valentin se mit à rire.

— Il essayait de te draguer. Que lui as-tu répondu ?

— Je lui ai dit qu'il semblait heureux d'avoir été battu par une équipe de connards.

Cette fois, Valentin éclata de rire.

— Là, Inge, tu as vraiment été la meilleure !

— Et toi, qu'as-tu vu sur le parking ?

— La Clio était encore là et j'ai vu un des types ouvrir une Audi et prendre des objets à l'intérieur.

— Ce sont des sales voleurs. Je me demande si la dame d'hier soir n'est pas venue en voiture sur ce parking.

— Elle est du camping, ce n'est pas loin, ça serait étonnant.

— Sauf si elle avait quelque chose d'encombrant à porter, une chaise longue par exemple. Mais nous ne pouvons rien faire.

Valentin réfléchit longuement.

— Si, peut-être. Il faudrait que je puisse envoyer un message, mais je ne prends pas mon téléphone quand je viens à la plage.

— Tiens, voilà le mien, dit-elle en sortant une pochette de protection en plastique transparent de son sac de plage.

— Un Samsung ! Peux-tu le mettre en position pour envoyer un SMS ?
Inge relança son appareil, toucha une petite icône bleue contenant comme une bulle de BD et tendit son engin à son ami.

— Un clavier Qwerty, cela me rappelle quelque chose, commenta-t-il avant de mettre de mémoire le numéro personnel de l'adjudant-chef Lemoine en destinataire. Il tapa :

Bonjour mon adjudant-chef,

J'ai repéré des voleurs au RollJam, que puis-je faire ?

Valentin

Et il toucha la flèche ordonnant l'envoi du message.

— Merci Inge, il n'y a plus qu'à attendre.

La jeune fille reprit son téléphone, le remit dans la pochette qu'elle mit dans le sable sous sa futa et amena son sac de plage au-dessus puis, sans remettre le haut de son bikini, charmante petite sirène, elle bondit sur ses pieds.

— Premier à l'eau ! défia-t-elle en courant vers la zone de baignade surveillée.

Arrivée au bord elle fit quelques rapides enjambées sautées puis plongea sous une vague. Valentin qui avait dû se débarrasser de ses tongs avant de la suivre l'imita et plongea à son tour. Pendant dix minutes ils nagèrent, sautèrent, passèrent sur et sous les vagues de la marée montante.

— Viens, allons nous réchauffer au soleil maintenant finit-elle par dire.

Revenue sur son emplacement, elle récupéra la pochette sous sa futa et la remit dans son sac de plage, puis s'allongea sur le ventre.

— Il est bon le soleil et c'est bien le bruit des vagues. Je penserai à cela quand je serai au Danemark.

— Je peux savoir si on m'a répondu ?

— Prends le téléphone dans mon sac.

— Tu n'as pas peur que je lise ta correspondance avec ton petit ami ?

— Un : j'ai beaucoup d'amis mais pas de petit ami. Deux, je crois que tu n'es pas un garçon indiscret et trois, tu parles le danois ?

— Couramment ! répondit Valentin en sortant le smartphone de la fille qui éclata de rire. Sur ton téléphone, la réponse à un SMS s'affiche dessous, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Donc il ne m'a pas répondu. Il doit être en vacances.

— Regarde, Olivier fait du surf sur le sable !

Cinq garçons et trois filles, alignés face à la dune, étaient debout sur leur planche, jambes pliées, bras écartés. Le moniteur passait auprès de chacun et corrigeait les positions puis il donna l'ordre de passer à l'action. Les surfeurs débutants foncèrent vers les vagues. Inge se recoucha et Valentin s'allongea à un mètre d'elle. Il ferma les yeux pour lui aussi s'imprégner de ce moment délicieux.

Dix minutes plus tard, sur le point de s'abandonner dans une sieste délicieuse, un ballon vint rebondir sur son dos et s'immobiliser contre son bras. Il le ramassa et re-expédia d'où il venait sans se soucier des deux jeunes qui s'amusaient. Quelques secondes plus tard, le même ballon le frappa à la tête. Il se redressa, le saisit et le fit rouler en direction des expéditeurs qui ne s'excusaient pas. Lorsque la troisième balle toucha son amie, il ramassa encore la balle mais ne la renvoya pas.

— *Der Ball !* aboya un des deux jeunes depuis sa place de jeu.

Valentin cette fois reconnu leurs adversaires d'hier. Il demanda à Inge « comment dit-on *excusez-vous* en allemand ? »

— Entschuldigen.

— ENTSCULDIGEN! dit-il d'une voix forte.

— Ah ah ah ah ah!

Valentin sans s'énerver se tourna alors vers le haut de la plage et, d'un magistral coup de pied, expédia le ballon dans les dunes interdites.

Le plus grands des allemands s'avança l'air menaçant, Valentin reconnut en lui l'attaquant de la veille.

— *Geh und hol meinen Ball, Arschloch!*

Valentin à nouveau demanda à Inge : traduction s'il te plait ?

— Tu es sûr ?

— Je sais qu'il est grossier mais traduis quand même s'il te plait.

— Il a dit euh... *va chercher mon ballon...* euh... *trou du cul.*

Valentin sourit et se remit en position semi-allongée sur le dos, appuyé sur ses coudes.

— *Ich habe dir gesagt, du sollst den Ball holen, Arschgesicht !*

Sans se départir de son calme, il dit à Inge :

— Je suppose qu'il se répète.

— En gros oui.

Valentin afficha un sourire ironique en regardant son vis-à-vis dans les yeux et sans rien répondre. L'allemand d'un shoot du pied lui envoya une giclée de sable. Il hurla :

— MEIN BALL ! Et rejeta du sable sur Inge et Valentin.

Valentin se leva et fit un pas vers l'allemand. Il leva d'abord la tête vers le ciel, soupira puis, fixant son adversaire droit dans les yeux, fit non de la tête. Fou de rage, son adversaire lui balança un violent swing du bras droit vers le visage. Sur ses gardes, Valentin esquiva d'un retrait du buste sans bouger les pieds. L'allemand se ramassa sur lui-même, prêt à foncer. Pile au moment où il démarrait, il reçut derrière les genoux un violent coup de la tranche d'une planche de surf. Ses jambes se plièrent et il s'affaissa sur le sable. Olivier venait d'intervenir.

— Dis-donc, ducon, si tu veux te battre, ce sera contre moi !

Olivier jeta son surf sur le côté puis se mit en position de boxeur. L'autre se releva et leva également les poings. Olivier, qui était légèrement en contre-bas, s'avança vers l'allemand de deux pas rapides, le saisit vivement par son poignet droit avec la main gauche, plaça la main droite sous son aisselle gauche tout en s'accroupissant. Il se laissa tomber vers l'arrière et, pied droit sur l'abdomen de l'autre, d'une détente de sa jambe il le projeta loin en arrière. L'allemand qui n'avait pas vu venir le coup apparenté à un sutemi de judo s'écrasa tête dans le sable où il resta groggy. Pendant ce temps, l'autre allemand, celui qui jouait défenseur dans leur équipe de volley, s'était avancé l'air menaçant vers Valentin qui n'attendit pas. Il pivota rapidement sur son talon gauche, tourna le dos à son adversaire, acheva sa rotation par un violent coup de talon sur le flanc droit de son adversaire lequel, touché au niveau du foie, de surprise et de douleur se plia en deux en se retournant. Reprenant ses appuis, Valentin pivota en sens contraire et récidiva par un shoot humiliant dans le postérieur de l'autre qui, penché en avant comme il était, tomba comme son ami et mordit le sable. Inge éclata d'un rire moqueur, ajoutant encore à la confusion des perdants.

— *Die Deutschen haben wieder verloren !* (Les Allemands ont encore perdu !) ironisa-t-elle.

— Hé, ho, là-bas, pas de bagarre ! cria le moniteur de surf en se dirigeant vers eux, du calme tout le monde !

Olivier vint se placer à côté de Valentin, les deux adolescents se tournèrent vers l'océan et le moniteur qui venait vers eux. Inge qui venait de remettre son t-shirt se leva et rejoignit les garçons.

— Nous sommes on ne peut plus calmes, monsieur, fit Olivier en allant récupérer sa planche de surf pendant que les allemands se relevaient et s'éloignaient piteusement.

— Nous avons simplement répondu à une agression monsieur, mais je crois que la guerre est finie maintenant, ajouta Valentin.

— Voyez-vous monsieur, reprit Olivier, nous avons battu ces mecs-là hier au volley parce qu'ils sont mauvais. Ils ont voulu se venger en nous provoquant pour chercher la bagarre mais ils sont encore plus nuls en boxe et en judo. Et ils ne seraient même pas bons en surf, vous avez vu, ils n'ont aucun équilibre ! Bon, ajouta-t-il en reprenant sa planche, je vais mettre vos conseils en application.

CHAPITRE 29

GENDARMERIE

Sur la route de retour au camp, Valentin redemanda à Inge s'il y avait une réponse à son SMS, mais il n'y avait rien. « Lemoine me répond toujours, c'est bizarre qu'il ne le fasse pas cette fois » se dit-il.

Damien le père d'Olivier regardait les boulistes sur le terrain vers l'entrée du camping.

— Olivier n'est pas avec vous ? demanda-t-il, surpris.

— Il est tellement accro au surf qu'il a voulu prolonger un peu. Il faut dire qu'il est doué, il réalise déjà des changements de direction sur la vague.

— Olivier adore tous les sports de glisse. Canoë, natation, ski... dommage qu'il ne mette pas autant de conviction à l'école, mais bon, c'est les vacances.

Quand les deux passèrent devant les jeux pour enfants, Inge fit remarquer :

— Tiens, regarde, c'est notre petit Nathan d'hier celui qui est sur le tobogan.

— Je ne l'avais pas reconnu. Je vais lui parler. Hello, Nathan ! Viens une minute.

D'abord surpris, l'enfant eut une phase d'hésitation, puis ayant sans doute reconnu la voix de Valentin, il s'approcha avec le sourire.

— Bonjour Nathan, tu te rappelles de nous ?

— Oui, tu es le grand qui m'a sauvé.

— Tu peux me dire où est votre emplacement, Nathan ? Nathan comment ?

— Nathan Dubreuil. C'est la caravane blanche là-bas, fit-il en tendant le bras.

— Laquelle ? Il y en a plusieurs.

— La Hobby.

— OK. Amuse-toi bien.

Valentin se tourna vers Inge.

— Sa maman t'a dit qu'on lui avait volé ses papiers. Je veux parler un peu avec elle, tu viens avec moi ?

— Non, je vais d'abord me doucher, le sel de l'océan me tire la peau.

— À tout à l'heure alors.

Valentin toqua discrètement à la porte de la caravane Hobby. — Oui ? dit la maman de Nathan en ouvrant la porte.

— Bonjour madame, je suis Valentin, vous vous souvenez de moi ? Hier soir...

— Ah oui. Bonjour Valentin, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Hier soir vous avez dit à mon amie Inge qu'on vous avait volé vos papiers, vous pouvez m'en dire un peu plus ? C'était ici dans le camping ?

— Je ne sais pas. J'ai d'abord pensé les avoir égarés mais j'ai cherché partout, ils sont introuvables, donc je pense qu'on me les a volés.

— Où les rangez-vous où d'habitude ?

— Dans le vide poche de ma voiture là, répondit-elle en désignant une Citroën C4 grise. Pourquoi veux-tu savoir ça ?

— Est-ce que vous êtes allée sur le parking de la plage avec votre C4 ? éluda Valentin.

— Effectivement, avant-hier j'ai pris la voiture, pourquoi ?

— Il y a souvent des vols sur les parkings il paraît. Je viens de voir Nathan aux jeux, il va beaucoup mieux qu'hier soir.

— Maintenant il dort avec moi dans la caravane, j'ai eu trop peur et puis sa tente est déchirée par la branche tombée. J'ai été un peu brusque avec vous hier, j'étais tellement paniquée, excuse-moi Valentin.

— Pas de problème madame, j'ai très bien compris.

Dès qu'il fut revenu sur leur emplacement, Aude lui dit :

— Ah, Valentin, tu es là, où est Olivier ?

— Il voulait surfer encore quelques vagues, il va arriver.

— Bon. Ah, je crois que j'ai entendu ton téléphone sonner dans ta tente.

— Merci Aude, répondit-il en pénétrant dans sa Quetchua. Il sortit son smartphone du sac à dos contenant ses affaires et constata un appel et la présence d'un message vocal. « C'est Lemoine. Valentin, est-ce toi qui m'a envoyé un SMS cet après-midi ? Si oui, appelle-moi. » Valentin réfléchit un instant avant de se décider. Muni de son téléphone, il sortit du camp, traversa la route et s'engagea sur un chemin qui s'enfonçait dans la forêt de pins. Il fit apparaître sur l'écran de son appareil le numéro de l'adjudant-chef Lemoine et appela. Ce dernier prit immédiatement l'appel.

— Allo ! fit sa voix rude de baroudeur.

— Valentin Valmont, mon adjudant-chef.

— Ah, c'était donc bien toi l'auteur de ce SMS venant d'un numéro que je ne connaissais pas, un numéro auquel il manquait un chiffre pour que ce soit le tien.

— J'ai rédigé le message sur le téléphone d'une amie danoise.

— Tu es au Danemark actuellement ?

— Non, en France dans les Landes avec mon ami Olivier Channat et ses parents. Nous avons fait connaissance avec une famille danoise et une fille de notre âge.

— Je comprends mieux. Qu'est-ce c'est que cette histoire de RollJam ? Tu ne vas pas encore te mettre en danger, je te l'interdis.

— Non monsieur Lemoine, c'est pour cela que je vous appelle. Vous savez que j'ai un peu l'esprit d'observation, alors j'ai plusieurs fois repéré le manège de deux types dans une voiture. Il y en a un qui semblait jouer avec une drôle de manette. J'ai fait des recherches sur internet et j'en suis venu à la conclusion qu'il manipulait un RollJam. Vous savez ce que c'est ?

— Je suis gendarme, Valentin. Donc tu veux savoir quoi faire ?

— Oui, tout seul ou même avec Olivier, je ne peux pas agir contre deux adultes.

— Deviendrais-tu raisonnable ? Où es-tu exactement ?

— Dans le département des Landes, un endroit appelé Mixelit-plage. C'est au bord de l'océan.

— Bien entendu. D'où je suis, je ne peux pas agir directement... Attends un peu... Mixelit... Mixelit... Ah, voilà, oui, il y a une gendarmerie à Mixelit. Ils ne te connaissent pas donc ne te croiront peut-être pas si tu les appelles... Voyons, voyons... Oui, voici ce que je vais faire, je vais appeler officiellement mon homologue et lui demander de te contacter discrètement en me portant garant de toi. Je peux lui communiquer ton numéro de téléphone ?

— Pas de problème mon adjudant-chef. Ça peut se faire tout de suite ?

— Hum, dix-huit heures... Il vaut mieux attendre demain matin. Attends encore un instant... Oui, donc la personne qui te contactera, ce sera l'adjudant Hirigoyen. Tu lui expliqueras tout. Je sais que tu as déjà tout calé dans ta tête avec les descriptions et les preuves. Fais comme si c'était moi.

— Très bien monsieur Lemoine. Vous n'êtes pas en vacances je présume.

— Avec le nombre incroyable de touristes à Saint Thomas du Lac en ce moment, il n'en est pas question. Peut-être une semaine fin septembre. Tu profites bien de l'océan ?

— Oui, super vacances avec mon ami. Encore trois jours, c'est chouette. Au revoir, à bientôt monsieur Lemoine.

CHAPITRE 30

LA BRIGADE DE MIXELIT

Il était huit heures du matin. Valentin, réveillé tôt, faisait le tour du camp, téléphone en poche. Bien qu'il s'y attendit, le tremblement de l'appareil le fit sursauter. Il prit l'appel à la troisième vibration. Il ne connaissait pas le numéro affiché.

— Allo ?

— Valentin heu... Valmont ?

— Oui, c'est moi.

— Adjudant Irrigoyen, de la brigade de gendarmerie de Mixelit. L'adjudant-chef Lemoine de Haute Savoie m'a parlé de vous et m'a dit que vous êtes un garçon à qui on peut faire confiance.

— Monsieur Lemoine est un gendarme psychologue et efficace. J'ai pu lui rendre un ou deux services.

— Alors tu as repéré des voleurs au Rolljam ?

— Je le crois. J'ai observé plusieurs fois leur manège.

— Comment sais-tu ce que c'est qu'un Rolljam ?

— Internet mon adjudant.

— Je vois... Et donc tu penses avoir compris la technique.

— Captation du signal du « Plip » du propriétaire et reproduction du signal quand le propriétaire est parti. C'est le principe.

— Tu as vu les voleurs ?

— Fugacement, mais je peux vous dire qu'ils opèrent à bord d'une Clio grise dont la portière côté chauffeur est un peu enfoncée. Je vais vous envoyer les photos de la voiture des voleurs et celles de quelques victimes si vous le désirez, mon adjudant.

— Un jeune qui n'a pas peur d'appeler un gendarme par son grade, étonnant ! Comment sais-tu que ce sont des victimes ?

— Je le suppose simplement.

— Valentin, raconte-moi dans le détail ce que tu as observé.

Valentin raconta in extenso à l'adjudant Irrigoyen toutes les observations qu'il avait faites depuis trois jours à la suite de quoi le gradé lui exposa son plan.

Il était quatorze heures quand le Dacia banalisée de la gendarmerie s'arrêta sur la bande d'attente stabilisée avant l'entrée du camping. Le

téléphone de Valentin vibra.

— Adjudant Hirrigoyen. Nous sommes à l'entrée du camp. Dacia bleu foncé, deux personnes à l'intérieur, nous sommes en civil, peux-tu venir ?

— J'arrive dans cinq-six minutes.

Valentin attira Olivier un peu à l'écart et lui glissa dans l'oreille : « si vous voulez voir du spectacle Inge et toi, allez vite vers la plage vous placer en haut de l'escalier de façon à voir le parking. Vous avez cinq minutes d'avance. »

— Qu'est-ce que tu manigances encore ?

— N'oublie pas ton surf, ça t'évitera un aller-retour.

— Pas de danger.

Après les cinq minutes annoncées, Valentin sortit du camping et repéra le Dacia. L'homme côté chauffeur baissa sa vitre et demanda :

— C'est toi Valentin ?

— Affirmatif, répondit-il en se moquant intérieurement.

— Je suis l'adjudant Hirrigoyen, la dame à côté de moi, c'est la brigadière Elisalde. Monte derrière, à côté de la mallette.

Quand Valentin fut à l'intérieur de l'habitacle surchauffé, l'adjudant expliqua :

— Voici mon plan. Nous allons rouler jusqu'au parking et là, nous en ferons lentement le tour, comme si nous cherchions une place à notre convenance. Tu me dis si tu repères la Clio en question.

— Entendu.

La voiture démarra. Valentin accablé de chaleur avait du mal à respirer.

— Il faut ouvrir les vitres, cela fera beaucoup plus touristes.

Le Dacia s'engagea dans le parking. Valentin repéra rapidement la Clio au début de la première travée.

— Continuez à rouler doucement, mon adjudant. Je les ai vus dans la rangée de gauche. Le mieux serait de faire un tour comme si on cherchait la meilleure place, en plus, ça nous fera passer à côté d'eux.

— Vu aussi mon adjudant, confirma la brigadière Elisalde en mettant en place une oreillette. La voiture est garée en position de départ rapide, arrière contre la clôture de dune. Attention, elle démarre.

— S'ils nous prennent pour des touristes, ils vont nous suivre, supposa Valentin.

— Exact ! Il faut qu'ils soient relativement près de leur proie pour capter le signal du Plip, expliqua inutilement l'adjudant.

— Effectivement, dit la brigadière qui avait baissé son pare-soleil et faisait mine de se recoiffer, il semble bien qu'ils nous suivent.

— Donnez le signal.

La jeune femme pinça le haut de son t-shirt, souleva légèrement et dit : « Ici souris, chat repéré, en place renard. Confirmez renard. ». C'est bon, mon adjudant, ils sont en bas de la montée, la herse est prête à être déployée. C'est mon micro caché, expliqua-t-elle à Valentin.

— Valentin, dit l'adjudant, pour donner le change, nous allons faire comme si nous étions des estivants qui vont à la plage. Quand nous serons garés, si la Clio se gare près de nous, nous sortirons tout naturellement. Dans le coffre il y a un sac de plage avec des serviettes et un ballon. Tu prends le ballon et tu t'amuses avec sur place. Elisade prendra le sac et moi je placerai la mallette qui est à côté de toi dans le coffre. Il n'y a aucun danger, ils ne soupçonnent rien sinon ils ne nous suivraient pas. Allez, action !

Les trois occupants sortirent. L'adjudant appuya sur son « Plip » qui se montra inopérant. Il réappuya et le bruit caractéristique de la fermeture centralisée se fit entendre.

— A toi p'pa ! fit Valentin en lui lançant immédiatement le ballon.

— Attends au moins qu'on soit sur la plage, répondit son supposé père en lui relançant plutôt adroitement.

Le trio arpenta le parking sur sa longueur. Quand ils furent au niveau de la route non loin de l'escalier, l'adjudant Hirrigoyen dit à Valentin :

— Merci pour ton aide précieuse, mais maintenant c'est fini pour toi, va sur la plage, rester ici peut s'avérer dangereux.

— Entendu ! répondit l'adolescent, bien conscient qu'il mentait.

Il effectua les quelques pas le séparant du sommet de l'escalier et s'arrêta là où l'attendaient Olivier avec son surf et Inge.

L'adjudant et la brigadière descendirent vers une voiture de gendarmerie garée en bas de la montée le long de la petite route en cul-de-sac. Ils récupérèrent des brassards gris barrés de bleu blanc rouge, marqués du mot GENDARMERIE en majuscules, qu'ils scratchèrent autour de leur bras gauche.

— Montez à dix mètres de la sortie, tenez-vous prêts ! ordonna l'adjudant aux deux gendarmes dans la voiture officielle puis, suivi de sa subordonnée, il rebroussa chemin vers le parking.

Les voleurs les aperçurent au dernier moment, quand l'adjudant toqua la vitre fermée du chauffeur. « Gendarmerie nationale, sortez du véhicule s'il

vous plait. » fit-il.

Le chauffeur sursauta, puis réagit avec une vitesse stupéfiante. Il lança le moteur et démarra en trombe, bousculant au passage le sous-officier.

« Attention, ils prennent la fuite ! » cria la gendarmette dans son t-shirt.

« Clio grise, barrez la route ! Mettez la herse. »

Les roues de la voiture grise patinèrent sur le revêtement ensablé du parking ; moteur hurlant, le chauffeur maintint l'accélérateur enfoncé et la Clio prit de la vitesse, manqua de peu emboutir un van Volkswagen qui arrivait, réussit à prendre en dérapage le virage à angle droit pour se retrouver sur la route d'accès. Un gendarme en uniforme tira vivement la corde mettant en place la herse sur laquelle roulèrent les fuyards. Un double éclatement suivi du bruit de casserole de la herse cognant le soubassement de la Clio indiqua l'efficacité du dispositif. Les portes chauffeur et passager s'ouvrirent à la volée. Le plus âgé des deux malfrats tenta de fuir vers le bas, immédiatement arrêté par l'habile croc en jambe d'un gendarme tandis que le plus jeune fonçait vers le haut de l'escalier de la plage, encombré de touristes. Il en bouscula plusieurs, mit à terre une dame âgée qui, avec ses béquilles, s'apprêtait à descendre sur le sable. Olivier qui n'avait rien perdu du spectacle, au moment où le jeune malfrat sautait la première volée de marches, mit vivement son surf en travers de sa trajectoire. Déséquilibré, l'homme tomba contre la rambarde opposée puis roula jusqu'au bas des marches. Il se releva en boitant, tenant son bras droit avec sa main gauche, signe évident de blessure à l'épaule mais put néanmoins s'éloigner sur la plage sud, poursuivi par l'adjudant et sa gendarmette.

— Gendarmerie, arrêtez-vous ! haleta inutilement l'adjudant.

Plus jeune, plus légère, mieux entraînée, la gendarmette gagnait du terrain sur l'homme qui boitait bas. Arrivée à bonne distance, elle plongea, réussit à saisir une jambe du voleur qui s'écroura sur le ventre. Rapidement relevée, elle posa un pied sur la cheville blessée en articulant :

— Ne bougez plus ou j'appuie !

— C'est bon, c'est bon, je me rends, lâchez mon pied, j'ai atrocement mal.

— Mettez vos mains dans le dos.

— Obtempérez ! hurla l'adjudant Hirrigoyen qui les avait rejoints.

Il sortit un lacet en plastique cranté de la poche de son pantalon de toile et immobilisa les poignets du truand.

Autour des deux gendarmes et du voleur les touristes s'approchaient.

— Debout ! ordonna à nouveau le gradé.

— J'ai la cheville niquée, je peux pas.

— Nous allons t'aider. Relève-toi.

L'adjudant réalisa une rapide palpation pour s'assurer que son prisonnier n'avait pas d'arme sur lui.

— Appuie-toi sur moi et avance !

— J'ai mal aussi à l'épaule, je peux pas lever le bras.

— J'appelle la Jeep des secouristes mon adjudant ?

— Bonne idée, allez-y. Et vous autres, dispersez-vous, le spectacle est terminé.

Le véhicule de secours des surveillants de baignade conduisit le trio jusqu'au pied de l'escalier.

— Là tu vas être obligé de monter à pied.

— Pas possible, regardez ma cheville, elle a doublé.

— Elisalde, allez remplacer le plus costaud à la voiture et envoyez-le-moi. Précisez que c'est pour un portage, qu'il apporte le brancard souple. Toi, assieds-toi sur une marche !

Cinq minutes plus tard, le blessé fut porté en haut de l'escalier par l'adjudant et un de ses brigadiers. Les trois amis s'y trouvaient toujours. Au passage, l'adjudant fit un clin d'œil à Valentin qui le lui rendit.

Inge, qui avait remarqué le signe de connivence, demanda :

— C'est toi Valentin qui a déclenché tout ça ?

— Pas seulement, vous m'avez bien aidé à démêler cette affaire tous les deux. Olivier, je voulais te dire, tu te débrouilles vraiment bien avec ton surf, même hors de l'eau !

CHAPITRE 31

HEUREUSE SUITE

De seize à dix-sept heures, Inge et Valentin étaient sur la plage, contre la dune, en train d'admirer les évolutions d'Olivier qui maîtrisait parfaitement le courant de baine pour aller chercher la bonne vague au large, ramait puissamment des deux mains pour la prendre au bon moment, réussissait à se mettre debout sur la planche d'une souple détente et maîtrisait la glisse comme un surfeur chevronné.

— C'est vraiment bien comme il fait, admira Inge.

— Dans notre classe de collègue, c'est le deuxième meilleur en sports après Florian, un autre ami...

A ce moment, le smartphone de Valentin que, en raison des circonstances et pour une fois il avait emmené à la plage, vibra et sonna dans le sac d'Inge.

— Excuse-moi, c'est sûrement la gendarmerie. Allo ? Oui, rebonjour mon adjudant, c'est sympa de me tenir au courant. Ah, très bien. Sous la roue de secours ? Beaucoup de cartes ? Ah oui, quand même ! Dites-moi, y a-t-il dans le lot quelque chose au nom de Dubreuil ? Oui, c'est une dame en vacances avec son fils dans notre camping. Super, elle va être drôlement contente, je vais lui annoncer la nouvelle. Vous allez mettre l'adjudant-chef Lemoine au courant ? Ce n'est pas nécessaire vous savez. Ah, il vous l'a demandé ? Bon. Le gars avec la planche de surf ? Oui, c'est un de mes copains. Je lui dirai. Au revoir mon adjudant.

— C'était l'adjudant de la gendarmerie, dit-il bêtement à Inge.

— Ah bon ? Je n'avais pas deviné, se moqua-t-elle.

A dix-sept heures, Olivier fatigué mais super heureux remonta vers eux.

— Bravo Olivier, le félicita Inge, tu es le meilleur !

— Merci beaucoup. J'adore cette sensation de glisse, j'aimerais surfer des vagues encore plus grosses, comme on voit à la télé des fois. Le mono m'a dit que j'aurai mon brevet de surfeur junior.

— Et le petit mec que tu trouvais nul au début, celui qui buvait tout l'océan ?

— Toujours aussi mauvais, pourquoi ? Tu t'intéresses à lui ?

— Très indirectement. Tu te rappelles, ton premier jour de stage, quand nous sommes rentrés, les parents de ce gars qui se disputaient à propos d'un sac oublié ? La grosse Mercédès...

— Oui, mais quel intérêt pour nous ?

— Je crois qu'en fait, ces gens avaient aussi été volés par nos malfrats. Tu peux tout raconter à ton pote de surf.

— Ce n'est pas mon pote.

— Oui mais il le deviendra quand il saura que tu as fait arrêter les voleurs de ses parents. Surtout qu'il doit t'admirer pour ta maîtrise de la planche !

— Tiens, ça me donne une idée, j'achète 50 euros la planche de surf que j'utilise et je lui revends 70 euros en disant que si je suis bon en surf, c'est grâce à elle.

— Mais c'est du vol !

— Mais non Val, c'est du commerce ! Il est encore là-bas, je vais lui parler.

— Ne propose pas ta planche tout de suite et demande simplement son nom de famille, je vais rappeler l'adjudant pour savoir.

Moins d'une minute après, Olivier était de retour.

— Il s'appelle Lucas Delville.

Valentin reprit son smartphone et dans les appels entrants toucha le dernier numéro. Une voix féminine répondit presque immédiatement.

— Gendarmerie de Mixelit, j'écoute.

— C'est Valentin Valmont, pourrais-je avoir d'adjudant Hirrigoyen ?

— L'adjudant est fort occupé avec l'affaire de cet après-midi, c'est pourquoi ?

— Je suppose que vous êtes le brigadier Elisalde.

— Elle-même. Que désires-tu Valentin ?

— Je voulais simplement savoir si, dans les objets récupérés, il y en a au nom de Delville.

— Je suis justement en train d'établir cette liste, attends... nani... nani... nanère... Oui, carte bancaire gold, permis de conduire, une carte d'identité au nom de madame Céline Dubreuil née Thomasson...

— Y-a-il aussi un sac de dame ?

— Il y en a plusieurs.

— Comment les objets dérobés pourront-ils être rendus à leurs propriétaires ?

— Il faut qu'ils se présentent à la gendarmerie.

— Merci beaucoup brigadier Elisalde, vous nous rendez service, nous allons pouvoir faire plaisir à une connaissance. Bonne soirée.

— Chacun son tour, Valentin. Bonsoir.

— Bingo Olive, tu vas faire plaisir à une famille, te faire mousser un peu voire beaucoup et faire une affaire en revendant une planche de surf que tu

n'as pas encore achetée. Explique à ton nouvel ami que ses parents doivent se présenter à la gendarmerie de Mixelit pour récupérer le sac et les papiers volés. Ensuite nous irons trouver madame Dubreuil pour lui dire la même chose. On retourne nager Inge ?

CHAPITRE 32 AU REVOIR INGE

Malgré le soleil radieux qui infiltrait ses rayons entre les branches des grands pins, l'odeur pénétrante de la forêt, le chant des cigales, Valentin n'avait pas le moral en ce samedi midi du milieu du mois d'août. Inge venait de replier sa tente et s'apprêtait à se rendre au sanitaire pour faire la dernière vaisselle du séjour. Bien que n'ayant lui-même pas encore mangé, il se proposa pour l'aider, ce qu'Inge accepta par un grand sourire.

— À quelle heure partez-vous ?

— Mes parents veulent commencer à rouler vers seize heures, seize heures trente.

— Vous voulez faire étape à quel endroit ?

— Nous allons vers Royan par le bac de la Gironde.

— Vous allez dans un camping ?

— Non, nous allons dans une aire de camping-car quand nous ne sommes que de passage.

— Vous remontez vers le Danemark ?

— Oui mais par petites étapes, en suivant les côtes de France.

— Nous ne nous verrons plus alors, soupira Valentin.

— Moi aussi je vous regretterai, tu sais. J'ai beaucoup de bons souvenir d'ici, de toi, de vous deux, de tout.

— Tu ne veux pas aller nager une dernière fois ? Bronzer sur le sable ? Marcher au bord de l'eau ?

— Et toi, que veux-tu faire ?

— J'ai envie de marcher sur le sable jusqu'au village de Saint Gire vers le sud. Il y a environ dix kilomètres par la plage.

— Et Olivier ?

— Il va passer son diplôme de surf.

— Combien faut-il de temps pour faire dix kilomètres à pied ?

— Sur le sable dur, je dirai entre deux et trois heures.

— Donc en commençant à marcher à 2 PM, on peut y être à 5.

— Qui on ?

— Toi et moi. J'ai beaucoup envie de faire ça avec toi. Je demande tout de suite à mes parents. Ils pourront venir me chercher avec le camping-car, juste un petit détour pour eux. Va vite faire ton repas.

— OK, je prendrai mon sac à dos léger pour mettre nos baskets et de l'eau.

Il n'était que deux heures de l'après-midi quand les deux adolescents arrièrent au sommet de l'escalier de la plage. Inge s'arrêta, promena longuement son regard sur le sable, l'océan, les pins, comme pour en graver l'image dans son souvenir. Puis elle se déchaussa et confia ses baskets légères à Valentin qui les mit dans son sac à dos avec les siennes.

— On ne voit pas le village que tu dis, Saint Gire !

— C'est à cause de la brume des grosses vagues de la marée montante, mais il y a bien dix kilomètres, j'ai vérifié sur la carte.

Les deux amis marchaient d'un bon pas sur le sable durci, emplissant leurs poumons de l'air salin et iodé. Le sol vibrait sous l'écrasement des déferlantes. Inge se baissait de temps en temps pour ramasser un beau coquillage. Elle jetait le précédent quand elle en trouvait un plus joli.

— Je le mettrai sur mon bureau, comme ça je penserai à toi, à vous quatre, à tout ça, dit-elle avec un grand geste circulaire. C'est ici que nous avons pêché les lagagnons, se souvint-elle avec précision, c'était bon !

Ils avaient parcouru plus d'un kilomètre, les estivants sur la plage étaient devenus rares. Il faisait beau, la chaleur du mois d'août était à peine tempérée par une légère brise marine.

— Je veux encore faire naturisme, cela ne te gêne pas ?

Le cœur de Valentin fit un bond dans sa poitrine.

— Non pas du tout, réussit-il à dire d'un ton faussement dégagé.

Sans mimique, sans simagrées, naturellement, la jeune fille ôta prestement son t-shirt, son short, fit glisser la dentelle de son petit slip et tendit le tout à Valentin avec un sourire. Celui-ci tomba le sac à dos, enleva également son t-shirt et mit le tout dans le sac.

Sans parler, Inge le regarda d'un air interrogatif. Il eut une petite grimace d'excuse.

— Même sans mauvaise pensée, un garçon n'est pas comme une fille, tu sais.

Inge eut un petit rire puis lui prit la main et ils reprirent leur marche tantôt sur le sable, tantôt dans l'eau mousseuse des fins de vagues. Quelques mouettes cherchaient pitance sur le sable mouillé, Inge courut vers elles.

— Je peux te prendre en photo quand tu cours vers les oiseaux ?

— Pourquoi pas, tu es mon ami.

Valentin sortit et prépara son smartphone.

— Nous avons le soleil de face, ce n'est pas bon pour les photos. Attends, je vais te doubler et me mettre dos au soleil. Quand les mouettes se poseront, tu pourras recommencer.

— D'accord, j'attends ici.

Valentin dépassa son amie d'une vingtaine de mètres, posa un genou dans le sable et fit la meilleure photo souvenir de ses vacances.

Tantôt gambadant, tantôt tapant leurs pieds dans les vagues mourantes, tantôt marchant calmement en se tenant par la taille, les deux adolescents heureux avançaient vers le soleil.

— Regarde devant, un peu plus haut, à la limite du sable mouillé, un joli galet rond, je vais le ramasser, dit soudain Inge.

La jeune fille fit quelques pas courus, se pencha sans aucune gêne et saisit l'objet ovale, gris-jaunâtre.

« Un galet sur une plage uniquement sableuse, étonnant ! » se dit Valentin.

— Oh, qu'il est léger ce caillou ! Comme c'est étrange ! Tiens Valentin, respire, c'est un caillou qui sent bon. Bizarre, non ?

Le garçon saisit la pierre, surpris lui aussi par son faible poids. Il la sentit plusieurs fois.

— Ce caillou a une étrange odeur en effet. On dirait du tabac blond mélangé à une odeur de bois frais coupé et de mousse. C'est très agréable, enivrant même. Incroyable ! De toute évidence, ce n'est pas une pierre, mais j'ignore totalement de quoi il peut s'agir.

— Je la garde. Ce sera mon souvenir de toi, mon bon souvenir. Tu peux la mettre dans le sac ?

— Bien sûr. Tu veux boire un peu d'eau ?

— Oui, je veux bien. Comment feras-tu pour rentrer ? Tu veux que je demande à mes parents de te ramener ?

— Non, je rentrerai en footing, j'aime bien courir. Il y a un chemin dans la forêt derrière la dune. Ce chemin est parallèle à la plage, j'ai vérifié sur la carte. Cela me prendra un peu plus d'une heure.

— Il nous reste combien de kilomètres à marcher ?

— Attends, je vérifie sur mon smartphone.

Valentin activa son application de guidage, autorisa celle-ci à accéder à sa position.

— Nous en sommes à la moitié, encore cinq kilomètres. Tu es fatiguée ?

— Pas du tout, je suis en pleine forme, répondit Inge en esquissant quelques pas gambadés qui animèrent ses jeunes seins.

— Attention, il y a du monde là-bas, deux personnes. Tu veux te rhabiller ?

— Oh non, je pense que les gens qui viennent aussi loin sur la plage sont comme moi, ils aiment le naturisme.

— Comme tu veux, Inge.

Les deux amis continuèrent à avancer au bord de l'eau. L'océan avait fini de monter, la plage était rétrécie. Quand ils ne furent plus qu'à une vingtaine de mètres, une des deux personnes allongées sur le sable se redressa. Il avait l'air d'un grand adolescent d'environ seize ou dix-sept ans. Sur un mot de celui-ci, l'autre garçon, sensiblement du même âge, se redressa également. Comme Inge l'avait supposé, ils étaient nus sur leurs habits posés au sol.

— Ohé, bonjour, dit l'un d'eux.

— Bonjour, sourit Inge sans chercher à cacher quoi que ce soit de son anatomie.

Valentin se contenta de lever la main droite tandis que de la gauche il saisit le bras de son amie pour l'inciter à continuer leur chemin.

— Tu vas à Saint Gire ? On peut y aller ensemble, dit l'un d'eux, s'adressant visiblement à Inge.

— Non merci, dit sèchement Valentin.

— Ce n'est pas à toi que je cause !

— Viens Inge, ignore-les et ne leur souris pas, murmura Valentin. Ils ne te veulent pas du bien.

— Moi c'est Mathis et mon copain c'est Théo, on vient de la région parisienne, et toi ?

Inge regarda Valentin qui lui fit un léger signe négatif de la tête.

— Il faut qu'on avance, viens Inge.

— Inge, comme c'est joli. Tu veux savoir qui nous avons rencontré sur cette plage déserte ? proposa Mathis.

Inge embarrassée ne répondit pas.

— Nous avons rencontré une jolie jeune fille, toi.

— Ça suffit maintenant, allons-y Inge.

— Toi tu peux te casser mais elle, elle peut rester avec nous, n'est-ce pas ma belle ? fit Mathis en saisissant le bras de la jeune fille.

— Lâche-la ! gronda Valentin, mâchoires serrées.

— Hé, ho, ce n'est pas une mauviette comme toi qui va me dicter sa loi.

— Lâchez-moi !

— Du calme ma belle, on ne veut pas te faire du mal, au contraire, fit Mathis en caressant un sein de la jeune fille. C'est bien joli tout ça !

— Vous n’êtes pas des gens corrects, lâchez-moi ! LÂCHEZ-MOI ! *Lad mig gâ !*

— Vous avez compris ? Elle a dit non, lâchez-la ! hurla Valentin.

— Rien à foutre de ce qu’elle a dit ! Occupe-toi du minus Théo, moi je m’occupe de la fille !

— D’ac, mais tu m’en laisses un peu, hein? rigola son comparse en repoussant Valentin des deux mains. Ce dernier fit trois pas en arrière et se laissa tomber près de son sac à dos toujours à terre. Il prit un air apeuré.

— C’est bon, c’est bon, je me chausse et je m’en vais.

Il sortit du sac la bouteille d’eau qu’il posa au sol, récupéra ses baskets qu’il enfila prestement. Profitant de ce que Théo regardait à nouveau la jeune fille, il saisit discrètement une poignée de sable sec, fit quelques pas en s’éloignant puis laissant tomber le sac, il changea brusquement de direction, fonça vers Mathis lequel, tirait toujours Inge par le bras et se dirigeait vers leur tas d’habits. Au moment où son acolyte Théo alerté cria « attention ! », Valentin sauta à califourchon sur le dos de Mathis, lui entoura le cou du bras gauche et lui balança la poignée de sable dans les yeux.

— Aïe, ouille, aïe putain, je n’y vois plus rien, dérouille-le ce bâtard Théo ! commanda Mathis en lâchant la jeune fille pour se frotter les yeux.

— Prends le sac et sauve-toi ! hurla Valentin à l’intention d’Inge.

Il se tourna alors vers son nouvel adversaire qui, légèrement en contrebas montait vers lui, attendit qu’il soit à bonne distance. Soudain, courbé en avant, il plongea tête première dans l’abdomen de Théo lequel se plia en deux sous le choc. Tombé au sol sur le ventre, Valentin se retourna vivement et exécuta à l’aveuglette un double ciseau de jambes. En bout de course, la basket de son pied droit vint frapper Théo sur la pommette. Celui-ci, sonné, tomba à genoux sur le sable en frottant son visage tuméfié. Mathis, encore un œil fermé par le sable reçu, s’avança, menaçant. Valentin recula jusqu’au niveau de la bouteille encore pleine aux trois quarts, la saisit par le goulot. Au moment où son adversaire arrivait sur lui, il lui tourna le dos et, d’un grand mouvement circulaire vers la droite de tout son corps, bras écartés, il asséna un violent coup de bouteille sur le côté droit du visage de son assaillant. Surpris, un peu groggy, ce dernier resta néanmoins debout. Valentin, laissa tomber la bouteille et de l’extérieur de la semelle de son pied gauche racla de haut en bas le tibia de la jambe avancée de son adversaire puis, après avoir opéré un preste changement de pied, il shoota violemment du pied droit dans le sexe du garçon qui hurla, tomba dans le

sable, se recroquevilla en chien de fusil, porta ses deux mains à son bas ventre en poussant un long gémissement de douleur. Théo s'était relevé, sur ses gardes cette fois, il s'avança poings en avant. Son premier et seul coup fut un swing du bras droit vers le visage de Valentin qui bloqua le poing de l'autre avec son avant-bras gauche. Estimant que son adversaire était assez près de lui, il arqua son corps en reculant son buste et lâcha un violent coup de pied bas de sa jambe arrière sur le genou avant de la jambe de son vis-à-vis puis, reposant son pied, il enchaina par un direct du droit sur la pommette non encore tuméfiée de Théo. Il se baissa ensuite rapidement, ramassa une nouvelle poignée de sable et la lui lança dans les yeux à bout portant.

— Aïe mes yeux ! De l'eau, il me faut de l'eau pour mes yeux ! Putain, je n'y vois plus rien !

— Tu en as tout un océan, va te servir ! ricana Valentin.

— Démolis-le Mathis !

Mais Mathis, toujours recroquevillé dans le sable gémissait toujours.

— Vous voulez continuer la bagarre, espèces de salopards ? Non ? C'est bon ? Vous en avez assez ? Attendez, je vais quand même faire quelque chose pour vous.

Délibérément il se dirigea vers les habits de ses agresseurs, les ramassa en boule et alla les jeter à l'eau dans une vague déferlante.

— Un peu de fraîcheur, ça calmera vos bobos et vos ardeurs quand vous vous rhabillerez ! s'amusa-t-il. Dépêchez-vous si vous voulez les récupérer, il y a un courant de baïne et la mer va commencer à redescendre.

Valentin se tourna ensuite vers la jeune fille qui, paralysée par l'inquiétude, était restée sur place près du sac à dos.

— Viens Inge, je crois que c'est fini maintenant. Tu as soif ? ajouta-t-il en récupérant la bouteille. Oh, flûte! le plastique est fendu, elle fuit, il faut la finir.

— Valentin, tu es excellent. Tu m'as sauvée dans l'océan quand le courant m'emportait, tu as battu les mauvais allemands et là, c'est la deuxième fois que tu prends ma défense. Où as-tu appris à te battre ainsi ?

— Tu sais Inge, contrairement à ce que tu pourrais croire, je déteste la brutalité autant que toi mais vois-tu, un jeune garçon comme moi, pas très épais de surcroît, doit savoir se défendre. Il y a toujours des brutes telles que ces deux-là qui veulent dominer les autres, les plus faibles bien sûr, donc j'ai appris à ne pas me laisser faire. J'ai un avantage, avec ma

corpulence, je ne fais pas peur aux autres, alors je bénéficie toujours de l'effet de surprise. En plus, dans ma tête, j'ai des séquences d'actions de défense toute prêtes à faire selon les circonstances et selon les adversaires, comme ça, je ne suis jamais pris de court.

— Que fait-on pour ces deux-là ? demanda-t-elle, prête à compatir.

— Rien. Qu'ils se débrouillent ! Allez, viens Inge, ces salopards l'ont bien cherché et nous ont assez mis en retard. Tu veux te rhabiller avant de continuer ?

— Non, je veux encore profiter. Le soleil, le petit vent... Je me rhabillerai seulement quand il y aura des gens sur la plage.

— J'aime bien comme tu es Inge.

— Nue ?

— Non, naturelle. J'aime ta façon naturelle de te comporter.

Vers dix-sept heures, quand ils ne furent plus qu'à cinq cents mètres de la baignade surveillée de Saint Gire, Inge, toujours nue, s'arrêta et fit face à son ami.

— Valentin, je veux te dire au revoir ici, pas devant mes parents. Je n'oublierai jamais ces merveilleuses vacances, je ne t'oublierai jamais. Elle se colla au garçon, lui prit la tête entre ses mains, l'attira vers son visage pour un long baiser sur les lèvres.

— Tu sais Inge, ce n'est pas parce que je me contrôle que je n'ai pas les mêmes pulsions, les mêmes désirs que les autres garçons... Alors...

— Alors je me rhabille maintenant Valentin, fini le naturisme. Je suis triste de te quitter tu sais. S'il te plait, quand nous aurons rejoint mes parents, part tout de suite, je déteste les adieux qui traînent.

— D'accord, on se dit au revoir ici, Inge. Tiens voici ton coquillage, ajouta-t-il en fouillant dans son sac, et aussi ton caillou qui sent bon.

Valentin porta la pierre à son nez et huma longuement. Il en profita pour discrètement essuyer du dos de la main un début de larme incontrôlée.

— Elle sent vraiment très bon cette pierre... Je penserai souvent à toi moi aussi, Inge. Reste toujours la jolie jeune fille sportive dont je veux me souvenir, bien dans sa tête et bien dans son corps. Marchons maintenant s'il te plait, moi non plus je n'aime pas les adieux qui n'en finissent pas.

CHAPITRE 33

SMS

Valentin était épuisé quand, vers dix-neuf heures, il franchit le portail du camping. Olivier, assis sur un banc à l'extérieur de l'accueil, l'attendait avec une impatience mêlée d'anxiété.

— Ah, te voilà espèce de lâcheur ! Qu'est-ce que tu fabriquais ? J'étais mort d'inquiétude.

— Je viens de faire un semi-marathon, vingt bornes en marche et course, je suis vanné, haleta Valentin en se laissant tomber assis près de son ami.

— Tu t'entraînes pourquoi ?

— J'ai accompagné Inge jusqu'au village de Saint Gire où ses parents l'ont récupérée. Nous y sommes allés par le bord de mer. Elle voulait marcher sur la plage une dernière fois, je ne pouvais pas refuser de l'accompagner, ajouta-t-il hypocritement. Je suis revenu en courant par la forêt. Et toi ? Ça s'est bien passé ton diplôme de stage de surf ?

— Dans la poche ! Le mono a dit que j'étais le meilleur du groupe.

— Et l'autre, le petit Lucas Deville à qui tu voulais vendre ta planche ?

— Ah oui, je lui ai demandé au sujet des voleurs. Ses parents sont allés à la gendarmerie du village et ils sont super contents d'avoir tout récupéré. Son diplôme, il l'a eu aussi, de justesse, et il m'achète la planche.

— Super. Bon, je commence à récupérer, je remets mon t-shirt. C'est vraiment long vingt kilomètres.

— Dis-donc, c'est quoi cette odeur sur toi ? Tu te parfumes ?

— Pas directement, c'est mon vêtement. Tiens, sens dans mon sac.

— Waouh, c'est fort et très agréable. Tu m'expliques ?

— Inge a trouvé un galet odorant sur la plage. Je l'ai transporté dans mon sac et il a tout parfumé.

— Un galet ? Tu te fous de moi !

— Je n'ai pas compris non plus mais je vais faire des recherches sur internet dès que j'aurai rechargé mon smartphone.

— Tu me raconteras. Rentons, le repas doit être prêt.

Triste du départ d'Inge, fatigué par la bataille livrée, les dix kilomètres de marche dans le sable, sa longue course de retour, Valentin s'était couché tôt mais il n'arrivait pas à trouver le sommeil d'autant plus que la tente était loin d'assurer l'obscurité propice. Il se demandait s'il

n'était pas tombé amoureux de la jolie petite danoise. « Je l'aime bien et elle m'aime bien, mais elle m'a embrassé sur la bouche... Les filles que j'aime bien, je les embrasse sur la joue... Oui mais elle n'est pas française... Quand j'étais amoureux d'Emily, je l'embrassais sur les lèvres... Je ne suis plus amoureux d'Emily... mais le suis-je de Inge ? Elle n'a eu aucune honte à se mettre nue devant moi... Elle est un peu plus âgée que moi, elle doit savoir l'effet que cela fait sur les garçons. Mais elle l'a fait quand même... Maintenant elle est partie, elle habite loin, trop loin... Emily aussi habitait loin et pourtant j'avais tout fait pour la revoir... »

A ce moment précis, son téléphone fit retentir le petit jingle annonçant l'arrivée d'un SMS. Machinalement, il le sortit de la petite poche de rangement cousue à l'intérieur de sa tente. Il relança l'éclairage de l'écran. « Message d'Emily » indiquait celui-ci. Etonné par la coïncidence, il ouvrit le message. Emily n'était pas une adepte de l'écriture spontanée et intuitive des jeunes de leur âge, son SMS était écrit comme une lettre, sans fautes d'orthographe ni de français.

Mon cher Valentin,

Je suis revenue de Brighton et demeure quelques jours dans notre villa de Saint Thomas avant d'aller en station dans notre chalet des soldanelles.

Hier je suis passée devant la maison de tes grands-parents pour tenter de te voir, j'ai discuté un instant avec ton grand-père qui tondait la pelouse. Il m'a dit que tu es actuellement en vacances à l'océan dans les Landes françaises avec notre ami Olivier et que tu vas bientôt rentrer.

A ce sujet, quand tu seras de retour, j'ai quelque chose à te proposer, mais auparavant je veux te dire que, derrière les soldanelles, il y a un petit mazot qui appartient à ma mère et qu'elle a fait rénover et aménager. Il y a dedans deux lits escamotables, des tabourets, une table de berger. C'est adorable, une maison de poupée ! Donc, comme je sais que venir seul tu n'accepteras jamais, je t'invite à venir passer quelques jours ici, logé dans ce mazot avec un ami de ton choix, Florian, Olivier, Quentin ou Gilles ou qui tu veux. Fin août, la montagne est encore très agréable et je serais fort heureuse de passer quelques jours avec toi (vous).

Je t'embrasse Valentin,

Emily

Il venait à peine de finir sa lecture que son téléphone émit une deuxième fois le signal d'arrivée d'un SMS. Rédigé dans un autre type d'écriture, il émanait de Gilles.

Slt toi

Pour qq qui ne 2v pas partir tu é tjr en vac

Suis rentré y a 5 j apl moi.

Valentin se demandait à qui il allait répondre en premier quand, loi des séries, un troisième SMS s'afficha. Il eut un petit coup au cœur quand l'écran lui annonça : « message de Inge »

Nous campons cette nuit à Saint Brévin l'Océan. C'est un sympathique endroit.

Mon père connaît le caillou qui sent bon, c'est de l'ambre gris, rare et très recherché par les parfumeurs. Tout le camping-car en a pris l'odeur.

Je te regrette.

Intrigué, Valentin commença immédiatement une recherche internet sur l'ambre gris et dans la foulée, ravis d'avoir une raison de lui écrire, il répondit à Inge.

J'ai fait une recherche sur l'ambre gris. Je ne sais pas si ton père t'a expliqué que cette matière, qui n'est pas un caillou, provient du vomit d'un cachalot mangeur de calmars. Il parait qu'au début cela possède une odeur épouvantable mais l'eau de mer transforme cette substance et l'odeur peu à peu devient celle que nous connaissons. Mon t-shirt, mon sac à dos et maintenant ma tente sentent comme votre camping-car.

Nous partons demain.

Je t'embrasse

Inge devait guetter l'arrivée de son message car sa réponse arriva dans la minute.

Merci Valentin, moi aussi je t'embrasse. Bonne nuit.

Pendant plusieurs minutes, l'odeur aidant, il laissa son esprit communier avec celui d'Inge. Il finit par se secouer et, avant de répondre à Gilles, il se mit à réfléchir.

« Que me veut exactement Emily ? Olivier pense qu'elle cherche à raccrocher et c'est peut-être effectivement son intention, mais pour moi pas question ! Maintenant, voir le Grand Bornand en été, et faire des activités en copains, pourquoi pas. Donc, hors de question d'y aller seul, ni de recommencer une histoire de cœur avec elle, mais rester bons copains, oui, je veux bien. Qui inviter ? Gilles semble avoir envie que nous ayons des activités communes. S'il peut se libérer deux ou trois jours... Mais comment y aller ? De Saint Thom au Chinaillon, il y a au moins 45 kilomètres ! En autocar ? Possible mais sur place nous serions bloqués. En

VTT ? 45 kilomètres à quinze à l'heure, cela fait trois heures de route. Sûrement plus car il y a des côtes, mais c'est faisable. Il y a aussi le problème du change d'habits, de la nourriture, de l'argent, je ne veux pas être à la charge de ses parents et leur être redevable. Je ne lui réponds pas tout de suite, il me faut l'avis de Gilles, je lui écris. »

Salut mon vieux,

Nous repartons demain, serons à St Thom Dimanche soir.

Ça te dirait de faire 45 km en VTT (avec côtes) avec moi et de passer un jour ou deux en montagne dans un mini-chalet ?

CHAPITRE 34 RUDE MONTÉE

Il était presque onze heures du matin, sac de randonnée chargé sur les épaules, Valentin stoppa son VTT devant la maison des parents de Gilles. Sans qu'il eût besoin de sonner au petit portail, la porte d'entrée s'ouvrit. Le chien de son ami, Zoreille se précipita vers lui en remuant la queue.

— Tu me reconnais, hein mon brave Zoreille.

— Les animaux savent reconnaître leurs amis, énonça Gilles qui suivait de près.

— Pas d'accord. Pense à tous ceux qui sont destinés à l'abattoir, au départ, ils aiment leur maître.

— Oui, vu comme ça, tu as raison. Bon, je passe au garage et j'arrive.

Madame Arroux se présenta à son tour sur le seuil de la maison. Après les salutations d'usage, elle avoua :

— Gilles a tellement insisté pour qu'on l'autorise à effectuer cette sortie que nous avons cédé mais je suis quand même un peu inquiète. C'est bien parce que nous connaissons ton sérieux que nous avons accepté, la route est assez fréquentée en cette saison.

— Nous serons extrêmement prudents madame Arroux, je vous le promets. Nous vous enverrons régulièrement des messages.

— J'y compte bien.

La porte du garage attenant à la maison bascula et Gilles, casqué, sac sur le dos sortit en poussant son VTT.

— Onze heures pile, c'est parti ! On passe par le bout du lac et on se relaie tous les kilomètres, d'accord ? Je passe devant.

— OK comme ça. Au revoir madame Arroux.

— Au revoir m'man dit au revoir à papa quand il rentrera.

La première partie du trajet sur la magnifique piste cyclable du tour du lac leur fut très agréable. Valentin avait secrètement décidé de laisser l'initiative de l'allure et des relais à son ami qui, se sentant pour une fois un peu le chef, évitait de montrer tout signe de faiblesse, de fatigue ou de découragement. Quand, au bout d'une heure, après les quinze premiers kilomètres, ils abordèrent la rude côte du Roc de Chère, Gilles commença à prodiguer ses conseils à Valentin, oubliant qu'il les avait reçus de lui l'année précédente.

— Oxygène-toi bien.

— Mets tout à gauche.

— Chante dans ta tête.

— Tu me dis si je vais trop vite.

— Il vaut mieux mouliner des jambes qu'appuyer fort.

— Si tu as un coup de pompe, on peut s'arrêter.

Arrivés sur un replat en haut de la côte du Roc, Gilles magnanime déclara un peu hypocritement :

— Cinq minutes de pause, on boit, on mange une barre énergétique. Tu me dis quand ça va mieux. On va continuer par la route de Saint Germain puis on tournera à gauche vers le col de Bluffy...

— Tu es déjà venu en vélo par ici ? s'étonna Valentin.

— Non, mais j'ai appris la carte par cœur. C'est bon maintenant ? Alors en selle Adèle !

— Ça devrait aller, ne roule pas trop vite.

— Tu sais que cette côte est répertoriée au Tour de France ?

— Ah bon.

— Il est midi bon poids, on s'arrêtera à Thônes pour casser la croûte.

— Pas de refus, je te payerai un coca.

— D'ac, merci. Maintenant, on se tait, soldat, et on pédale. Passe devant.

— Ouf ! Ça fait du bien de s'arrêter, émit Valentin quand ils furent assis à la terrasse d'un café sous les arcades de Thônes. Dis-donc, j'ai promis à ta mère de lui envoyer des messages pour la rassurer. Rapproche-toi, je vais faire un selfy et le lui expédier.

— Montre la photo ?

Valentin ouvrit l'album de son smartphone et le feuilleta devant son ami pour amener le selfy à l'écran. La photo d'Inge sur la plage apparut brièvement.

— Oh hé, ne confonds pas le selfy avec la photo de la fille avec les mouettes, ma mère ne comprendrait pas, se moqua Gilles intéressé.

Valentin rougit de confusion.

— Tu as l'œil trop exercé, je voulais garder ça secret.

— Excuse.

— Bon, je t'explique, c'est une fille que j'ai connue à l'océan la semaine dernière.

— Et elle se laisse photographier à poil !

- Ce n'est pas ce que tu crois, elle est danoise et adepte du naturisme.
- Et toi, tu as fait du nudisme aussi ?
- Non, pas vraiment.
- Cette fille, c'est ta nouvelle amie ?
- C'est une danoise qui habite au Danemark, Gilles ! répéta Valentin.
- Ah, oui, effectivement, difficile !
- Allez, si nous revenions au réel. Nous sommes à quelle altitude maintenant ?
- Environ six cent trente mètres.
- Hein ? Nous n'avons même pas fait deux cents mètres de dénivelée ! Et nous devons monter à mille trois cents mètres, ce qui fait encore six cent soixante-dix mètres de montée si je calcule bien !
- Tu calcules toujours bien mais rassure-toi, à part un gros « coup de cul » à la sortie du village et les quatre ou cinq derniers kilomètres où il y a du cinq ou six pour cent, la pente est beaucoup plus douce. Mangeons nos sandwiches et buvons un coup, on peut bien s'accorder une demi-heure.
- Qu'appelles-tu un « coup de cul ? »
- C'est vrai que tu ne connais pas toutes les expressions cyclistes. C'est une côte rude mais courte.

Quand le clocher à bulbe de l'église du village sonna la demie de treize heures, Gilles demanda :

- Tu as récupéré ? Oui ? Alors roule ma poule !
- C'est la deuxième fois que tu utilises ce type d'expression, ça vient d'où ?
- De nulle part, on ajoute un prénom marrant à ce qu'on dit. Ça fait plus cool, plus sympa, par exemple tranquille Emile, à l'aise Blaise. Tu peux en inventer autant que tu veux comme heu... trop fort Victor, heu...
- Facile Gilles.
- Bien vu, malin Valentin. Alors, on y va ? Oui ? Nous voici Emily !
- Oui, et bien à son sujet, pas d'impair, pas d'allusion au passé, ni à la photo que tu viens de voir, n'est-ce pas ? Emily c'est une copine et rien d'autre. Allez, pédale Pascal !
- Je te suis Louis !

Après le premier kilomètre, Valentin qui menait s'arrêta.

- Tu en as déjà marre ? demanda Gilles.

— J'en ai marre des voitures qui nous rasant, j'ai même failli être touché par un rétroviseur.

— Il n'y a malheureusement pas d'autre route.

— J'ai envie d'essayer un truc. Actuellement nous roulons le plus à droite possible ce qui laisse quasiment toute la largeur de la route aux bagnoles. Je me demande si c'est la meilleure façon de rouler. Les conducteurs pensent avoir la place de nous doubler même quand il vient quelque chose en face et c'est ça qui ne va pas. Je te propose que nous roulions presque au milieu de notre moitié de chaussée, l'un derrière l'autre avec trois quatre mètres d'écart.

— Ça ne va pas plaire, on va se faire klaxonner.

— Je préfère un coup de klaxon à un coup de rétro ou un coup de parechoc. Après une huitaine de kilomètres et le double de coups d'avertisseur dont ils ne tinrent aucun compte, les deux amis arrivèrent au rond-point de Saint Jean de Sixt. Gilles qui menait fit signe qu'il allait s'arrêter.

— Maintenant on va avoir une petite descente d'un kilomètre puis après ce sera la grande montée vers le col de la Colombière. Ça va être le moment de chanter en pédalant pour se donner des forces ! D'ailleurs avant ça, je te propose de grignoter une barre et de boire un coup d'eau. Courage mon vieux, dans une heure d'ici nous aurons rejoint Emily.

Emily était assise sur un vieux banc de bois devant le chalet des soldanelles. Elle ne lisait pas, ne tripotait pas son téléphone, elle scrutait la route. Vers quinze heures trente elle aperçut les deux amis qui moulinaient leurs pédales dans le raidillon menant à son chalet. Elle se leva et courut à leur rencontre.

— Valentin ! Gilles ! Vous avez pu venir ! Que je suis contente de vous voir. Vous avez soif ? Je vous ai préparé de quoi vous rafraichir. Vous voulez vous doucher tout de suite ? Vous voulez voir le mazot ?

— Nous voulons juste nous assoir là, sur ton banc, haleta Gilles.

Après quelques minutes de récupération, Valentin demanda à son ex-amie de cœur :

— Tes parents sont dans le chalet ?

— Ma mère est là mais mon père est à Saint Thomas pour régler des affaires, il ne montera pas avant le week-end.

— Donc nous ne le verrons pas.

— Vous ne voulez pas rester ?

— Tu nous invites combien de temps ?

— Trois jours, une semaine, toute la vie.

— Toute la vie, c'est trop long, répondit Valentin le plus sérieusement du monde. Il avait parfaitement saisi le sous-entendu.

— J'ai dit à mes parents deux ou trois jours, appuya Gilles.

— Pouvons-nous saluer ta mère ?

— Naturellement. M'mum, Valentin est arrivé !

— Valentin ET Gilles, Emily. Ah, bonjour Emilienne, nous vous remercions d'avoir permis à Emily de nous inviter, c'est très gentil. Je suis content de voir cet endroit en été, je ne le connaissais que sous la neige. C'est un coin magnifique.

— Bonjour les garçons, bienvenue aux soldanelles. Tu fais visiter le mazot Emily ? C'est là que vous allez loger.

— Yes m'mum. Vous allez voir comme c'est mignon.

— Vous savez ce qu'est un mazot ?

— Euh, oui, répondit Gilles, c'est comme un tout petit chalet.

— C'est un peu ça. À l'origine, le mazot est un ancien grenier savoyard en grosses poutres équarries superposées comme dans un jeu de construction. Il était destiné à sauvegarder les biens les plus précieux des habitants en cas d'incendie du chalet, comme les papiers, les habits du dimanche, une réserve de grain etc. Nous avons fait aménager le nôtre selon les idées et les désirs d'Emily.

Une porte cloutée au sommet en accolade ouvrait sur un intérieur de trois mètres sur trois. La paroi à droite de l'entrée supportait deux lits abattants à une place chacun. Contre la paroi d'en face percée d'une mini-fenêtre se trouvait une table de berger entourée de trois tabourets ainsi qu'un mini-bahut en mélèze. Le mur à l'opposé de la porte, présentait également une petite fenêtre ouvrant à l'Ouest ; inondée de soleil, elle se dessinait sur le plancher de grosses planches neuves. A sa droite étaient fixées quelques étagères tandis qu'à gauche un petit lavabo d'angle complétait le confort du charmant petit logement.

— Emily a beaucoup de goût, félicita Gilles, faisant rougir la jeune fille.

— Installez-vous les garçons, ensuite vous pourrez venir vous doucher au chalet car je vois que la montée fut rude, conclut Emilienne en désignant les fronts emperlés de sueur des deux cyclistes.

CHAPITRE 35 À LA MONTAGNE

L'abat-jour en verre translucide aux bords ondulés diffusait la lumière d'une ampoule à l'ancienne dans la maison de poupée que constituait le mazot d'Emily. Il n'était pas vingt-deux heures et dehors c'était déjà le crépuscule. Les étoiles étaient à peine visibles mais Jupiter et Saturne décoraient de clous d'or le ciel de cette fin du mois d'août. Gilles, allongé sur la couchette supérieure du mazot commentait leur journée.

— C'était tout de même une rude montée, mais je vais te dire, elle m'a donné envie de continuer jusqu'au col de la Colombière. Ça te plairait d'essayer ?

— Voyons Gilles, nous sommes venus à l'invitation d'Emily, pas pour faire vacances à part !

— Elle pourrait nous accompagner, non ?

— Plutôt non. Elle n'est peut-être jamais montée sur un vélo.

— C'est possible ça, à notre époque ?

— Tu lui demanderas demain.

— Qu'est-ce qu'on va faire alors ?

— Ce n'est pas à nous de proposer. Si elle nous a invités, c'est qu'elle a une intention.

— Elle aurait pu nous en parler pendant qu'on faisait la sieste dans l'alpage. Ne t'aurait-elle pas invité pour tenter de te reconquérir ?

— Peut-être a-t-elle ça dans un coin de la tête...

— Ou du cœur ! culpa Gilles.

— J'ai déjà mis les choses au point avec elle. Pour moi, c'est non.

— Tu es bien difficile, c'est vraiment une jolie fille. Bon, elle a un look un peu démodé, mais je ne connais aucun copain qui dirait non s'il était à ta place. Tu la refuses parce qu'elle a essayé de te rendre jaloux en s'affichant avec un autre.

— Avec le mec le plus minable de la classe ! C'est le genre de chose qui te remet à ta place ! Vois-tu, moi je ne peux pas me mettre avec quelqu'un qui ne me fait pas entière confiance. Elle va probablement me faire des avances, discrètement car elle ne manque pas de finesse, mais je ne vais pas lui faciliter la tâche. Je ne suis plus dans la file d'attente des prétendants. Si le cœur t'en dit...

— Ben non, moi j'ai Lucie.

— Oui, c'est vrai. Comment va-t-elle ?

— Toujours aussi gentille. Elle rentre samedi de la Haute-Marne. À part ça, tu as des idées d'activité si Emily ne propose rien ?

— Se promener en montagne, c'est bien pour ça que nous avons pris nos chaussures de marche, non ? Bon, si nous dormions ?

Ce furent quelques coups toqués à la porte massive du mazot qui réveillèrent Gilles.

— Hein ? Qu'est-ce que c'est ? Où on est ? C'est qui ?

— Emily, répondit une voix chantante. Je vous ai réveillés ? Vous venez prendre le petit déjeuner au chalet ?

— Heu, oui, cinq minutes...

— OK, à tout de suite.

— Val, réveille-toi ! Emily vient de nous appeler.

— Je suis réveillé mais je voulais que ce soit toi qui répondes.

— Toujours aussi tordu, hein ?

— Si réfléchir c'est être tordu, alors oui, je le suis. Bonjour Gilles.

— Heu oui, salut Val.

L'air de la salle à manger du chalet était saturé d'odeurs appétissantes échappées de la cuisine.

— Ça sent rudement bon ! félicita Gilles après les salutations d'usage.

— Je vous ai préparé un petit déjeuner à l'anglaise, un véritable breakfast, leur dit Emilienne quand les trois jeunes furent attablés, vous connaissez, les garçons ?

— Nous avons apprécié lors de notre voyage scolaire à Londres au début de l'année scolaire dernière, affirma Gilles.

— Vous avez aimé Londres, l'Angleterre ?

— C'était bien sympa, éluda Gilles.

Valentin en son for intérieur avait décidé d'être lui-même, d'affirmer ses avis, de moins ménager les autres par peur de heurter les susceptibilités.

— Je sais que vous êtes d'origine française et même savoyarde Emilienne, alors à vous je peux dire ce que je ne dirais pas à votre mari, expliqua-t-il. Je préfère vivre dans une petite ville comme Saint Thomas du Lac que dans une ville immense comme Londres, je préfère les montagnes d'ici à la campagne anglaise, l'océan dans les Landes à la mer de Brighton, le soleil de notre région à la brume londonienne, le parfum des alpages aux senteurs

automobiles. Bref, si j'ai apprécié de visiter Londres et... heu... en toute franchise, je préfère de loin vivre ici.

— Au moins, voilà qui est clair, mais j'aime ta sincérité, Valentin.

— La franchise est une des qualités que j'apprécie le plus, appuya-t-il en regardant Emily.

Sentant venir une gêne chez la jeune fille, Gilles fort à propos changea de sujet.

— Alors Emily, qu'as-tu prévu pour cette belle journée ?

— Je pensais que nous pourrions partir pique-niquer en montagne et ensuite cueillir des myrtilles sauvages, je connais un coin qui est très peu ramassé.

— Super idée approuva Gilles.

— Qu'en penses-tu Valentin ? tenta la jeune fille.

— Même si l'idée ne me plaisait pas, à deux contre un, je serais battu, donc c'est d'accord.

— Très bien, donc départ vers dix heures. Il me faut deux volontaires avec leurs sacs à dos, reprit-elle avec humour.

— Je propose Valentin et moi, répondit Gilles sur le même ton, pourquoi faire ?

— Un pour porter le pique-nique et un autre les boissons. Moi je vais prendre les deux peignes à myrtilles du chalet ainsi qu'un grand tupperware pour les fruits.

— Je peux prendre la boisson. Est-ce que vous avez une corde de montagne quelque part ? demanda Valentin.

— Pourquoi faire ? s'étonna Emily.

— Mon grand-père m'a dit qu'il faut toujours emporter un bout de corde quand on part randonner. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, elle ne servira pas mais la centième fois, elle te sauvera la vie, donc en as-tu une ?

— Il y a bien quelque chose comme ça dans le grenier du chalet, je vais te la chercher. Par la même occasion, voulez-vous aussi des bâtons de ski pour marcher ?

— Pas pour moi. Je porterai les boissons et la corde.

— Ni moi. Mais je suis volontaire pour porter la bouffe, s'amusa encore Gilles.

Sur le large chemin montant vers le col du Maroly, Valentin dit à son ami :

— L’hiver dernier au ski, j’ai pris une douzaine de fois ce chemin à la descente. Comme dit Florian le paysage n’est pas le même dans un sens que dans l’autre.

— Ben si, quand tu tournes la tête, hé hé ! Il est où ton coin à myrtilles Emily ?

— Beaucoup plus loin. Il faut d’abord passer les chalets restaurants d’hiver, dépasser l’arrivée de la combe de la Tolar et c’est plus haut, sous le col, dans la pente à droite en contrebas d’une mini-falaise.

— Je vois, j’y suis passé en ski hors-piste avec Florian. Moi, cette barre rocheuse, je l’ai contournée mais Flo l’a carrément sautée. Dites-moi, au lieu de piqueniquer dans le coin à myrtilles, nous pourrions aller au col pour manger.

— Comme vous voulez, vous êtes mes invités, je vous laisse décider.

La vue depuis le col était magnifique, les vertes prairies où paissaient des vaches rousses contrastaient avec le gris des roches de la majestueuse Pointe percée dominant la chaîne des Aravis.

— Waouh, admira Gilles, quelle montagne ! J’aimerais bien grimper là-haut !

— Il paraît que la fin de l’ascension est vertigineuse, fit remarquer Emily. C’est un voisin qui en a parlé à mes parents.

— Gilles n’a pas le vertige, il grimpe mieux qu’un singe. Ce n’est pas comme moi, rien qu’à le voir monter dans les branches d’un arbre, j’ai de bizarres sensations sous la plante des pieds. Vous avez vu comme ces montagnes semblent près de nous ? J’ai l’impression qu’on pourrait les toucher.

— Il faudrait que tu aies le bras long ! se moqua Gilles.

— C’est une façon de dire. Mon grand-père m’a expliqué que quand les montagnes semblent tout près, c’est qu’il va y avoir un changement de temps le lendemain.

— Comment explique-t-il ça ?

— Le changement de masse d’air : l’air atlantique, plus limpide parce que plus mobile, remplace l’air continental et c’est l’air marin qui apporte les perturbations.

— Je serais quand même étonnée qu’il pleuve demain, il n’y a pas un nuage, douta Emily.

— On verra demain. Que nous as-tu prévu comme repas ?

— Ce que tu portes dans son sac à dos : tomates à la fleur de sel, rillettes ou pâté avec des cornichons sur du pain cuit au four banal...

— Ça, ça ne l'est pas ! coupa Gilles

— Quoi donc ?

— Ben banal !

— D'accord, sourit Emily. Ensuite fromage persillé des Aravis, comme dessert, un brugnion chacun et pour boire, coca ou eau de source.

— C'était bien bon tout ça, je me suis régalé, bravo à la cuisinière se moqua Gilles.

— Tu ne dis rien Valentin ?

— J'admire la Pointe percée, j'essaie d'estimer son altitude, je dirais entre deux mille cinq cents et trois mille mètres. Cette chaîne de montagnes est magnifique, on serait au paradis s'il n'y avait pas ces mouches énervantes.

— M'mum m'a indiqué un truc pour les éloigner : tu te frottes la peau avec de la menthe sauvage. Il y en a quelques pieds un peu plus bas, à l'endroit où c'est humide.

— J'essaierai ça en redescendant, remercia Valentin en s'octroyant une série de gifles sur le visage et les jambes. Tiens, il y a un pick-up qui monte dans le vallon de... de... de dessous.

— C'est le vallon de la Duché, renseigna Emily.

— Oui, maintenant que tu le dis, ça me revient, j'y ai skié avec Florian. Je pense que c'est un paysan qui vient contrôler son troupeau.

— On va aux myrtilles ? s'impatienta Gilles, j'adore glaner.

— Oui, allons ramasser des myrtilles, mais que signifie glaner, Gilles ?

— Ramasser les fruits de la nature, les champignons, les noisettes, les framboises, les fraises des bois et donc aussi les myrtilles.

Le trio était à peine descendu d'une dizaine de mètres qu'un lointain hurlement se fit entendre. Valentin fit demi-tour, remonta en courant jusqu'au col, regarda un instant de l'autre côté puis disparut de la vue des deux autres. Gilles et Emily se regardèrent puis remontèrent eux aussi. Valentin s'était arrêté quelques mètres sous le col.

Près du pick-up stationné au bord du large chemin, un homme se battait contre un chien en criant de douleur. L'animal dans ses mâchoires tenait le bras gauche de l'homme qui agrippait le cou de la bête avec son autre main.

— Vous avez besoin d'aide ? cria Valentin.

L'homme ne répondit pas mais l'animal soudain lâcha et fixa l'adolescent importun. L'homme se recroquevilla au sol en tenant son bras gauche avec sa main droite. L'animal soudain fonça vers Valentin qui fit demi-tour et remonta le plus vite qu'il put vers le col.

— Sauvez-vous ! Viiiite ! Montez sur la falaise ! Viiiite ! Lâche tes bâtons ! Lâche les Emily !

Le molosse était plus rapide que Valentin, au franchissement du col, le chien n'avait plus que vingt mètres de retard. Gilles et Emily volaient plus qu'ils ne couraient vers la mini-falaise, cinquante mètres sous le col. Emily avait semé ses bâtons, Valentin put ramasser le premier, mais l'animal était presque sur lui. Il fit demi-tour, sans enfiler la dragonne du bâton de ski il zébra l'air de droite et de gauche vers la tête busquée de l'animal qui montrait ses dents redoutables puis il recula pas à pas, assurant un pied avant de bouger l'autre car il se doutait bien qu'un faux pas signifierai l'attaque définitive du chien au museau plein de bave et de sang.

— Guidez-moi vers l'autre bâton, cria-t-il à ses amis, je ne peux pas le lâcher des yeux.

— Dix mètres derrière toi, à ta droite. La falaise est à trente mètres à droite aussi.

Le chien grondait, grognait, cherchait l'ouverture pour attaquer. Valentin, toujours cinglant l'air vers l'animal, dépassa le bâton couché dans l'herbe. Le chien choisit le moment où Valentin se baissait pour attaquer, il bondit. Valentin leva le bâton de ski qu'il tenait dans la main droite et tenta de repousser le flanc de l'animal dont les puissantes mâchoires passèrent en claquant à quelques centimètres de son épaule.

— Fais gaffe, c'est un pitbull ! hurla Gilles.

Valentin était trop occupé pour goûter l'ironie de la situation. Armé maintenant des deux bâtons, il pouvait maintenir le chien en respect en pointant le premier vers sa tête et en le frappant avec l'autre. L'animal, dégoulinant de bave rougeâtre, flanc saignant là où la pointe du bâton l'avait repoussé, la gueule ouverte, était effrayant. À force de reculer, Valentin se retrouva adossé à la paroi rocheuse sans possibilité de se retourner pour l'escalader.

— Jetez-lui des pierres ! haleta-t-il, vite !

— OK, tiens bon encore dix secondes ! fit Gilles. Approvisionne-moi Emily.

La première pierre frappa le chien au flanc, une autre le toucha au poitrail, la troisième l'atteignit à la tête, il recula sans cesser de gronder. Valentin lâcha les bâtons et grimpa le plus vite qu'il put. L'animal bondit à nouveau et ses dents se refermèrent sur le bout du talon droit de sa chaussure de marche. Le chien d'attaque qui devait peser dans les vingt-cinq kilos était à demi suspendu par sa prise.

— Il faut qu'il me lâche, je ne vais pas tenir longtemps, cria Valentin.

— Un pitbull ne lâche jamais, il faudrait enlever ta chaussure !

— Viens le faire !

Valentin du pied gauche martelait la truffe rosée de l'animal furieux. La prise du chien étant minimale, le bout en caoutchouc de la semelle céda. La bête roula en arrière, se ramassa et bondit à nouveau vers le garçon qui, tiré par la main de Gilles, finit son escalade en catastrophe.

— C'était moins une ! souffla-t-il. Pourvu qu'il ne pense pas à faire le tour de la barre rocheuse !

— Mon pauvre Valentin, finit par dire Emily en fondant en larmes. Tu es blessé ? Il y a du sang sur ton pied et il en a plein la gueule.

— Non, ce sang n'est pas le mien. Ça va.

Plusieurs fois le chien sauta, griffa la paroi rugueuse, faisant fi des mottes de terre et d'herbes lancées par les trois jeunes. Toujours grondant, il fit quelques aller-retours au pied du rocher puis il se posta en face, à trois mètres et attendit.

— On dirait qu'il nous assiège. On ne peut pas rester comme ça indéfiniment, émit Gilles.

— Oui, répondit son ami, il va falloir trouver un moyen de s'en débarrasser.

— Tu veux le tuer ! s'exclama Emily.

— Ce n'est pas avec les petits couteaux en plastique que tu as amenés pour le piquenique que nous allons pouvoir le neutraliser. De quoi disposons nous ? réfléchit-il tout haut, voyons, il y a les bâtons de ski mais le chien sera sur nous avant que nous les ayons récupérés. J'ai bien la corde dans le sac à dos, mais comment faire ? Un nœud étrangleur, oui, c'est ça, un nœud coulant autour du cou du chien mais cela ne l'empêchera pas de se jeter sur nous... Et si je faisais une laisse double avec nœud coulant au milieu ? Oui, c'est possible si je le tire d'un côté et Gilles de l'autre... L'un empêcherait l'autre de se faire attaquer... Il faudrait l'attirer jusqu'à ce qu'on puisse lui enfiler le nœud autour de son cou...

— Emily, est-ce qu'il nous reste de la nourriture ?

— Nous avons fini le pâté mais il reste du fromage, la moitié de la tomme et un peu de pain. Tu as faim ?

— OK, je crois que j'ai trouvé. Emily, passe-moi un peigne à myrtilles.

Valentin sortit la corde de son sac, accrocha le peigne par le manche au bout du filin et lança l'hameçon improvisé sur un des bâtons de ski resté au sol en bas du rocher. Au troisième essai, les dents métalliques du peigne attrapèrent la dragonne et il put récupérer le premier bâton.

— OK, à toi de pêcher le deuxième, Gilles, lui dit-il en lui tendant la corde. Quand ce dernier eut accroché puis saisit le second bâton d'Emily, Valentin récupéra la corde, en repéra le milieu en juxtaposant les extrémités. Là, par un nœud simple des deux brins à la fois, il réalisa une très petite boucle, juste suffisante pour y passer un des deux brins libres, ce qu'il fit. Il tira ensuite le bout qu'il venait d'enfiler dans la petite boucle jusqu'à obtenir un rond de corde un peu plus grand que la tête du Pitbull. Quand il souleva la corde, celle-ci n'étant pas rigide, l'anneau s'aplatit.

— Flûte, ça ne va pas marcher... A moins que... Emily s'il te plait, trouve-moi une brindille d'une trentaine de centimètres...

Un pied de long, ajouta-t-il en voyant l'amie anglaise hésiter. Pendant qu'elle cherchait, Valentin ôta le lacet d'une de ses chaussures de marche, ligatura la mince baguette de bouleau que lui tendait Emily en bas de la boucle coulissante de façon à la maintenir écartée. Il attacha ensuite solidement un bout de la corde à une saillie du rocher et donna l'autre bout à Gilles.

— Gilles, tu vas t'éloigner de façon à ce que la corde soit presque tendue, sans trop tirer pour éviter d'aplatir la boucle. Emily, veux-tu me passer le reste du fromage ? Merci.

Il piqua le bout de tomme des Aravis au bout d'un bâton de ski.

— Emily, expliqua-t-il, avec l'autre bâton, tu vas doucement éloigner la corde de la paroi au niveau de la boucle, un pied et demi, cela devrait suffire. Moi, je vais lui présenter le bout de fromage à travers l'anneau pour l'appâter. Gilles, quand je crierai « top », tu tireras de toutes tes forces. Il va se débattre très fortement mais il sera privé d'oxygène et il faiblira rapidement. À ce moment-là, je détacherai la corde du rocher et tirerai en sens contraire de toi, comme ça il ne pourra aller ni à droite, ni à gauche. Emily, quand je serai en bas du rocher, il faudra que tu me donnes mon sac complètement vide et qu'ensuite tu me relaies pour tirer sur la corde, tu penses pouvoir y arriver ? OK ? Alors exécution les amis.

Pour commencer Valentin jeta une motte d'herbe vers le molosse qui releva les babines, dévoilant à nouveau une effrayante dentition. Il fit ensuite le geste de descendre, le chien se précipita vers lui mais il remonta vivement.

— Prêt Gilles ?

— Oui, vas-y.

— Emily, éloigne la boucle... un peu plus... c'est bon.

Valentin avança l'extrémité du bâton tenant le bout de tomme au niveau de l'anneau et le recula vivement de trente centimètres au moment où la gueule du chien tentait de la saisir.

— TOP ! Hurla-t-il.

De toutes ses forces, Gilles se projeta en arrière. La boucle se ferma instantanément en pliant la mince baguette de bouleau fournie par Emily. Le molosse pris au piège secoua violemment la tête à droite et à gauche mais Gilles résista.

— Tiens bon, Gilles, tiens bon, il ne va pas tarder à faiblir. Je prends le milieu de l'autre bout et je descends. Emily, détache la corde du rocher s'il te plait ensuite vient m'apporter le sac à dos. Oula, il est costaud le bestiau. Maintenant, prends la corde Emily et tire de tout ton poids.

Valentin, sac à dos grand ouvert tenu à deux mains, s'approcha doucement du Pitbull par l'arrière. Profitant d'un instant où l'animal asphyxié ne donnait plus ses violents à-coups, il lui enfila d'un coup son sac à dos sur la tête et tira immédiatement le lacet de serrage. Aveuglé, l'animal se débattit encore un peu puis, haletant, s'affala sur le flanc.

— C'est bon, nous avons gagné. Emily, peux-tu récupérer le matériel ? Il faut que nous remontions au col.

— Hein ? Pourquoi faire ? s'étonna Gilles.

— Tu veux redescendre au hameau avec ce gentil toutou ?

— Heu non, pas vraiment.

— Nous allons descendre dans le vallon de la Duché pour tenter de retrouver le propriétaire.

Quand, toujours maîtrisant le chien, ils eurent remonté les cinquante mètres de dénivelée les séparant du col, Valentin observa l'homme toujours couché au sol près de son pick-up.

— Cet homme a visiblement besoin de secours, il faut que je fonce. Prends ma place Emily, il est maintenant docile comme un caniche.

Courant, sautant, coupant les virages du chemin, handicapé par sa chaussure sans lacet, Valentin finit par arriver près de l'homme qui, livide, tenait son

bras blessé. L'herbe près de lui était rouge de sang et à travers la veste bleue de travail, l'avant-bras saignait encore.

— Il faut faire un garrot, diagnostiqua Valentin se remémorant son cours de science.

Il ôta sa ceinture et entourra le bras de l'homme.

— Médecin... village... souffla faiblement celui-ci.

Valentin fouilla dans sa poche à la recherche de son smartphone qu'il ne trouva pas. Une onde de panique le saisit puis il se souvint l'avoir laissé dans la poche supérieure zippée de son sac à dos, sac qui maintenant enveloppait la tête du pitbull. Gilles et Emily, toujours tractant l'animal arrivaient vers lui.

— Gilles, as-tu ton portable ?

— Tu as perdu de tien ?

— Dans mon sac sur la tête du chien ! Tu veux tenter de me le récupérer ?

Gilles secoua la tête, fouilla sa poche, sortit son téléphone, consulta l'écran.

— Flûte, pas de réseau !

— Et toi Emily ?

— Désolée, je n'ai pas emmené mon portable. Cet homme est très blessé ?

— Il faut qu'il voie un médecin d'urgence. Nous ne pouvons pas attendre que quelqu'un passe et de toute façon, sans réseau il ne pourrait rien faire non plus.

L'homme de plus en plus faible, le teint blafard, les yeux semi-révolus murmura « pick-up »

— Que veux-t-il dire ? questionna Emily

— Il veut monter dans la voiture.

— Il est totalement hors d'état de conduire, estima Gilles.

— Je vais prendre le volant. Attachez le chien à ces deux arbres et venez m'aider à installer cet homme à la place du passager. Dépêchons-nous, c'est peut-être une question de minutes !

— Tu m'as dit un jour que tu avais déjà conduit un tracteur et je ne sais quoi, mais tu n'as pas le droit de conduire ici ! objecta Gilles.

— Nous n'avons surtout pas le droit de laisser ce monsieur sans soins. Sa blessure au bras me semble très grave. Il doit bien y avoir un cabinet médical au village. Monsieur, monsieur, vous m'entendez ? Nous allons vous emmener chez un médecin, essayez de vous lever. Tiens-le par la taille Gilles, je l'aide avec son bras valide. Ouvre la portière côté passager, Emily.

— Oh qu'il est lourd !

— Essayez de marcher monsieur, oui, encore un peu, là, nous y sommes. Emily, soulève-lui le pied gauche et aide-le à le poser sur le plancher du pick-up, je vais l'aider par l'intérieur, maintiens-le bien Gilles. OK, c'est bon. Tu peux monter derrière sur le plateau ? J'aimerais qu'Emily reste à côté de lui pour desserrer le garrot de temps en temps.

— Pas de problème. On laisse le chien comme ça avec ton sac à dos sur la tête ?

— Oui, chaque chose en son temps, priorité à ce monsieur, répondit Valentin en examinant le levier de vitesse du vieux pick-up Ford.

Il tourna la clé qui était restée sur le contact. Le moteur toussa, fit une explosion et cala. Un panache de fumée enveloppa l'arrière du véhicule, Gilles eut une quinte de toux. Valentin attendit quelques secondes avant de faire une seconde tentative. Cette fois après quelques hoquets, le moteur se mit à tourner rond. Négligeant la ceinture de sécurité mal positionnée pour sa taille, Valentin débraya, et poussa le levier de vitesse vers l'avant ; la boîte de vitesse craqua horriblement mais à l'embrayage, le pick-up avança poussivement en couinant. L'homme murmura un son incompréhensible « framan »

— Que dit-il ? demanda Valentin en fronçant les sourcils pour tenter de comprendre.

— J'ai entendu « frinman » ou « framin », répondit Emily.

— Ah, ça y est, j'ai compris cette fois, dit Valentin en abaissant le levier du frein à main.

Le véhicule fit un bond en avant, un bruit de chute se fit entendre sur le plateau du véhicule et le couinement cessa.

— Je croyais que tu savais conduire, hurla Gilles en se frottant l'épaule endolorie par sa chute.

Valentin débraya pour tenter d'enclencher la deuxième vitesse et à nouveau la boîte de vitesse craqua horriblement.

— Je suis trop petit ou je suis assis trop loin, je ne peux pas appuyer à fond sur la pédale d'embrayage. Il faut que je m'arrête pour régler l'avancée de mon siège. Profites-en pour desserrer un peu son garrot. Attention, son sang peut encore gicler.

Valentin stoppa au milieu du chemin de terre, d'herbes et de cailloux, remis le frein à main, sortit de l'habitacle et avança le siège conducteur de deux crans. Il était de plus en plus inquiet pour le paysan qui avait laissé tomber sa tête sur la poitrine. De nouveau au volant, il put plus facilement passer

les deux premières vitesses mais n'enclencha pas la troisième à cause de la pente descendante. Ce n'est qu'au premier hameau rencontré qu'il put accélérer sur une route goudronnée. Cinq kilomètres plus loin, il entra dans le village.

— Sais-tu où se trouve le cabinet médical ? demanda-t-il à Emily.

— Non, je ne sais pas mais il faut faire vite, je crois qu'il a perdu connaissance.

Valentin ralentit malgré tout et continua vers le premier parking qu'il rencontra, non loin de l'église. Il stoppa le pick-up et bloqua le klaxon.

— C'est bientôt fini ce raffut ? fit un passant qui s'arrêta, surpris de voir une personne aussi jeune derrière le volant.

— Vous êtes d'ici ? Vous savez où est le cabinet médical ? Vous savez conduire ?

— Oui, oui, que se passe-t-il ?

— Cet homme a été grièvement mordu par un pitbull. Prenez le volant et conduisez-nous tout de suite chez le médecin, c'est urgentissime ! Allez-y, je monte derrière.

Le passant n'hésita pas, il prit la place du chauffeur et démarra. Se frayant un passage à coups de klaxon, trois minutes plus tard il stoppait devant la maison médicale.

— Sonnez et ouvrez la porte, je me charge de lui.

Le passant était costaud, il réussit à prendre le paysan dans ses bras et à le porter jusqu'au cabinet. Le médecin qui était sorti furieux de son bureau se radoucit en voyant la tête du blessé.

— Madame, veuillez patienter dans la salle d'attente, je suis à vous dès que possible, dit-il à la dame dont il s'occupait. Posez-le sur la table d'auscultation. Qu'est-ce qu'il a ?

— Mordu au bras par un pitbull dans l'alpage, il a beaucoup saigné, dit sommairement Valentin.

— Les autres n'ont rien ? questionna l'homme de l'art en relevant la manche poisseuse du paysan. Aïe, artère radiale sectionnée, muscle long extenseur du carpe déchiré et d'autres aussi probablement. Il glissa son stéthoscope sous la rude chemise du paysan. Immédiatement, il réagit.

— Son cœur est faible, il a perdu trop de sang, je lui installe tout de suite une perfusion et je le fais transférer à l'hôpital. C'est un parent à vous ? Quel est son nom ?

— Nous ne le connaissons pas, nous avons seulement vu qu'il a été attaqué par un pitbull en nous promenant dans les alpages, expliqua Valentin.

— Ça s'est passé où ? continua le praticien en piquant le bras gauche du blessé.

— Dans le vallon de la Duché, intervint Emily.

— Et le chien ? Personne d'autre n'a été mordu ? demanda le docteur en décrochant son téléphone fixe.

— Le chien, nous avons pu le neutraliser, il est attaché à deux arbres différents vers le haut du vallon, à la limite du chemin carrossable. Nous n'avons pas été blessés, compléta Gilles.

— Allo ? une ambulance pour le cabinet médical, c'est urgent, merci.

— Il faut que j'y aille maintenant, dit le passant serviable, je gare correctement son pick-up et je vous remets les clés.

— D'accord, donnez-les-moi, je vais appeler la mairie pour cette histoire de chien dangereux. Vous pouvez repartir aussi les enfants.

— C'est-à-dire que maintenant nous sommes à pied et la Duché, c'est loin ! De plus, c'est le pitbull qui a mon téléphone, expliqua Valentin.

— Je ne sais pas qui tu es, toi, mais je n'aime pas que l'on se paye ma tête. Fichez le camp, j'ai du travail.

— Rendez donc service ! s'énerma Gilles quand tous trois furent dehors.

— Il faut dire que l'histoire du pitbull qui a le téléphone est difficile à avaler. Il faut retourner lui expliquer, argumenta Emily.

— Bof, ça m'est égal qu'il me prenne pour un rigolo ou un demeuré.

— Tu n'as pas peur qu'on te pique ton appareil ?

— Non, Gilles, il est défendu par un bon chien de garde !

— Comment va-t-on faire pour rentrer ? s'inquiéta Emily.

— Le toubib a dit qu'il allait appeler la mairie pour que quelqu'un s'occupe du chien, intervint Valentin. On peut aussi appeler et tout expliquer, mais dans l'ordre cette fois ajouta-t-il en souriant à Emily.

— Ils vont sûrement y aller en voiture, on peut demander de nous emmener.

— Bonne idée, Gilles. Je pense aussi qu'ils vont se faire accompagner par un vétérinaire, ne serait-ce que pour neutraliser la bête, l'endormir, retrouver le propriétaire.

— Et donc te permettre de retrouver ton smartphone, sourit Emily.

— Tu appelles la mairie ou je le fais ?

— Vas-y, fit Gilles en tendant son smartphone.

CHAPITRE 36

SECOND JOUR

Gilles fut le premier à apercevoir le Dacia marqué sur les portières du sigle de la Mairie. Il fit immédiatement de grands gestes des bras pour attirer l'attention et la voiture avec deux hommes à bord s'arrêta devant le cabinet médical où attendaient les trois amis. Le chauffeur baissa sa vitre :

— C'est vous les jeunes au pitbull ?

— Oui, Emily, Gilles et moi Valentin. C'est gentil de nous remonter à la Duche.

— Je suis adjoint au maire du village, le monsieur à côté de moi est vétérinaire. Embarquez et mettez vos ceintures.

— Oh, flûte, j'ai oublié de reprendre la mienne dans le cabinet du docteur. Je fais au plus vite. Valentin redescendit, sonna à la porte du cabinet et entra.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de ceinture ? questionna l'adjoint.

— Valentin a dû faire un garrot au bras du monsieur mordu par le chien car il perdait tout son sang, expliqua Emily.

— Bonne réaction, approuva le véto, l'a-t-il relâché périodiquement ?

— C'est moi qui l'ai fait, continua Emily, Valentin conduisait. D'ailleurs, le revoici.

— Valentin, je sais l'histoire dans ses grandes lignes, mais peux-tu m'expliquer en détail ce qui s'est passé ?

Valentin, calmement, méthodiquement relata toute l'affaire : le paysan agressé par le pitbull, l'attaque du chien, sa difficile neutralisation, la descente en pick-up avec le paysan blessé, la séquence chez le médecin.

— Tu es sûr que c'est un pitbull ?

— Moi j'en suis absolument certain, déclara Gilles, j'ai moi-même un chien, un berger belge et je me suis intéressé à toutes les races de chiens, je sais les reconnaître.

— Vous avez pris des risques insensés, en êtes-vous conscients ? Le pitbull est extrêmement dangereux quand il devient agressif.

— C'eut été encore plus dangereux de le laisser faire, vous ne trouvez pas ? déclara Emily. La réaction de notre ami Valentin a non seulement sauvé la vie de ce pauvre paysan mais peut-être aussi les nôtres ainsi que celles de randonneurs ou de glaneurs, ajouta-t-elle en regardant Gilles avec un sourire entendu.

— Comment avez-vous faire pour le neutraliser ? demanda Gilles.

— S'il est bien maîtrisé, je lui ferai une piqûre pour l'endormir et le ramener à mon cabinet pour divers examens et identification.

— Et pour l'identifier ? demanda Emily.

— Normalement, tout animal domestique doit être repéré soit par un numéro tatoué dans l'oreille, soit par une puce électronique introduite sous la peau, puce qu'on peut lire avec un appareil spécial. Cela permet de retrouver le propriétaire et...

— Nous arrivons, coupa Valentin. Regardez, le chien est près de ces arbres un peu plus haut à gauche.

La bête, toujours attachée par la corde étrangleuse, la tête toujours encapuchonnée du sac à dos bleu de Valentin était couchée sur le flanc.

Le vétérinaire prépara une seringue et s'approcha du chien.

— Vous n'avez pas peur ? s'inquiéta Emily.

— Vu la façon dont vous l'avez maîtrisé, il est déjà plus ou moins endormi par les gaz de sa respiration, mais rassure-toi, je suis toujours méfiant quand je m'occupe d'un chien d'attaque. Voilà, c'est fait. Dans une minute il sera complètement dans les vapes, comme disent les jeunes.

— Je ne vous ai jamais vus dans le village, constata l'adjoint au maire, vous êtes résidents ?

— Mes parents possèdent un chalet de famille au Chinaillon, au Venay plus précisément.

— Quel est votre nom mademoiselle ?

— Je porte le nom de mon père, Gilmore, mais la famille de ma mère est de la région, c'est une Mermillod.

— Ah, d'accord, c'est bien un nom d'ici. Et vous autres ?

— Ce sont des amis, mes invités, ils sont de Saint Thomas du Lac.

A ce moment le chien tenta de se redresser, il eut un haut-le-cœur puis se mit à vomir.

— C'est une réaction normale à cet anesthésique, rassura le vétérinaire.

— Oui, mais il vomit dans mon sac de montagne ! reprocha Valentin.

— Désolé mon garçon, mais c'était plus prudent de le lui laisser jusqu'à l'endormissement. D'ailleurs, je crois que maintenant il dort. Je te rends ton sac.

— Il faut que je récupère aussi la corde et mon lacet de chaussure.

— Dis donc, tu as trouvé là une technique inédite de neutralisation, ajouta le vétérinaire en examinant le système pensé par Valentin, je te félicite pour

ton imagination.

Valentin remercia d'un signe de tête, ouvrit la poche du rabat supérieur de son sac et en sortit son smartphone qu'il examina sous tous les angles avant de le remettre en fonctionnement avec un soupir de soulagement.

— Garde-le moi un instant tu veux bien ? dit-il en tendant l'appareil à Emily.

Il récupéra son lacet, toujours entourant la brindille de bouleau au milieu de la corde, et relaça sa chaussure. Quand ensuite il examina l'intérieur de son sac, il recula la tête avec une grimace de dégoût.

— Va au fond du vallon, il reste un filet d'eau dans le ruisseau, tu pourras nettoyer tout ça, conseilla l'adjoint.

Pendant que Valentin descendait vers le ru et s'employait au nettoyage de son sac, l'adjoint au maire continua :

— Nous allons redescendre en embarquant le chien, que désirez-vous faire ? Voulez-vous redescendre avec nous, je vous reconduirai ensuite au Venay ?

— Non merci, nous allons remonter au col du Maroly à pied et redescendre au chalet des soldanelles ensuite, d'accord Gilles ? décida Emily.

— J'aime autant marcher, conforta Gilles.

— Bon d'accord. Je vais reculer la voiture jusqu'ici, ce sera plus pratique que de porter l'animal.

— Tiens, continua le vétérinaire en s'adressant à Gilles, puisque tu connais bien les chiens, viens m'aider à mettre celui-ci sur les sièges arrière.

— OK, pas de problème. Dites-moi pourquoi certains chiens sont-ils méchants alors que d'autres sont gentils ?

— Cela dépend surtout de la façon dont ils ont été élevés et dressés. Avec des mauvais traitements il est évident que n'importe quel animal peut devenir agressif. Tiens, prend les pattes de derrière, je prends l'avant. Avant de l'embarquer, vous ne voulez toujours pas qu'on vous raccompagne ?

— Non merci, tout va bien maintenant, assura Valentin revenu avec un sac dégoulinant.

— Comme vous voudrez, mais soyez prudents, la montagne n'est pas toujours gentille. J'ajoute que vous avez raison d'en profiter aujourd'hui, demain il va faire un temps de chien !

CHAPITRE 37

RETOUR AU CHALET

Une fois remontés au col, les trois adolescents s'accordèrent cinq minutes de pause. Derrière eux la chaîne de montagnes éclairée par le soleil passé à l'ouest maintenant étalait une grandiose symphonie de verts et de gris.

— Mettez-vous côte à côte, je vais vous prendre en photo devant la Pointe percée. Tu permets que j'utilise ton appareil Valentin ?

— C'est vrai que c'est toi qui le portes. D'accord si tu sais t'en servir.

— Oui, je me rappelle, répondit Emily, non sans une discrète allusion à leur passé commun. Voilà, je la double, « cheese » tous les deux. Merci.

La jeune fille jeta un œil sur le dernier cliché enregistré.

— C'est bon, dit-elle. Tu veux récupérer ton smartphome, Valentin ?

— Mon sac est encore trempé, répondit-il en le levant au bout de son bras tendu, je ne veux pas ruiner mon téléphone comme le précédent quand j'ai pris un bain forcé dans le lac, garde-le.

— Je ne connais pas cette histoire. Tu me la racontes ?

— Si tu veux. Elle a rapport avec Charly du temps où il était notre ennemi. Nous pouvons ramasser quelques myrtilles, je te raconterai en peignant les buissons.

— File-moi l'autre peigne et la boîte, exigea Gilles, c'est aux hommes de travailler. Toi, tu peux te reposer. C'est tout à fait chouette comme tu es là, on dirait « Heidi à la montagne » ! se moqua-t-il.

Tout en peignant les myrtilliers pour récolter les délicieuses petites baies violettes, Valentin raconta sa traversée du lac en canoë avec Olivier l'été dernier, le dessalage de leur embarcation provoqué par Charles-Henri et sa sœur en hors-bord, son smartphome inutilisable après le bain forcé, le remplacement obligé de celui-ci, les repréailles de Charly et ses sbires, son séjour à l'hôpital, et finalement la vengeance hilarante de ses amis.

— Et Charly est quand même devenu votre ami après ça ?

— Il a fini par comprendre qu'avec Valentin il n'aurait jamais le dessus, expliqua Gilles. De plus, il a rendu service au groupe en se rangeant plusieurs fois de notre côté contre la bande à Thénardier, Clébar, Romuald, les jumelles et la Morgane, ce qui prouve qu'il n'est pas bête comme eux.

Pendant que Gilles concluait l'histoire, Emily avait ressorti le smartphome de Valentin et pris une photo de chacun des garçons courbés vers les

buissons. Après vingt minutes de ratissage, Gilles fit remarquer :

— Ton « Tupperware » est à moitié plein, est-ce que cela suffit ?

— Pour une tarte, non, pour quatre tartelettes, oui. C'est à vous de voir.

— On va dire que cela suffit, répondit Gilles en souriant de toutes ses dents violettes.

Emily réactiva l'appareil et réalisa un gros plan du visage barbouillé de Gilles.

— C'est pour une pub de dentifrice ? demanda Valentin.

Elle voulut ensuite vérifier ses prises de vue, fit défiler les images sur l'écran. Soudain elle se figea, son visage devint tout pâle, elle approcha l'appareil de ses yeux et pinça les lèvres. Gilles et Valentin n'avaient rien observé.

A ce moment le smartphone vibra dans la main de la jeune fille, annonçant la réception d'un SMS. L'auteur et les premières lignes s'affichèrent sur l'écran.

« Nouveau message de Inge »

Mon cher Valentin,

Je suis à nouveau chez moi. Il fait gris, il fait frais, il y a du vent et il pleut.

Comme je regrette les merveilleux moments que nous avons passés rien que toi et moi sur cette plage...

Emily tendit le téléphone à Valentin.

— Tiens, tu as un message. De Inje. C'est qui Inje ? demanda-t-elle d'un ton sec avec le visage fermé.

— Le nom se prononce Ine-gueu, corrigea aimablement Valentin, c'est un nom danois.

— Inge, c'est la nana que tu as prise en photo à poil sur une plage, c'est ça ? C'est ta nouvelle petite amie ? Je te croyais plus correct, plus délicat Valentin, tu me déçois.

Sans répondre à cette attaque, Valentin tendit la main pour récupérer son appareil. Calmement, il tourna le dos à Emily et fit apparaître tout le texte du SMS.

...sur cette plage où je me sentais libre, tellement libre et heureuse.

Je garde dans une boîte la pierre d'ambre que nous avons trouvée. Ce parfum est définitivement associé à mes vacances avec toi.

Je t'embrasse très fort.

Inge

Lecture faite, Valentin sans rien dire redonna le téléphone à Emily et entama la descente. Gilles, sensible à la gêne qui venait de s'installer, désireux de maintenir une bonne entente, se plaça à côté de la jeune fille et entreprit d'expliquer avec tact tout ce qu'il savait.

— Emily, réponds-moi franchement, comment crois-tu qu'il considère par exemple Mathilde ?

— Comme une amie bien sûr.

— Et les autres filles du groupe ?

— Pareil je pense.

— Alors je peux te certifier que si Inge était dans notre classe, elle serait considérée par lui au même niveau que les autres.

— Mais il a une photo d'elle toute nue dans son téléphone !

— Il t'a dit que c'est une danoise. Il m'a confié que c'est une adepte du naturisme. Pour elle être nue n'est ni une provocation ni une façon de séduire, c'est juste une façon de se sentir bien dans la nature. Elle campait avec ses parents à côté d'Olivier et de Valentin et ils ont fait des activités ensemble. Ils ont même gagné un tournoi de volley-ball à trois. Je me rends compte que tu tiens beaucoup à Valentin et je sais qu'il t'aime beaucoup mais tu ne peux pas lui demander plus que les autres du groupe. Il ne dira rien mais j'ai vu sa tête et je sais qu'il n'a pas du tout apprécié le reproche que tu viens de lui faire. Bizarrement, c'est quand il ne manifeste pas qu'il se sent blessé. Je ne veux pas te dicter ta conduite mais à ta place, je me réconcilieras tout de suite avec lui.

En proie à des pensées contradictoires, Emily baissa la tête pendant quelques secondes.

— Merci Gilles pour ta délicatesse.

Elle accéléra le pas pour rejoindre Valentin, régla son pas sur le sien. Elle attendit un instant puis elle lui dit d'une traite :

— Je suis une idiote, je voudrais que tu me pardonnes, je ne sais pas ce qui m'a pris. Tu as parfaitement le droit d'avoir d'autres amies et je n'ai pas de réflexion à te faire. Tu es parfaitement libre de tes amitiés, de sortir avec qui tu veux et je n'ai pas à m'en mêler. Je désire simplement rester ton amie. Est-ce que tu me pardonnes ?

Valentin s'arrêta, fit face à Emily qui s'arrêta également, de l'anxiété au fond des yeux. Il prit les épaules de la fille dans ses mains et, sans prononcer mot, lui appuya une bise sur chaque joue, puis il reprit sa marche vers le chalet des soldanelles.

CHAPITRE 38

PLUIE DU MATIN

Une pluie battante tambourinant le toit du mazot les réveilla au milieu de la nuit. Gilles alluma son smartphone : « trois heures quatorze » indiqua l'écran.

— Pétard ! s'exclama-t-il, trois heures ! Quel raffut ! J'ai besoin de dormir, moi !

— Tu peux constater que mes prévisions et celles du véto étaient exactes, répondit Valentin, réveillé lui-aussi.

— La pluie du matin n'arrête pas le pèlerin, dit ma mère, ça va s'arrêter.

— Et si la pluie ne s'arrête pas ?

— Dans ce cas, je me demande bien ce que nous allons pouvoir faire. On ne peut même pas abrégé le séjour car faire quarante-cinq kilomètres sous la pluie, merci bien. Waouh, quel déluge !

— Nous verrons ce qu'Emily va nous proposer. Après tout, c'est elle qui reçoit.

— S'il avait fait beau, on aurait pu faire une chasse au trésor.

— Explique !

— Le Chinailon Grand Bornand, c'est une station de ski réputée qui possède une dizaine de télésièges. As-tu déjà essayé de fouiller dans tes poches quand tu es assis dans un télésiège ? Tu es encombré avec tes bâtons, tes gants ou tes moufles et souvent engourdi par le froid. En plus tu es serré par tes voisins de siège et tu deviens gauche et maladroit. C'est alors que tu laisses tomber des objets : bâtons, gants, pièces de monnaie, même téléphone portable ou portefeuille. En tombant de haut, ces objets s'enfoncent dans la neige et sont à peu près impossibles à retrouver, surtout s'il floconne ou s'il y a du brouillard. Quand la neige a disparu, au milieu du printemps, il y a des gens qui cherchent fortune en grimpant la pente sous les remontées mécaniques.

— Donc fin août, tout est ramassé.

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit un jour à propos de la cueillette des champignons ? Quand on n'est pas le premier à passer, il faut chercher mieux que les autres. Là, c'est pareil. Il faut chercher dans les creux de rochers, là où la pente est très forte.

— Oui, mais il pleut, donc nous n'inventerons pas de trésor aujourd'hui.

— Inventer ?

— Celui qui trouve un trésor s'appelle son inventeur. C'est Lemoine qui m'a expliqué cela, un jour que Olivier et moi, cherchions des trésors dans le sol à l'aide d'un détecteur de métaux.

— Bizarre autant qu'étrange cette façon de parler.

À cet instant, les petites fenêtres du mazot s'illuminèrent et un énorme coup de tonnerre fit instantanément trembler la structure du minuscule chalet. La pluie devint diluvienne sur le toit de bardot.

— Moins d'une seconde, la foudre a frappé tout près de nous. C'est le troisième gros orage que je subis depuis le début des vacances, un au refuge de la Vanoise, un à Mixelit au bord de la mer et celui-ci.

L'écho du tonnerre n'avait pas cessé que le vacarme redoubla sur le toit.

— Je crois qu'il grêle maintenant, diagnostiqua Gilles.

Valentin s'était levé et regardait par une des petites fenêtres. Il n'y avait plus aucune lumière dans le hameau mais à la faveur des éclairs qui maintenant se succédaient presque sans interruption, il put confirmer l'avis de Gilles.

— Tu as raison ! Il tombe des balles de ping-pong, le sol est déjà tout blanc.

— On est mieux ici au chaud qu'à bivouaquer en montagne. Dis donc, on n'a pas mis nos vélos à l'abri.

— Sous le toit du chalet ils ne craignent pas la grêle. Les as-tu attachés par un antivol ?

— Ben non, Je ne l'ai pas emmené. Mais par ce temps, personne ne s'aventurera dehors pour venir nous les voler, rassure-toi. Si on dormait maintenant ?

— Essayons. Bonne fin de nuit Gilles.

Il était neuf heures passées quand Emily frappa à la porte du mazot. Elle dut même recommencer avant d'obtenir le premier grognement.

— Qu'est-ce que c'est encore ?

— C'est l'heure du jus de fruit matinal, il est neuf heures un quart.

— OK, merci, nous arrivons, bonjour Emily, dit poliment Valentin.

— Bonjour les garçons.

— Est-ce qu'il pleut encore ? demanda Gilles.

— Oui mais moins fort que cette nuit. Il reste encore des endroits couverts de grêlons et il ne fait pas chaud.

— Merci pour la météo. À tout de suite.

Rapidement habillés, les deux amis franchirent en courant les dix mètres les séparant du chalet. Gilles se dirigea vers l'arrière du bâtiment pendant que

Valentin s'abritait sous l'importante avancée du toit protégeant l'entrée.

— Où vas-tu ?

— Je vais derrière, je veux vérifier les vélos, je te rejoins tout de suite.

— Oh flûte ! Ils sont tous les deux à plat. Quatre roues dégonflées, qu'est-ce qui a pu faire ça ?

— QUI est-ce, tu veux dire, corrigea Valentin en rejoignant son ami.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Aller déjeuner.

— Oui, mais pour nos bécanes ?

— Que pouvons-nous faire dans l'immédiat ? Rien, sinon tenter de les regonfler si nous trouvons une pompe. Allons déjeuner, nous sommes invités.

— Bonjour Emilienne, bonjour Emily. Avez-vous réussi à bien dormir malgré l'orage ?

— Effectivement, la nuit fut agitée, et vous, bien dormi ? demanda à son tour Emilienne.

— Nous avons été réveillés vers trois heures du matin par la pluie, le tonnerre et la grêle, expliqua Gilles, mais ça va.

— Installez-vous et déjeunez.

— Emily, possédez-vous une pompe à vélo ? questionna Gilles.

— Oui, mais pas ici. Faire du vélo en montagne, c'est trop dur pour nous, nous les laissons en bas. Mais je crois que Dad possède un gonfleur à pied pour la voiture, il doit être au grenier. Pourquoi ?

— Je viens d'examiner nos VTT, toutes les roues sont à plat.

— Mais comment cela est-il possible ? s'étonna Emily.

— C'est à l'évidence un acte de malveillance. J'espère d'ailleurs qu'ils ne sont que dégonflés et non pas crevés. S'ils sont simplement dégonflés, comme nos chambres à air sont à grosses valves comme celles des roues de voitures, ce n'est qu'un petit contretemps mais s'il faut réparer, c'est une autre histoire, commenta Valentin.

— Qui a bien pu faire ça ?

— Ici, personne ne me connaît, raisonna Gilles, ça ne peut pas être contre moi, je suis une victime collatérale. À moins que le Tony et sa clique soient ici, ce qui m'étonnerait beaucoup.

— Personnellement, je ne suis venu qu'une fois au Chinaillon, en décembre dernier pour faire du ski avec Florian et avec toi Emily. Je ne me suis pas

fait d'ennemis... Ah, si peut-être, quand nous étions dans le magasin de location de sport, un mec m'avait bousculé et fait tomber dans le présentoir à ski. Avec Florian, nous nous étions arrangés pour lui rendre la monnaie en l'expédiant dans le rayon des bâtons de ski. Il s'était pris une bonne engueulade par le patron du magasin. Par la suite, sur les pistes, nous nous sommes moqués de sa façon de skier. Il skiait seul, ce qui semble dire qu'il n'a pas d'amis. Mais à la réflexion, il serait étonnant que ce soit lui, ce serait une incroyable coïncidence qu'il soit à nouveau là en même temps que nous. Et toi Emily, est-ce que quelqu'un d'ici t'en veut et cherche à t'ennuyer à travers tes invités ?

— Je n'ai pas d'ennemis. Nous ne venons ici que pendant les vacances.

— Un amoureux déçu, peut-être ? osa Gilles.

Emily rougit fortement avant de prononcer :

— Je n'ai pl... pas d'amoureux.

— Il pourrait y avoir un mec qui aimerait bien sortir avec toi et qui est jaloux de notre présence ici, supposa Gilles, mais nous ne pouvons pas le savoir, qu'en penses-tu ?

— Il y a bien un grand type plus vieux que nous, seize ou dix-sept ans peut-être, des boutons sur la figure, toujours habillé en bleu, qui passe souvent devant le chalet. Il a cherché plusieurs fois à engager la conversation, mais je ne lui ai jamais répondu.

— Habillé en bleu tu dis ? Le mec dont je parlais à l'instant s'habillait aussi de bleu. La probabilité que ce soit lui le dégonfleur vient d'augmenter fortement. Sais-tu où il habite ?

— Je l'ai plusieurs fois aperçu près de l'ascenseur public. Tu veux le retrouver ? Tu ne peux pas être certain que ce soit lui.

— Je vais examiner les lieux du crime, s'amusa Valentin en rinçant à l'évier son verre vide du jus de fruit de son petit déjeuner. Hier soir les roues de nos vélos étaient encore gonflées, sinon je l'aurais remarqué, donc elles ont été trafiquées cette nuit. Tu n'as pas trop piétiné l'endroit, Gilles ?

— Non, je suis juste allé donner un coup d'œil, je ne me suis même pas approché des bécanes.

— je peux venir avec toi ? demanda Emily.

— Bien sûr, tu es chez toi ma belle.

— J'aime bien quand tu m'appelles comme ça.

Quand ils furent arrivés derrière le chalet, non loin des VTT, Valentin leva une main et dit :

— Stop ! Essayons de trouver des indices. Voyons, Emily, y-a-t-il quelque chose d'anormal, de pas comme d'habitude ?

Emily fit une moue que Valentin trouva charmante, elle attendit plusieurs secondes avant de remarquer :

— Non, rien. À part peut-être cette vieille herse qui est mieux rangée que cela d'habitude.

— OK, je prends des photos, dit-il en sortant son smartphone.

Après avoir enregistré globalement la scène, Valentin avança tout doucement vers les vélos en scrutant le sol. Il s'arrêta à deux reprises pour photographier la terre humide un peu en retrait de l'aplomb du toit puis pulvérulente près du mur de pierres servant d'appui aux madriers du chalet. Ceci fait, il s'intéressa aux dents de la herse appuyée en biais contre la paroi de bois. Un peu plus haut que son genou, sur un picot de l'outil agricole, il remarqua un minuscule bout de fil blanc-bleu qu'il photographia en gros plan. Ensuite, il s'éloigna du chalet et examina la terre mouillée par l'orage.

— Aurais-tu un mètre où de quoi mesurer, Emily ?

— Ma mère a son mètre de couturière. Tu en as besoin ? Je vais le chercher. Quand Emily fut revenue, il lui demanda de tendre le ruban gradué près d'une empreinte de semelle bien marquée entre deux touffes d'herbes.

— Je prends un autre cliché.

— Qu'est-ce que tu comptes faire avec toutes ces photos ? demanda Gilles curieux.

— Te rappelles-tu notre enquête quand nous avons recherché l'ancien propriétaire de ton chien Zoreille ? Nous avons réussi à déterminer sa pointure grâce à une empreinte de semelle. Le mètre de couturière nous donne la longueur de la semelle de la personne qui s'est occupée de nos VTT. Regarde : vingt-huit centimètres. Divise vingt-huit par la dimension d'une pointure et tu auras la taille du pied. Si tu ne te souviens pas, l'unité de pointure c'est zéro virgule soixante-six centimètres.

— Bon, je sors la calculatrice de mon téléphone. Attends, voilà, heu : quarante-deux virgule quarante-deux.

— OK, quarante-deux et demi. Nous pouvons déjà être sûrs qu'il s'agit d'un mec qui porte un vêtement bleu, probablement un jean et qui chausse du quarante-deux ou quarante-trois.

— Pourquoi un jean ? demanda Emily.

— Regarde cette dent de la herse, un petit bout de fil bleu y est resté accroché. Par rapport au sol, cette dent se situe plus haut que mon genou

mais plus bas que ma hanche, donc le gars a probablement accroché une jambe de son pantalon, peut-être même s'est-il fait un accroc sur le côté extérieur de sa cuisse. Les pantalons de couleur bleue sont surtout des jeans.

— Pour la place de l'accroc, si accroc il y a, tu n'en sais rien, objecta Gilles.

— Essaie donc de frotter l'intérieur de ta jambe contre ce picot, se moqua Valentin, si tu y arrives, tu es contorsionniste !

— Sur l'avant ou sur l'arrière, c'est possible.

— Oui mais dans ce cas, il faut le faire exprès et je ne pense pas que ce soit le cas. Le gars a dû raser le mur, se frotter involontairement contre la herse et se dirigeant vers nos vélos.

— Pourquoi as-tu pris l'empreinte en photo puisque tu as réussi à calculer la pointure du gars ? continua Emily.

— Pour deux raisons. La première c'est pour garder une preuve et la seconde pour avoir le dessin de la semelle et ainsi déterminer quelle chaussure il porte.

— Mission impossible, déclara Gilles.

— Qu'est-ce que tu portes comme chaussures ?

— Des baskets comme toi, et comme Emily, tu vois bien.

— Et comme tous les jeunes. Mais nous n'avons pas forcément la même marque, ni le même modèle, donc je vais me rendre au magasin de sport en centre hameau et grâce à cette photo, je vais pouvoir comparer les semelles. Si j'ai de la chance, je trouverai ce que le mec met à ses pieds.

— Et ensuite, que pourrons-nous faire ?

— Comme me l'a annoncé Gilles cette nuit, la pluie est en train de s'arrêter et il y a un peu de bleu dans le ciel vers l'ouest, donc, après être passé par le magasin de sport, nous allons faire une promenade dans le village pour tenter de repérer un type qui correspond à nos déductions.

— C'est l'histoire de l'aiguille et de la botte de foin, ton affaire.

— Réfléchis, Gilles, pourquoi quelqu'un s'amuse-t-il à, par exemple, dégonfler les pneus de vélos ?

— Pour embêter le monde, et je reste poli.

— Mets-toi à sa place, qu'est-ce qui t'amuserait le plus en pareil cas ?

— Voir la tête que font les victimes.

— Tout juste ! Je ne serais pas étonné qu'il soit en train de nous surveiller en ce moment.

Gilles fit lentement un tour sur lui-même et tenta sans succès de repérer une silhouette, un mouvement qui conforte la supposition de Valentin.

— Désolé, je ne vois rien de suspect.

— De l'autre côté de la vallée, je vois quelqu'un sur un balcon d'immeuble, dit Emily. J'ai l'impression qu'il regarde vers nous mais il est trop loin pour en être sûr. C'est vers l'ascenseur public, un peu en amont sur la route.

— Nous irons fureter un peu par là tout à l'heure.

— Emily, tu nous as dit qu'un jeune avait essayé plusieurs fois de t'aborder, un mec habillé en bleu, c'est ça ? rappela Gilles.

— C'est exact, pourquoi ?

— Juste une supposition, ce mec pourrait-il se venger de ton indifférence en agressant tes invités ?

— C'est un peu tordu, non ?

— Pourquoi alors s'attaquer à nous, on n'est pas connu ici.

— Si c'est l'individu auquel je pense, il peut m'en vouloir de cet hiver, répondit Valentin. Mais m'a-t-il reconnu ? Après tout c'est possible. Emily, as-tu des habits bleus ?

— J'ai un jean bleu clair et un t-shirt bleu marine.

— Est-ce que tu peux les mettre pour aller dans le hameau ?

— Ça te ferait plaisir ?

— Euh, oui, mais ce serait surtout un miroir aux alouettes. Il semble que l'individu qui nous intéresse soit fasciné par la couleur bleue. Donc s'il nous surveille, s'il nous voit aller vers les commerces, si on te laisse un peu seule vers l'immeuble où il est supposé habiter, il va peut-être chercher à t'aborder. Si c'est le cas, réponds-lui gentiment, discute avec lui, souris-lui, laisse entendre que les deux qui sont avec toi ne sont pas intéressants, qu'ils t'énervent et que tu as hâte qu'ils partent. Peut-être ainsi pourras-tu apprendre quelque chose. Avec Gilles et moi nous allons nous rendre dans le magasin de sport. Si nous repérons des baskets correspondant à l'empreinte qui est là, je fais une photo et te l'expédie en MMS. Si tu es abordée et si tout correspond, réponds-moi simplement OK. Ensuite nous aviserons.

Emily déambulait dans la rue commerçante du hameau sous un soleil revenu. Elle faisait semblant d'être absorbée par l'écran de son smartphone mais, sous prétexte de choisir son chemin, jetait un œil scrutateur sur tous

les gens qu'elle croisait. Elle venait de dépasser l'ascenseur public quand elle se fit interpeler.

— Bonjour beauté, tu es en vacances ici ?

Emily, tête bien droite, regarda d'abord l'importun d'un air froid puis elle inclina légèrement la tête à droite et esquissa un sourire vite refermé.

— Bonjour.

— Tu habites au Chinaillon ? Cela fait plusieurs fois que je te remarque par ici.

— J'y passe quelques jours.

— On fait quelques pas ensemble ? Comment tu t'appelles ? Moi c'est Maxime.

— Je n'ai pas le pouvoir d'interdire aux gens de marcher. Tu as de belles baskets Maxime.

— Ce ne sont pas des baskets mais des trekkings Salomon ultra pro.

— C'est quoi la différence ?

— Le confort, la semelle ultra grip et la couleur me plait bien.

— Tu aimes le bleu toi aussi ?

— C'est ma couleur fétiche. Ça te dirait de faire un tour en scoot jusqu'à la Colombière ? Mon scoot est là sur le petit parking. C'est quoi déjà ton prénom ?

— Attends, mon téléphone vibre, je dois répondre.

Emily s'éloigna de quelques pas, ressortit le smartphone qu'elle avait rangé dans une poche arrière de son jean, fit semblant de lire puis tapota : « trekkings salomon ultra pro bleus. Scooter bleu sur parking près supermarché » puis elle revint vers le grand adolescent.

— Je dois partir. Salut.

Gilles et Valentin étaient toujours dans le magasin de sport. Ils examinaient une à une les chaussures dépareillées disposées sur le présentoir.

— Je peux vous aider ? demanda le vendeur soupçonneux.

— On regarde les baskets de montagne, nos parents veulent bien nous en acheter alors on se renseigne, répondit Gilles avec son plus innocent sourire.

— C'est des trekkings que vous voulez. Ils sont en bout de présentoir à droite.

— Bien, merci monsieur.

C'est à ce moment que le smartphone de Valentin vibra. Rapidement renseigné par le SMS d'Emily, il repéra la chaussure indiquée et en

photographia la semelle.

— C'est bon, allons-y, dit-il à Gilles. Au revoir monsieur.

— Au revoir, à bientôt, répondit l'homme avec son plus beau sourire commercial.

— Alors ? fit Gilles quand ils furent dehors.

— Tout concorde. Regarde le message que m'a envoyé Emily quand nous étions dans le magasin.

— Il a un aussi scooter bleu, tiens tiens. Ça roule moins bien un scoot avec deux roues dégonflées, non ?

— Certes mais impossible de faire ça en plein jour sur un parking public.

— On ne va tout de même pas le laisser s'en tirer sans rien faire... Attends... Tu te rappelles quand tu t'es fait envoyer à l'hosto ? Oui, bien sûr. Florian t'avait alors vengé du dénommé Enzo en bouchant le pot d'échappement de son vélomoteur, ce qui l'avait obligé à faire dix bornes à pied en poussant son engin. Et il l'avait bouché avec des pommes de terre crues enfoncées de force. Comme par hasard, nous sommes près du supermarché ! J'en achète un kilo et je lui enfonce la totalité. Je ferai semblant de renouer mes lacets et hop, hop, hop, hop, je transforme son engin en friteuse. Il ne va rien comprendre le bleu !

— Voilà Emily qui nous rejoint, remarqua Gilles quand ils sortirent de la supérette. Bien joué Emily, nous avons maintenant la certitude que c'est ce mec qui a trafiqué nos vélos.

— Ce n'était pas difficile de le faire parler. Que faites-vous ici ?

— Nous venons de faire les courses, répondit Valentin en levant le filet de pommes de terre.

— Qu'allez-vous faire avec ça ?

— Nous allons lui rendre la monnaie de sa pièce en immobilisant son scooter avec ça, répondit Gilles en pointant le filet. Je vais boucher son pot d'échappement. Son moteur ne pourra plus évacuer les gaz brûlés et va s'étouffer. Est-ce que tu peux t'arranger pour l'éloigner de son scooter ?

— Cela sera facile de l'attirer mais plus difficile de le larguer. Il est scotch comme gars, hyper collant.

— Quand nous aurons fini, Valentin t'appellera au téléphone, comme si c'était ton père qui te commande de rentrer, d'ac ? Allez, vas-y, éloigne-le plus possible du parking.

- Dis-donc Val, tu as vu comme elle l'a vite harponné le bleuâtre ?
- C'est facile pour une jolie fille.
- C'est bien vrai qu'elle est jolie Emily.
- Elle l'entraîne vers le magasin de sport semble-t-il. Elle a dû lui demander des conseils, je parierai qu'elle lui a demandé des conseils sur les chaussures de montagne, Elle est assez fine pour faire ça.
- Bon, allons-y. En arrivant près du scooter, je ferai semblant de me tordre une cheville pour donner le change à d'éventuels témoins. Tu te positionneras près de moi pour me masquer et hop, hop, hop, j'en mets le plus possible. Après ça, son engin n'aura plus la pêche !
- Il aura la patate ! rigola Valentin.

Il était près de midi quand Gilles, d'un coup de paume de la main, poussa une cinquième pomme de terre dans l'orifice d'échappement du scooter. Le tubercule se découpa en un cylindre qui vint pousser les précédents et une pomme de terre trouée que Valentin récupéra discrètement.

— C'est bon, je ne peux plus en mettre, sauvons-nous maintenant, commanda Gilles. Dès qu'on repère une poubelle, on jette le reste.

— OK, j'appelle Emily.

Il rappela le précédent SMS de leur amie et composa le numéro d'expédition.

— Oui ? répondit-elle presque immédiatement, dévoilant son impatience à être libérée de son travail de séduction.

— Allo, c'est papa, s'amusa Valentin.

— Oh, yes, je rentre tout de suite au chalet Dad !

Les trois amis, sous un soleil revenu, étaient réunis sur un banc près du mazot. Emily raconta aux deux garçons la suffisance et la vantardise du grand Maxime.

— Comment ? Il n'a pas réussi à te séduire ? ironisa Gilles.

— Ce n'est pas en parlant de soi qu'on intéresse une fille, expliqua Emily.

À cet instant, quasi simultanément, les trois smartphones des adolescents émirent chacun leur jingle d'arrivée d'une notification.

— J'ai un message de Charly, fit Gilles le plus rapide à dégainer.

— Moi aussi, ajouta Emily.

— Pareil pour moi, compléta Valentin, il propose une réunion de prérentrée à sa villa mercredi prochain à quatorze heures. Tu pourras venir Emily ?

— Ça te ferait plaisir ? demanda la jeune fille.

— Cela me ferait très plaisir de me retrouver avec tous mes amis.

— Il est prévu que nous redescendions à Saint Thomas dès lundi, donc j'y serai. Qu'est-ce qu'on fait à cette prérentrée, on révisé ?

— Oui, absolument, se moqua Gilles. On révisé notre style de natation dans le lac, notre façon de raconter nos vacances et celle de boire du coca, ça te va ?

Il était dix heures du matin le lendemain quand les deux garçons enfourchèrent leurs VTT regonflés.

— Merci pour votre accueil, madame Gilmore, dit poliment Gilles, au revoir Emily, à mercredi.

— Au revoir et merci pour tout Emilienne ajouta Valentin en écho, nous avons passé un bien intéressant séjour. Salut Emily. Allez Gilles, en route, passe devant.

— Quarante-cinq bornes mais que des descentes et du plat, c'est du gâteau. Si on passait devant le parking au scooter, ajouta-t-il quand ils eurent donné quelques coups de pédales. Je me demande où il en est le bleuet.

— Pas d'objection, mais dans ce cas il faut d'abord se payer la montée vers la rue commerçante. Tu vois, c'est ce que je disais hier, le plaisir d'une blague ou d'une vacherie, c'est de voir la tête de la victime. Nous n'échappons pas à la règle, surtout toi d'ailleurs !

Sur le parking, debout près de son engin sur béquille, le Maxime se grattait l'arrière du crâne. Gilles murmura à l'intention de Valentin :

— Continue puisqu'il te connaît de vue, moi je m'arrête un instant pour déguster.

Il bloqua ses freins, fit un changement de direction sur place en soulevant par secousses orientées l'avant de son VTT puis, sans mettre pied à terre il redémarra en direction du scooter bleu près duquel il stoppa net, réussissant à tenir quelques secondes en équilibre avant de descendre de son vélo.

— Salut mec, qu'est-ce qui t'arrive ?

Maxime dévisagea un instant son vis-à-vis avant de consentir à répondre.

— J'en sais rien. Y n'veut plus démarrer.

— Pourtant cette marque-là d'habitude elle a la niaque, la pêche, la frite, la patate.

- D’hab oui mais maintenant ma batterie est nase.
- Tu as essayé de faire partir ton scooter sur la route en descente ?
- Ah non. Super idée. J’vais essayer.
- Bon, ben bonne bourre, salut ! s’amusa Gilles, pince sans rire.

- Qu’est-ce que tu lui as dit, questionna Valentin quand il fut rejoint par son ami.
- Je lui ai conseillé de le faire démarrer dans la pente, rigola Gilles.
- Là, tu en as rajouté une couche. Non seulement son engin ne démarrera pas mais il sera obligé de le pousser dans la montée pour revenir.
- Il n’a eu que ce qu’il méritait ce nul, oublions-le. Il nous reste une semaine de vacances, tu as prévu quelque chose ?
- Courir le long de la rivière, faire du vélo, me promener en forêt, nager dans le lac, organiser la rentrée...
- J’oublie ta dernière proposition, sinon le reste me va.

CHAPITRE 39 CHEZ CHARLY

Charles-Henri installait une table de ping-pong sur la pelouse quand Gilles et Valentin stoppèrent leurs VTT près du portillon donnant sur la promenade des roselières.

— Salut Charly, cria Gilles, on est les premiers ?

— Absolument, bonjour vous deux.

— Bonjour Charly, tiens deux bouteilles de limonade bio à mettre au frais, dit Valentin en ouvrant son sac à dos.

— J'avais tout prévu, ce n'était pas la peine, mais merci quand même.

— Je déteste devoir donc je participe toujours d'une façon ou d'une autre, s'excusa Valentin.

— C'est bien toi ça. Toujours indépendant dans ta tête.

— Absolument, et pour l'être il ne faut rien devoir à personne, même aux amis. Ah, voici Mathilde et Pauline.

— Suivies par le Thénardier et le Clébard, ajouta Gilles en fronçant les sourcils. Tu les as invités Charly ?

— Non, rien que notre groupe.

— Ils ont dû les suivre. Ils vont s'incruster, gâcher notre réunion de copains, chercher la bagarre peut-être.

— Laissez-moi faire. S'ils demandent à venir avec nous, je sais comment les décourager, leur dit Charly.

Pendant que Pauline et Mathilde échangeaient des bises de retrouvailles avec les trois garçons, Tony et Clément s'étaient appuyés contre la symbolique palissade limitant la splendide propriété.

— Hé, Charles-Henri, tu nous invites ? héla Clément.

— Mais oui, si ça vous fait plaisir, répondit Charly avec un sourire sibyllin. Vous voulez vous mettre dans quel atelier ? Ceux de math et de grammaire sont complets, mais il reste deux places dans l'atelier d'anglais avec Gilles, Mathilde et Valentin. Juste trois petites heures de révision.

— Heu, tout compte fait, on n'a pas assez de temps, tant pis ! Salut, décida Tony.

— Tant pis comme tu dis. Salut aussi.

Valentin regarda Charly avec un sourire admiratif.

— Super bien joué, je n'aurais pas pensé à ça, tu es un vrai diplomate. C'était une façon originale de leur dire vous êtes des nuls, vous n'êtes pas

les bienvenus, nous ne vous aimons pas. Ah, voici Bouboule, Eva et Lucie qui arrivent en vélo. Salut les filles !

— Depuis quand tu me prends pour une meuf ? fit semblant de s'indigner Pascal. Bonjour vous tous. Ça sent la fin des vacances cette réunion, non ?

— Oui, c'est pour ça que j'organise cette réunion de travail, expliqua Charly.

— Doucement, doucement, il nous reste quatre jours de vacances, calma Gilles en allant faire des bises appuyées à Lucie, son amie de cœur.

— Ma première récolte, indiqua Pauline en posant sur la table de ping-pong une grande boîte alimentaire pleine de tomates cerises.

— Merci Pauline, tu as la main verte on dirait, commenta Charly.

— Plutôt la main rouge, s'amusa Bouboule. Eh, le reste de la bande arrive ! Florian, Quentin et Olivier précédant Margot et Amandine poussèrent le petit portail et entrèrent dans la propriété.

— On est presque au complet, il ne manque plus qu'Emily, fit remarquer Gilles.

— C'est qu'elle habite très loin, ironisa Charly, au moins trente mètres !

— Si on l'appelle tous ensemble, peut-être qu'elle entendra, tenta Bouboule. Allez, à trois on crie son nom, prêts ? Un, deux, trois !

« EMILY ! » crièrent treize gosiers.

Comme pour donner raison à Pascal, la porte de la villa voisine s'ouvrit. Emily parut, un panier à la main.

— Tartes aux myrtilles pour tous, annonça-t-elle en levant le panier. Bonjour tout le monde.

— Quel programme nous as-tu concocté, Charly ? questionna Florian.

— Et bien comme j'ai dit au Thénardier et à Clébard qui passaient par hasard et qui n'ont pas voulu nous rejoindre, atelier de math avec Pauline, Mathilde, Olivier et toi, atelier de grammaire animé par Quentin avec Valentin, Amandine, Emily et moi, enfin atelier d'anglais dirigé par Margot secondée par Eva, Lucie, Pascal et Gilles.

— Il est devenu fou ! s'exclama Pauline en se vrillant la tempe avec l'index.

— En fait, je crois qu'il a raison d'organiser cela, fit observer Valentin avec un clin d'œil à Charly, nous allons entrer en classe troisième avec l'examen du brevet à passer en fin d'année, il faut s'y mettre dès maintenant.

Le silence incrédule qui suivit fut bientôt interrompu par un éclat de rire de Bouboule, bientôt imité par Mathilde, Eva et Gilles.

— Tu nous as bien fait marcher, hein l'américain ? dit ce dernier. Pendant quelques secondes j'y ai cru. Salopard ! ajouta-t-il affectueusement.

— Bon, tu corriges ta copie maintenant ? intima Olivier.

— D'accord. Je remplace les maths par une baignade à partir du ponton, (entre parenthèses l'eau du lac est à vingt-trois degrés) ; la grammaire se fera vautrés sur la pelouse en dégustant un bon goûter à la façon des agapes romaines et l'anglais, il aura lieu en français quand chacun racontera les faits marquants de ses vacances. C'est mieux comme ça ?

Il était six heures du soir quand Charly déclara :

— Il n'y a plus que toi, Valentin, qui n'a rien raconté. Qu'est-ce qui s'est passé pendant tes vacances ?

— Bah, rien d'exceptionnel à signaler.

— Sauf que j'ai fait une grande randonnée en montagne avec son grand-père et lui raconta Quentin. Nous avons d'ailleurs grimpé un sommet à plus de trois mille mètres. Pendant cette rando, il a fait arrêter des voleurs qui opéraient dans les refuges et détroussaient les randonneurs. Mais pour Valentin, ce n'est pas exceptionnel ! Ah, j'oubliais, il a aussi fait remonter les bretelles du directeur du magasin de sport de Ville Semnoz par l'adjudant-chef Lemoine. Il nous avait accusés de voler des t-shirts.

— Avec mes parents et moi, ajouta Olivier, il a passé huit jours à l'océan dans les Landes. Là, en plus des activités habituelles, il a fait arrêter des voleurs au rolljam. Le rolljam c'est un truc électronique machin qui permet d'ouvrir les voitures quand les proprios sont partis. En plus, avec moi et une copine, il a mis la pâtée à des allemands en finale d'un tournoi de volley, et on leur a mis une bonne ratatouille quand ils ont embêté cette copine sur la plage. Il a également, à lui tout seul, dérouillé deux mecs plus vieux que nous quand ils ont harcelé notre copine qui faisait du naturisme. Rien d'exceptionnel pour lui, hein ?

— La semaine dernière, nous avons passé deux jours au Grand Bornand avec Emily et sa mère, continua Gilles En deux jours, il a réussi à neutraliser un pitbull enragé, sauvé la vie d'un alpagiste qui s'était fait arracher une partie du bras par le chien, conduit un quatre-quatre sur un chemin de montagne sur plusieurs kilomètres pour emmener l'homme blessé dans un cabinet médical. En plus, sans aucun indice au départ, il a trouvé qui était venu dégonfler toutes les roues de nos VTT pendant une nuit d'orage, ce qui a permis que je donne une bonne leçon à ce débile.

— Rien que ça ? Mon pauvre Valentin, qu'est-ce que tu as dû t'ennuyer !
ironisa Amandine.

Bouboule se leva. Visage hilare, agitant ses bras à la façon d'un chef d'orchestre dirigeant ses musiciens, bientôt repris par l'ensemble des amis, il entonna sur l'air des lampions : « Valentin...au pouvoir, Valentin...au pouvoir, Valentin...au pouvoir, Valentin...au pouvoir ! »